Études et Documents Berbères, 17, 1999 : pp. 19-129

MISSION SCIENTIFIQUE DE MASQUERAY DANS L'AURÈS ET SES DÉPENDANCES (1875-1878)

par
Ouahmi Ould-Braham

Masqueray est un voyageur dans l'âme. À peine arrivé en Algérie en novembre 1872, nommé professeur d'histoire et de géographie au lycée d'Alger, il va effectuer, outre des missions assez courtes (le temps des vacances scolaires), une ambitieuse exploration archéologique, ethnographique et linguistique qui va durer près de trois années (de décembre 1875 à mars 1878), période durant laquelle il sillonnera l'Aurès dans tous les sens [1]. Cette exploration précède son fameux voyage au Mzab [2] ayant pour fin d'y rapporter des livres ibâdites (avril-juin 1878) et fait suite à d'autres excursions plus courtes, faites à titre personnel [3]. Les voici dans l'ordre chronologique :

– printemps 1873 : La Chiffa, région de Médéa, Djelfa ;

– printemps 1873 (suite) : Kabylie du Djurdjura ;

– printemps 1874 : Kabylie, secteur de Fort National (mission scolaire à

1. Ce travail s'inscrit dans une recherche menée par nous depuis une dizaine d'années et qui fait actuellement l'objet d'une thèse de doctorat à l'EHESS, sous la direction de Pierre Encrevé, intitulée : *Émile Masqueray et les études linguistiques berbères*.

S'agissant de cette mission aurasienne de Masqueray, même si elle n'a pas fait l'objet d'une étude complète jusqu'ici, elle a été signalée (et quelquefois commentée) par Augustin BERNARD (*Présentation* de deuxième édition de l'ouvrage-testament *Souvenirs et visions d'Afrique*, Alger, Jourdan, 1914), Alfred RAMBAUD (« Un pionnier d'Afrique : Émile Masqueray », *Revue politique et littéraire*, 4e série, no 6, pp. 162-168), Marc LE PAPE (« Les Oudjana de l'Aurès. Mémoires et chroniques d'une tribu », *L'Homme*, vol. 21, no 2, avril-juin 1982, p. 69-102), Fanny COLONNA (*Présentation* de la réédition de la thèse de Masqueray, *La Formation des cités chez les populations sédentaires*, Aix-en-Provence, 1982), Daniela MEROLLA (« Il "tempo di Roma" in alcuni racconti dei gruppi berberofoni chaouia dell'Aures (Algeria) », *Studi e materiali di storia delle religioni*, vol. 54 (12-1), 1988, p. 133-150), Ouahmi Ould-Braham (cf. *infra*).

2. Ouahmi OULD-BRAHAM, « Émile Masqueray au Mzab. À la recherche de livres ibâdites », *Études et Documents Berbères*, no 9, 1992, p. 5-35.

3. Ouahmi OULD-BRAHAM, « Émile Masqueray en Kabylie (printemps 1873 et 1874) », *Études et Documents Berbères*, no 14, 1996, p. 5-74.

Tamazirt, Djemâa Sahridj, et Beni-Yenni pour le compte du gouverneur général, le général Chanzy) ;

– printemps-été 1874 et 1875 : Sud algérois (Djelfa, mont des Ouled Naël, Laghouat).

Ce qui caractérise cette mission aurasienne c'est son caractère strictement scientifique et le fait qu'elle soit financée surtout par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (commission des Voyages et des Missions scientifiques et littéraires appartenant à la division des Sciences et Lettres). Après avoir noté les différents rapports de Masqueray au ministère – ainsi que la correspondance officielle qu'ils ont suscitée –, nous disposons ici d'un autre point de vue sur sa mission de 1875 à 1877 et 1878, à travers des lettres écrites de l'Aurès à Léon Renier[4]. Cette correspondance exclusive, pour ainsi dire privée, avec le professeur du Collège de France soulève plusieurs problèmes, les uns liés au travail propre de Masqueray, les autres à sa situation en Algérie.

Masqueray souffre d'être trop souvent dans l'incertitude quant à la reconnaissance de son travail : la commission des Voyages lui fait-elle confiance ? De plus, en cette période, il se retrouve affaibli par une longue maladie. Enfin, le problème matériel, celui des ressources, est toujours une épreuve de lettres, de requêtes renouvelées, d'attente et de vie précaire.

Outre ces problèmes d'ordre plus personnel, son travail et sa situation en tant que chercheur en Algérie, se heurtent à la concurrence, au problème « récent » de destruction des richesses du patrimoine de l'Algérie, et à celui de son rôle qui, à ses yeux, n'est pas spécifiquement déterminé par le ministère en accord avec le gouvernement général de l'Algérie. Quant à l'objectif de ce deuxième type de correspondance, il est surtout de se tenir en rapport constant avec Léon Renier, de lui faire part de ses travaux et de lui soumettre les inscriptions qu'il relève durant son itinéraire dans l'Aurès.

4. Masqueray a suivi les cours d'épigraphie latine de ce professeur au Collège de France, lors de son congé pour raisons de santé en 1871-72, avant d'être nommé à Alger. Qui était Léon Renier ? Né à Charleville en 1809 et mort à Paris en 1885, c'était un archéologue distingué, membre de plusieurs sociétés scientifiques, il a été chargé de mission en Algérie à deux reprises, en 1850 et 1852, il releva tout ce qui est connu comme inscriptions (...). Le résultat a été un volumineux recueil de 560 pages intitulé *Inscriptions romaines de l'Algérie*, Paris, Imprimerie imp., 1858, et qui comporta pas moins de 4 417 documents épigraphiques. Membre de l'Institut en 1859, il est nommé plus tard bibliothécaire de la Sorbonne puis professeur au Collège de France à la chaire d'épigraphie latine et professeur de la même chaire à l'École pratique des hautes études. En outre, il est vice-président de la section histoire au bureau des Travaux historiques.

I. PARIS – ALGER – TIMGAD

Deux ans après son installation au lycée d'Alger (rentrée 1872), Masqueray demande à Émile Levasseur, membre de l'Institut, pour qu'il intervienne en sa faveur auprès du ministère de l'Instruction publique. La savant homme le recommande chaleureusement pour une mission dans l'Aurès et la région du Mzab[5], avec pour argument que ces régions sont d'un grand intérêt non seulement sur le plan scientifique mais aussi politique, en ce qu'elles permettraient à la France de connaître mieux ses « possessions » algériennes. Cette démarche a été pour ainsi dire un ballon d'essai ; il existe un service compétent qui dépend du même ministère et qui s'occupe de missions et de travaux scientifiques. Il s'agit de la commission des Voyages et des Missions dépendant de la division Sciences et Lettres du ministère.

La commission des Voyages et des Missions scientifiques

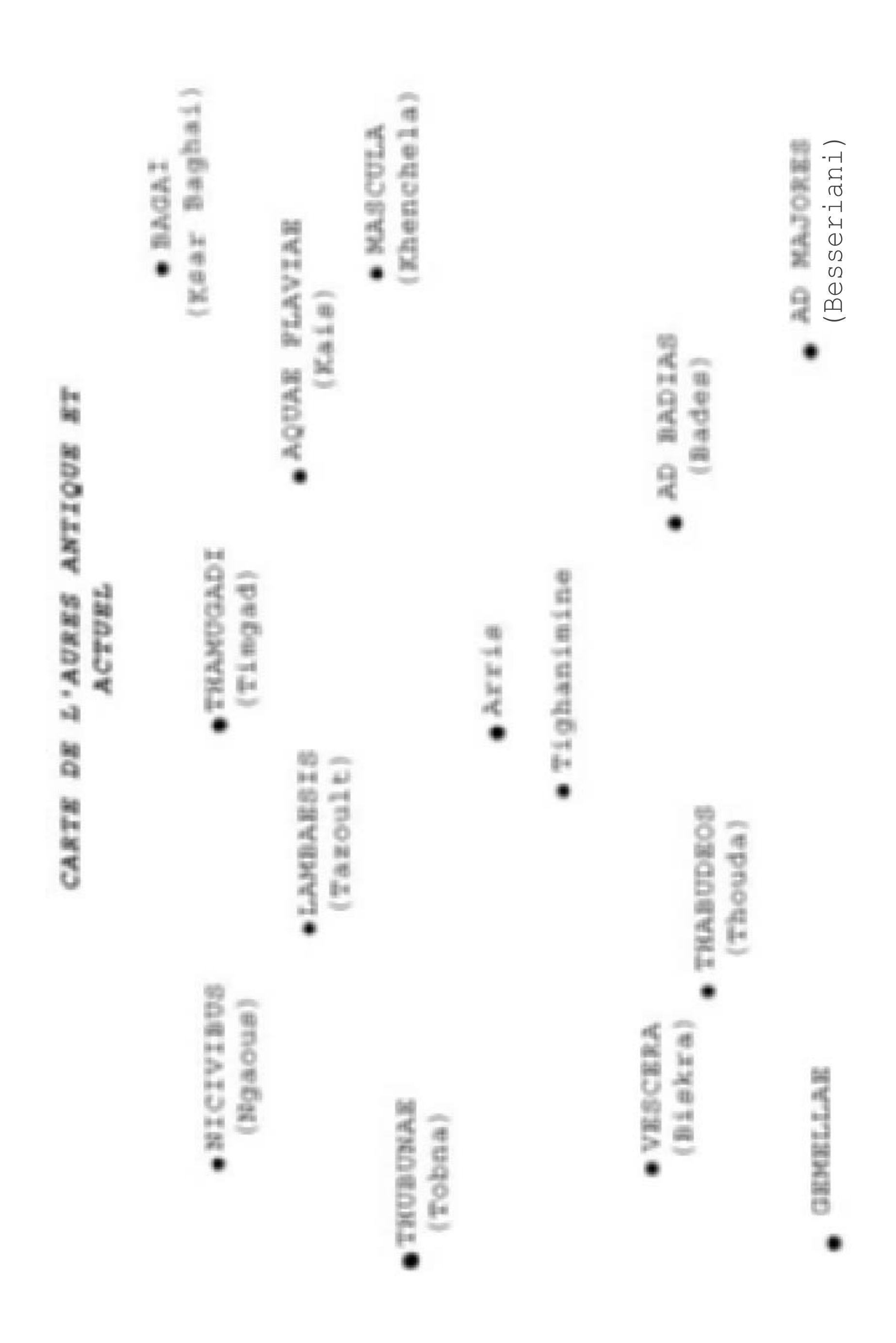
La division des Sciences et des Lettres[6] a été créée sous la monarchie de Juillet par arrêté du 21 août 1830, et passa au ministère de l'Instruction publique lors de la création de celui-ci et avec la nomination de Guizot le 11 octobre 1830. Elle avait sous sa tutelle tout ce qui concernait l'instruction publique au sens large, excepté les établissements primaires et secondaires, et l'Université. Sous le Second Empire, le décret du 24 novembre 1860 donne des prérogatives au comité des Travaux historiques, partie intégrante de « la division », sur le Collège de France, le Museum, le bureau des Longitudes, les observatoires, l'École des Langues orientales, et en 1875, le comité (avec toute la division des Sciences et Lettres) est rattaché à la direction de l'Enseignement supérieur du ministère. Plus tard (au XXe siècle), une partie du bureau des Travaux historiques préfigurera le C.N.R.S. et le comité des Travaux historiques passera au bureau des Bibliothèques.

La commission des Voyages[7] et des Missions n'a été créée qu'en 1874 – cela

5. Lettre datée de Paris, 6 août 1874.

6. Sur cette division, nous nous sommes basés sur deux études : Marie-Élizabeth ANTOINE, « Un service pionnier au XIXe siècle : le bureau des Travaux historiques d'après ses papiers aux Archives nationales », *Bulletin de la Section d'histoire moderne et contemporaine*, fasc. 10, 1977, p. 7-72 ; Xavier CHARMES, *Le Comité des Travaux historiques, Histoire et documents*, Paris, Imprimerie nationale, 1886, 2 vol.

7. Les membres de cette commission nommés par arrêté du 6 janvier 1874 : Ernest Desjardins, sous-secrétaire d'État, *président* ; Beulé, *vice-président* ; Bardoux ; Charton ; Milne-Edwards ; G. Paris ; Quicherat ; Ravaisson ; Léon Renier ; Schefer ; du Mesnil ; baron de Watteville ; Servaux, *secrétaire*. En 1875 : Lefèvre-Pontalis ; Ch. Maunoir ; Chevreul ; Jouirdain. En 1876 : Louis de Ségur ; Quatrefages ; de Saulcy ; vice-amiral de la Roncière-Le Noury ; commandant Rouby. En 1877 : député Georges Périn ; Meurand ; baron Reille. En 1878 : député H. Liouville ; Frécinet-Tirard.



Carte de l'Aurès.

correspond à la période qui nous intéresse –, bien qu'auparavant, parmi les attributions du bureau des Travaux historiques, se trouvait un « Service des missions » et il ne faut pas oublier que des explorations scientifiques et littéraires constituaient une tradition bien française (mais pas exclusivement) avec des noms comme Lasalle, Plumier, Galland pour le XVIIe siècle ; Fourmont, La Caille, Borda, La Condamine pour le XVIIIe siècle ; Ch. Nodier, Alexandre Dumas père, G. de Nerval, H. Caillé pour le premier tiers du XIXe siècle.

La commission, à l'instar du service qui l'a précédée anime un périodique, *les Archives des missions*, tandis que le comité des Travaux historiques publie une revue pour chaque grande discipline : Archéologie, Histoire et philologie, Sciences mathématiques, physiques et naturelles, Sciences géographiques (devenues Sciences économiques et sociales). Aussi le même comité s'est-il doté d'autres commissions : Description de la France ; Géographie historique de l'ancienne France ; le Répertoire archéologique ; Recherche et publication de documents inédits ; enfin les Voyages et les Missions.

Un dernier mot sur la commissions des Voyages et des Missions que Masqueray ne cessera pas de solliciter, et ce sera pour lui le lieu de requêtes renouvelées, de plaintes et de projets sans fin... Composée de dix membres au début, elle en comptera vingt-sept en 1878. Elle comprend trois sections : une section de sciences naturelles (anthropologie, ethnographie, médecine, histoire naturelle), un section d'archéologie et d'histoire, une section de géographie [8]. On peut noter que le budget des missions est constamment limité et on encourage les missionnaires à faire des demandes dans d'autres ministères ou à des sociétés savantes ; mais en outre, l'obstination paye parfois comme on le verra avec Masqueray : une demande refusée une fois, on pourra répondre favorablement quelques temps plus tard au même porteur de projet.

Démarches préliminaires à Paris (jusqu'en été 1875)

À la rentrée scolaire de l'année 1874-75, Émile Levasseur intervient de nouveau et Masqueray réitère sa demande de mission scientifique dans le Sud du département de Constantine [9] : obtenir un congé annuel avec traitement et une subvention pour couvrir tous les frais. D'une durée d'un an environ elle concernera l'Aurès, le Mzab et le Djebel Amour et aura pour fin

8. Voici la liste des membres de ces sous-commissions, d'après M.-É. Antoine, *op. cit.*, n. 65 : *Première section* : Paul Bert, Chatin, Fouqué, Girard de Rialle, Dr Hamy, H. Liouville, A. Milne-Edwards, Quatrefages, Dr Topinard ; *Deuxième section* : Bertrand, Delisle, Dumesnil, G. Pâris, Casimir-Périer, Perrot, Quicherat, E. Renan, L. Renier, Ch. Schefer ; *Troisième section* : H. Duveyrier, Fournier, F. Lesseps, Meurand, Michaux, lieutenant-colonel Perrier, G. Perin, baron Reille, lieutenant-colonel Rouby, Ségur, baron O. de Watteville.

9. Lettre datée de Paris, 17 novembre 1874, adressée au directeur de cabinet.

d'étudier la langue et les coutumes des Berbères habitant ces régions peu explorées. Il considère qu'il faudrait lui accorder pour cela, outre son traitement intégral, un supplément prélevé sur le fonds des missions. Mais ce n'est qu'à la fin du trimestre que Masqueray fait sa demande officielle [10] : il s'adresse directement au ministre pour lui soumettre son projet d'étude ethnographique et historique et demander, en conséquence, un congé d'un an et des fonds spéciaux pour le réaliser [11]. Cette demande est fortement appuyée par le recteur de l'Académie d'Alger, De Salve [12], qui considère que cette mission serait une œuvre utile, tant dans le domaine de la science que dans celui de la « politique coloniale », et souhaite encourager les jeunes professeurs à étudier l'arabe et le berbère. Le ministère informe le recteur que la direction de l'Enseignement secondaire ne peut continuer à verser son salaire à Masqueray mais que sa demande est transmise à la commission des Missions pour être étudiée avec beaucoup d'attention.

Quelques mois d'attente, Masqueray passe à l'offensive en adressant au ministère une lettre pleine de fermeté et de volonté sur l'utilité de l'étude qu'il compte mener [13], mais il est obligé d'attendre quelques mois de plus pour connaître le résultat de l'instruction. Au mois d'août et septembre 1875 il se trouve à Paris ; il renoue tous les contacts : anciens camarades de l'École normale supérieure et surtout professeurs et amis (Émile Levasseur de l'Institut de France, Jules Zeller, Paul Bert, Ernest Desjardins, l'ancien ministre Victor Duruy, Léon Renier). Avec tout ce monde près à lui rendre service, il compte faire appuyer et aboutir ses demandes. Léon Renier, professeur

10. Lettre au ministère de l'Instruction publique datée d'Alger, le 20 décembre 1874.

11. Pour appuyer sa demande, il invoque plusieurs arguments : le fait qu'aucune étude d'ensemble n'a encore été faite sur les Berbères de ces régions, par rapport à ceux du Djurdjura et du Sahara central, qui ont bénéficié de travaux détaillés de la part de LETOURNEUX et HANOTEAU (*La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel 3 vol., 1872-73) ; DUVEYRIER (*Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel, 1864) ; l'importance politique d'une telle étude, si l'on souhaite mieux connaître ces populations et les administrer ; son autre but est d'effectuer une étude linguistique approfondie des Berbères du Sud, qui consiste à rédiger un dictionnaire et une grammaire de leurs parlers, travaux comparables à ceux de BROSSELARD (*Dictionnaire français-berbère*, Paris, Imprimerie royale, 1844) et de HANOTEAU (*Essai de grammaire kabyle*, Alger, Bastide, 1858 ; *Essai de grammaire touareg*, Alger, Bastide, 1860) ; ainsi qu'un ouvrage sur leurs coutumes, et la transcription de textes historiques des Beni-Mzab.

12. Lettre datée d'Alger, 23 décembre 1874 avec la réponse correspondante du ministère de l'Instruction publique au recteur De Salve (Paris, 12 janvier 1875).

13. Lettre datée d'Alger, mai 1875 (sans date du jour). Son argument clé est le nombre important de Berbères en Algérie, par rapport aux Arabes, qui nécessite une étude approfondie. Le but de cette mission consiste à : rechercher l'origine de ces populations ; retracer leurs migrations et les événements qui ont marqué leur histoire ; effectuer une étude linguistique qui donnerait lieu à une grammaire et un vocabulaire chaouïa comparés aux autres dialectes ; rédiger un ouvrage sur leurs coutumes ; explorer les monuments préhistoriques et découvrir des inscriptions libyques sur le versant nord de l'Aurès, d'une importance historique capitale. Il réitère sa demande de congé et de subvention, et rappelle une nouvelle fois ses compétences et ses expériences, ainsi que les aides dont il pourra disposer, notamment celle du général de division Wolff qui l'a déjà appuyé lors de précédents voyages.

d'épigraphie latine au Collège de France, en particulier a joué un rôle des non négligeables dans la finalisation des projets de Masqueray en obtenant pour ce dernier des moyens dont il avait besoin. Membre éminent d'une des sous-commissions de la commission des Voyages et des Missions scientifiques, c'est lui qui présente Masqueray à E. Servaux dans son bureau – qui a la double casquette : sous-directeur de la division sciences et lettres et secrétaire au bureau des Travaux historiques et à la commission des Missions) et le recommande fortement.

Retour à Alger

À Paris, beaucoup de contacts et de persévérance sont le lot quotidien de Masqueray, mais cela a été très payant pour lui puisque ses démarches au point de vue administratif avec le ministère et d'autres instances ont abouti ; il dispose maintenant de 1 600 francs [14] pour les seules dépenses du voyage et notamment pour l'achat d'équipements nécessaires à cette longue mission. Il se rend ensuite à Alger, où il écrit à Léon Renier [15].

Au professeur du Collège de France, Masqueray fait part de l'organisation de sa mission qui consiste à se trouver dans un premier temps sur place des appuis, à établir une entente cordiale avec le personnel militaire des territoires du Sud. Il veut être dès la semaine suivante à Batna, puis à l'ouest de cette petite ville chez les Oulad Sellem et les Oulad Ali ben Sabor dans le Bellezma [16].

Durant l'hiver, il compte « visiter » des oasis au sud de l'Aurès et, au début du printemps, atteindre l'extrémité orientale du massif chez les Nememcha. Il est prêt pour tous ces projets mais reste en attente d'une décision de la commission des Voyages et des Missions, car sa mission n'étant officiellement pas encore constituée. Il ne dispose pour le moment que de 1 400 francs (fonds du lycée), ridicule somme à ses yeux, pour une si longue exploration scientifique.

À son bref passage par Alger, ville-phare de l'Algérie, Masqueray a eu de longs entretiens avec le procureur et éminent homme de sciences A. Letourneux et l'érudit Charles-Laurent Féraud [17], président de la Société historique algérienne ; il a pu bénéficier de leurs judicieux conseils. Puis il vient de recevoir par courrier des encouragements du général Faidherbe, et avant le départ, le

14. Cette somme lui a été octroyée par le ministère de l'Instruction publique au Budget, chapitre des Encouragements.

15. Lettre datée du 5 décembre 1875.

16. Masqueray, à la lecture de l'article du capitaine Ragot est convaincu que cette région est riche au point de vue archéologique : W. RAGOT, « Le Sahara de la province de Constantine (1re partie) », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 16 (1873-74), 1874, p. 91-299 ; *Id.*, « Le Sahara de la province de Constantine (2e partie) », *Ibid.*, vol. 17, 1875, p. 141-326.

17. Lettre datée de Batna, 15 novembre 1875.

Gouverneur général, le général Chanzy, a pu lui donner une bienveillante lettre de recommandation.

Alger – Constantine – Batna

Forts de ces encouragements et appuis et avec les ordres de mission en poche, les étapes de son itinéraire sont : Philippeville, Constantine et Batna [18]. Faisant halte à Constantine, Masqueray est reçu par le capitaine d'état-major, Parizot, et ce fin connaisseur qui par ailleurs est chef du bureau topographique met à sa disposition une carte manuscrite provisoire de la région à parcourir [19]. Cette carte qu'il corrigera au fur à mesure de ses parcours lui sera d'une grande utilité.

Arrivé à Batna, il écrit au ministère de l'Instruction publique, à l'attention de É. Servaux, l'informant [20] de son prochain voyage à Timgad (anciennement *Thamugas*) pour y étudier des inscriptions, et lui demandant une subvention pour couvrir tous ses frais. Il s'inquiète de ne pas avoir encore touché d'argent et pour couvrir tous les autres frais à venir, et insiste donc en expliquant dans le détail les coûts élevés de cette mission : salaires des travailleurs, des guides, des interprètes, sans parler de l'équipement... Pour appuyer sa demande, il invoque les recherches d'un scientifique allemand, Wilmanns qui, dans le même domaine, dispose de tous les fonds nécessaires pour progresser dans ses études. Il précise non sans habileté qu'il ne faudrait pas abandonner face à la concurrence étrangère.

À Charles Maunoir, rapporteur et membre éminent de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris, Masqueray fait également part de son départ et de son installation le lendemain à Timgad pour y effectuer des fouilles [21], puis de son intention de se rendre à Bouzina, après avoir contourné le Djebel Mehmel ; de Bouzina à Menaa, avant de traverser l'Oued Abdi et de suivre la ligne des oasis. Il annonce s'être mis au berbère-chaoui depuis huit jours sans trop de difficultés, comme il sait déjà le kabyle, et il promet un rapport au ministère dans six semaines, qui « satisfera à la fois M. Léon Renier et M. Duveyrier ».

Toujours à Paris, ce 25 novembre 1875, la commission des Missions s'est

18. *Ibidem.*

19. *L'Année géographique*, 2e série, t. I, 1876, p. 40.

20. Lettre du 15 novembre 1875. Masqueray compte s'établir sur les ruines de Timgad et y faire travailler une dizaine d'hommes pendant dix jours. Ayant fait la connaissance d'un lieutenant de tirailleurs en garnison à Batna, un amateur éclairé archéologue, il espère obtenir communication de plusieurs inscriptions nouvellement découvertes par ce dernier.

21. Correspondance datée de Batna, 22 novembre. Cette lettre est cependant incomplète, car nous ne disposons pas de l'autographe : c'est la partie publiée *in : Bulletin de la Société de géographie*, 6e série, t. XI, année 1876, p. 101 et 102. (Lettre lue à la séance de la Société, le 1er décembre 1875).

réunie et le rapport de Charles Maunoir [22], lu à cette séance, s'est montré très favorable au voyage d'étude de Masqueray dans l'Aurès ; y sont invoquées toutes les raisons [23] susceptibles d'appuyer cette mission que la commission va devoir officialiser.

Sur les ruines de Timgad

Depuis trois jours qu'il est à Timgad [24] où il a installé son campement – avec à sa disposition deux soldats du train (et un spahi) –, Masqueray travaille à l'estampage des inscriptions qu'il rencontre, ou déjà découvertes par d'autres et déterrées par lui ; il s'attèle aussi à lever le plan des ruines et à faire d'autres découvertes encore. Il se plaint du manque de ressources : il aurait voulu aller plus vite et faire appel à une main-d'œuvre plus importante mais moins chère (aller voir du côté du pénitencier de Lambèse par exemple) ; mais avec quel argent ? Il en est conscient ; de plus, comme il le dit lui-même : « Je ne sais même pas encore si ma mission est constituée [25]. »

Au quatrième jour [26] de son installation dans cette ancienne ville aux richesses antiques importantes, Masqueray a déjà exhumé quinze inscriptions – qu'il ne manque pas d'estamper –, et il compte en dégager de nouvelles. Au ministère [27], il formule son besoin de fonds pour avancer dans son travail et

---

22. Rapport daté de Paris, 25 novembre 1875.

23. Raisons historiques d'abord : les Berbères, qui ont subi de nombreuses invasions (Romains, Vandales, Grecs, Arabes) et se sont disséminés dans les montagnes et la région saharienne (Kebaïles du Djurdjura, Chleuh du Maroc, Zenata des oasis, Touareg du Sahara, Chaouïa de l'Aurès), ont malgré tout réussi à préserver l'unité de leur langue et leurs traditions culturelles. Il est donc urgent de progresser dans la connaissance de ce peuple, notamment en explorant l'Aurès, riche de vestiges archéologiques, de monuments mégalithiques, d'inscriptions arabes et libyques, qui conserve des traces précieuses de son histoire. Il reste également beaucoup à faire dans cette région en ce qui concerne l'antiquité romaine, certains endroits demeurant totalement inexplorés (pied des versants sud-ouest, circuit des voies romaines...). Raisons linguistiques ensuite : l'étude du chawïa que Masqueray envisage de faire, est une contribution indispensable à la connaissance des dialectes berbères. Raisons administratives également, dans la mesure où la connaissance des traditions et mœurs berbères permettrait une meilleure compréhension de ce peuple que la France doit administrer. D'autant plus que les Berbères constituent la majeure partie de la population algérienne, où il n'y aurait pas plus de 500 000 vrais arabes. Raisons de concurrence scientifique : de nombreux chercheurs étrangers (des Allemands) commencent à explorer cette région et il serait regrettable qu'ils tirent gloire de leurs découvertes au détriment de la science française ! Raisons personnelles enfin, relevant des qualités de Masqueray : spécialisé dans les études berbères, connaissant cette culture et ce peuple sur un plan tant livresque que personnel – de par les relations qu'il entretient avec de nombreux Berbères –, il est tout à fait indiqué pour mener à bien une telle mission.

24. Lettre à Léon Renier datée de Timgad, le 26 novembre 1875.

25. *Ibidem*.

26. Lettre datée d'Enchir Timgad, le 28 novembre 1875, adressée au ministère de l'Instruction publique.

27. *Ibidem*.

utiliser la main-d'œuvre carcérale (20 pénitenciers), et pour couvrir ses premiers frais déjà élevés.

Malgré cela, il continue sa prospection, et parmi ses premières trouvailles qui le réjouissent le plus, il soumet au président de la Société archéologique de Constantine [28] et inspecteur des domaines, A. Poulle, quelques découvertes, dont quatre inscriptions inédites assez considérables par rapport à celles trouvées jusque là :

– 2 inscriptions à *Thamgad* déterminant l'emplacement de la curie et donnant la liste complète des magistrats de la ville à la fin du IVe siècle ;

– 1 inscription à l'avant du monument qui révèle que le temple a été restauré sous le règne de Valentinien et de Valens, entre 364 et 367 ;

– 1 fragment des ruines d'une maison byzantine en face de *Thamgad* ;

– 1 fragment important dans le mur du fort byzantin de *Thamgad* qui révèle le nom de l'arc de triomphe.

Le 4 décembre, il écrit à Léon Renier [29] pour le tenir au courant de la situation et surtout lui faire part de ses récentes découvertes et non des moindres. Mais, le mauvais temps le retarde dans ses estampages et va l'obliger à quitter la ville antique. En dépit de cela, il ramènera un plan de Timgad et 40 nouvelles inscriptions dont 20 impériales. Seulement, il n'est pas en mesure de confronter le relevé de ses inscriptions avec celles du recueil de L. Renier (il ne pourra utiliser cet ouvrage que quatre semaines plus tard, lors de son passage à Constantine), donc le qualificatif de « nouvelles » ne peut être systématiquement exact. La richesse de Timgad en matière de vestiges est impressionnante ; s'il ne se heurtait à la rigueur de l'hiver et au manque de ressources, on voit qu'il souhaiterait continuer ses fouilles malgré tout.

Outre ces désagréments, vient se greffer un autre problème, l'arrivée d'un concurrent allemand [30], G. Wilmanns qui vient lui aussi relever des inscriptions. Cela le contrarie beaucoup [31] et signifie pour lui, perdre l'exclusivité de son travail et laisser à un autre chercheur un terrain où le gros de l'œuvre est déjà fait. Il voit déjà une grande partie de son travail archéologique perdre de la valeur alors qu'il a découvert la curie, une inscription qui contient l'*Albus*

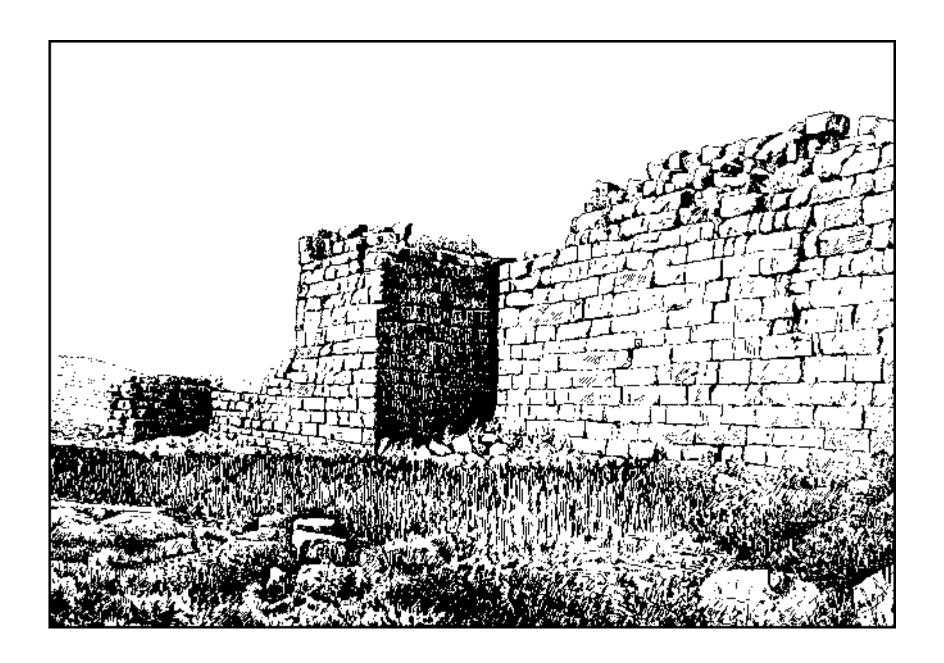
---

28. Correspondance publiée *in : Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 17, 1875, p. 441-447, sans la date, mais on peut estimer sa rédaction au début du mois de décembre.

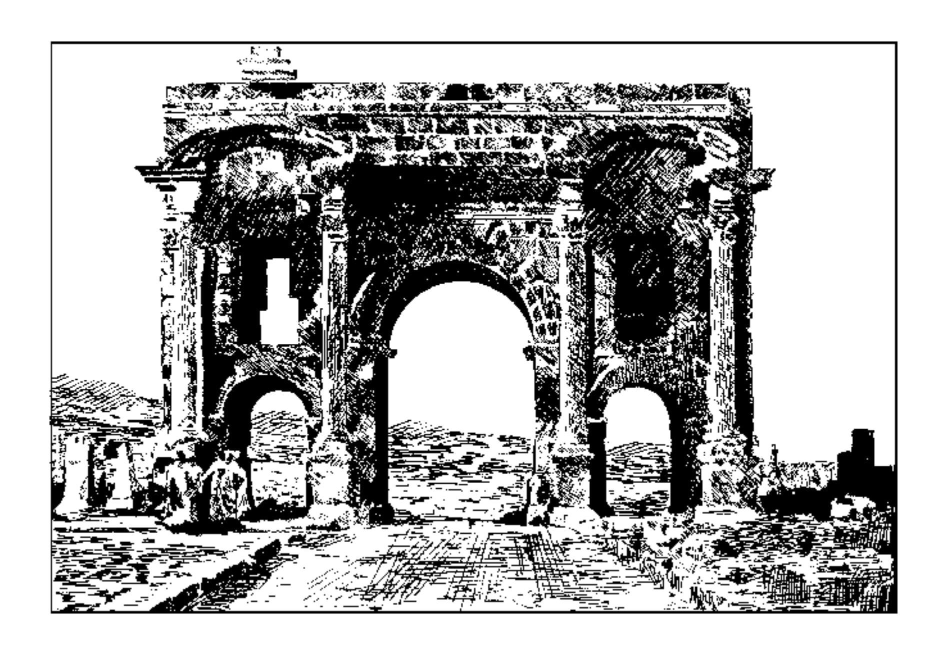
29. Deux lettres à Léon Renier datées, l'une et l'autre, de Timgad (El Guetouch), le 4 décembre 1875.

30. L'archéologue allemand n'est pas privé de moyens, bien au contraire : il dispose, d'après Masqueray, de « deux spahis et d'un homme de peine qu'il paye cinq francs par jour ».

31. « Presque toutes les pierres que je tire de terre, écrit-il dans sa lettre à Léon Renier, et les petites tranchées que j'ai faites pour me rendre compte de quelques monuments, sont découvertes au grand jour. Je crains que, prenant pour nouvelles les inscriptions qu'il verra, et qui ne sont pas encore publiées, il ne s'attribue plus tard l'honneur de la trouvaille. Or je tiens beaucoup à mes inscriptions parce que je les déterre moi-même (...). »



Timgad. Forteresse byzantine. Vue extérieure du front ouest.



Grande rue de Timgad.

(une longue liste des magistrats) de la colonie de Timgad qui permettrait de faire une étude sur les grandes familles de cette ville.

Quelques jours plus tard, à un kilomètre au nord de la ville antique, du lieu-dit Enchir Terfas, en creusant un peu, il fait une autre découverte, de la même importance que l'*Albus* de la colonie de Timgad : une inscription monumentale. Masqueray note que Wilmanns à Timgad [32] a séjourné trois jours dans la plus totale indifférence à son égard ; de son côté, l'archéologue français n'a pas cherché à le rencontrer. Il faut croire cette concurrence fréquente et « normale » puisque chaque chercheur souhaite s'approprier une découverte. Cependant, cela ne fait apparemment que renforcer l'individualisme – comme il est de règle – plutôt que susciter un esprit d'entraide. Masqueray ne fait pas exception à cet esprit individualiste.

Il projette ensuite d'étudier les six voies romaines conduisant probablement à Guessas, celles qu'a signalées le capitaine Ragot commentant l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger [33].

De toutes ces découvertes épigraphiques à Timgad, et des enceintes dégagées par Masqueray, quelle en a été la synthèse qu'il a faite ?

Le rapport archéologique

C'est son rapport [34] qui nous donne tous les détails sur ces fouilles. Dans sa partie descriptive, il se construit très simplement en étudiant la ville, quartier par quartier, selon ses monuments, ses rues et dans une première partie on a la description du Forum, de l'Arc de Triomphe, du Temple, de la Maison d'Antacius, du Théâtre. Puis deux grandes rues que le rapporteur baptise « Château Byzantin » et « de Lambèse ». Jusque-là, le texte touche à l'aspect architectural. Puis une seconde partie, centrée sur les eaux, le château byzantin et les faubourgs, oriente plus nettement l'étude vers la compréhension de l'évolution de la ville. Deux questions sont posées dans cette seconde partie, deux questions qui, en fait, se recoupent : Quand la ville a-t-elle été détruite et par qui ? Quand fut-elle fortifiée ?

La première partie nous ouvre à peu de commentaires puisqu'il s'agit d'un précis descriptif des sites, de l'emplacement, des dimensions de monuments, de la situation et de la localisation géographiques pour chaque inscription. Le

---

32. Lettre à Léon Renier datée de Timgad, le 10 décembre 1875.

33. *Ibidem*. Pour le mémoire de W. Ragot, voir *supra*, n. 16.

34. Il s'agit du rapport adressé au ministère de l'Instruction publique et daté de Biskra, 30 mars 1976, intitulé : *Mission dans l'Aurès : Rapport n° 1. Partie épigraphique : Thamgad-Thamugas*, 49 p. Publié et amputé du chapitre où Masqueray s'adresse directement au ministre, sous le titre : « Rapport à M. le général Chanzy, gouverneur de l'Algérie, sur la mission dans le Sud du département de Constantine : les ruines de Thamgad », *Revue africaine*, t. XX, 1876, p. 142-172, 257-266 et 456-469.



Ruines de Timgad. – Le Théâtre.



Ruines de Timgad. – Le Temple du Génie.

travail, à partir de ces documents épigraphiques ne se fait pas sentir dans la mesure où les commentaires sont maigres (indication de dates, comparaisons avec le recueil de Léon Renier), mais progressivement se détachent des indications qui vont servir l'ensemble du travail. Par exemple pour l'inscription de la liste des magistrats située au sud de la curie, Masqueray en déduit que pendant les 140e années de sa fondation, le forum s'ornait des noms et titres de ses bienfaiteurs. D'autres inscriptions, d'après les martelages différents, permettent de suivre les travaux de reconstruction effectués sur ces monuments [35].

Cette faculté, qui revient certes à un archéologue, et n'est pas « imaginative » au sens strict puisqu'elle repose sur des connaissances historiques et sur le matériau tel qu'il se présente à l'observation, ne semble pas uniquement le résultat d'un apprentissage mais le développement d'un esprit qui ordonne des données pour leur donner imaginairement une cohérence à une époque donnée et dans une évolution. Plus simplement, est-ce le pouvoir de rendre des ruines vivantes qui passionnent les chercheurs, ou bien les membres de la commission ?

Seulement, on ne sait pas si cette lecture d'une ville d'après ses ruines dépend uniquement d'une culture historique ? Dans quelle mesure en fait pose-t-il ses affirmations de ce qu'il sait en tant qu'historien ou de ce qu'il déduit d'après ce qu'il voit là sur le terrain ? Quelle est la part de réajustement entre ce qu'il voit et ce qu'il sait déjà ? Comment s'harmonisent et se nourrissent ces deux éléments de connaissance ? Il faut bien qu'il ajuste ce qu'il voit à ce qu'il sait aussi pour qu'il y ait cohérence dans l'interprétation. Et l'on se sent parfois en mal d'explications et de commentaires lorsque par exemple Masqueray note que telle inscription donne une idée de la vie municipale de *Thamgad*. Est-ce si évident pour lui qu'il ne développe pas cette idée ? Enfin, lorsqu'il conclut sur le forum : « Ce n'est pas une ville isolée, c'est le monde romain tout entier qui nous apparaît ici avec ses constructions et ses lois, sur les premières pentes des montagnes sauvages de l'Aurès », l'attente d'une explication plus substantielle cède à la grandiloquence de la phrase.

Le développement n'a cependant peut-être pas lieu d'être dans un tel rapport, il ne s'agit pas en effet d'un ouvrage. Chaque monument est soumis à la même description, situation, au même repérage et au même relevé de ses inscriptions. Seul le passage sur l'Arc de Triomphe laisse percer une émotion d'esthète face à la richesse architecturale. Hormis ce trait personnel, le relevé est systématique, précis, s'augmente parfois d'un commentaire sur l'évolution des constructions avec l'indication des fonctions tenues par tel ou tel monu-

35. Ce qui ressort expressément de ce travail, c'est l'extraordinaire faculté de « reconstruction », que l'on pourrait aussi qualifier de faculté de visionnaire. D'après des vestiges, déceler et donner un sens aux moindres indications, aux moindres traces, pour ensuite déduire et comprendre l'organisation d'une ville, voire la reconstruire imaginairement selon sa forme passée, nécessite une certaine extension de la vision.

ment, (par exemple le « Plateau » devant le temple qui a dû servir de cimetière après la destruction de celui-ci).

La seconde partie, plus intéressante, semble-t-il, si l'on cherche à comprendre l'évolution de la ville, varie dans la forme. En étudiant ce qui reste, l'essentiel dans une région aride : l'eau, Masqueray interroge cette ville. Pourquoi les Romains ont-ils choisi un tel emplacement pour bâtir un ensemble urbain ? Il avance un premier argument : elle offre une place militaire importante, choix rejeté pour contresens historique.

Enfin, c'est plus l'objet géologique qui importe et l'aspect différent du terrain pendant l'Antiquité. Les Romains ont tiré partie de la disposition du terrain (dans un golfe). Les eaux pouvaient être ainsi captées en un point pour être ensuite réparties selon le tracé des rues. Il importe à Masqueray de justifier chacune de ses allégations, ce qui prouve que l'auteur a une pensée rigoureuse.

Le point de captage des eaux, situé à l'extrémité nord de la colline de la basilique, a laissé des traces visibles du travail des Romains. Son étude sur les conduits d'eau et l'aménagement des réservoirs est corroborée dans des inscriptions qui désignent ces réservoirs et où l'on retrouve la trace des réparations ou de la construction effectuées. Toute cette installation le fut dans un souci de respect du terrain qui peut expliquer l'absence de ponts, d'aqueducs.

Son développement sur le château et la ville des Byzantins revendique avec le plus de force une interprétation personnelle. Qui des Vandales ou des Byzantins, a détruit cette ville ? Masqueray affirme, et l'on est étonné de cette affirmation posée avec autant de certitude : « Néanmoins, il est certain qu'il faut attribuer à d'autres la ruine complète de cette belle cité. »

Si Procope l'attribue aux Maures, Masqueray aux Byzantins[36], il avance : « Les ruines de Thamgad attestent par elles-mêmes que les destructeurs étaient munis de moyens puissants. » Les Byzantins ont utilisé les matériaux de la ville pour bâtir une énorme forteresse à l'égal d'autres villes forteresses comme Zana, Ksar Bellezma, Tobna... Mais alors qu'il l'a posé avec certitude, voilà qu'il se retranche derrière une interrogation : « Peut-on dire qu'une *Thamgad* nouvelle s'éleva au VIe siècle sous la protection des Byzantins ? » Il est à nouveau plus réservé lorsqu'il parle des faubourgs, « On peut penser que... » ; qui touche à des questions plus larges sur les routes de l'Aurès. C'est ainsi qu'il laisse cette recherche toujours ouverte sur des développements ultérieurs.

36. En réutilisant les matériaux d'une ville désertée.

Fin des fouilles

Pendant que Masqueray continue ses travaux à Timgad et les environs, le gouverneur général, E. Chanzy, répond au ministre de l'Instruction publique [37] et l'informe que Masqueray est bien en train d'explorer l'Aurès, et a été accrédité auprès des autorités de cette région (commandement de la division de Constantine) grâce à ses soins, et l'assure de son soutien à la mission, actuelle et future (quand Masqueray se transportera dans la région du Mzab). À Paris, Léon Renier, le destinataire privilégié de Masqueray et qui a la primeur de chacune des découvertes de l'explorateur, a rendu compte à l'Institut sur les inscriptions de Valentia Tucciana et surtout l'album des décurions de *Thamugas* [38].

Vers la fin de l'année, Masqueray n'a pu poursuivre son étude de toutes les voies romaines, contraint de ramener ses hommes à Batna pour fêter le jour de l'an. Il en profite pour prendre quelques jours de repos [39]. Enfin Masqueray est tout de même soulagé depuis le premier de l'an 1876 [40], maintenant qu'il sait que sa mission est devenue effective à compter du 1er décembre 1875, mais il n'est pas plus assuré quant à ses allocations qui devaient arriver le 27 décembre [41] ; le gouvernement à Alger n'a rien reçu. En réponse au ministre, il a commencé à rédiger son premier rapport sur Timgad.

Pour les inscriptions c'est au cours de son séjour à Constantine – où il est resté en tout huit jours – qu'il s'est employé à les confronter au livre de L. Renier et à être en contact avec des spécialistes locaux très versés dans l'archéologie : Reboud, Poulle, Moll, Parizot, Mercier, Cahen [42]. D'autre part, il peut ici préparer totalement son voyage dans le Bellezma et dans l'Aurès. Bien que déçu de se rendre compte que nombre d'inscriptions qu'il croyait

---

37. Lettre du gouverneur général de l'Algérie au ministre de l'Instruction publique datée d'Alger, 16 décembre 1875.

38. *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 4e série, t. III, 1875, p. 295 et 300.

39. Lettre à Léon Renier datée de Constantine, 16 janvier 1876.

40. Bien que l'avis de mission ait été signé par le cabinet du ministre le 7 décembre 1975, Masqueray ne l'a reçu qu'au début du mois de janvier. (Lettre à Léon Renier, Constantine, le 16 janvier 1876).

41. Télégramme daté de Constantine, 16 janvier 1876. Comme Masqueray se trouvait, à cette date, à Batna, c'est probablement un de ses amis de la Société archéologique de Constantine qui s'était chargé de l'envoi du message. Le rapport favorable de Charles Maunoir a rapidement porté ses fruits puisque les services compétents du ministre de l'Instruction publique ont signé, le 7 décembre, un arrêté par lequel ils chargent Masqueray d'une mission d'exploration en Algérie, avec une indemnité de 6 000 francs. La mission est devenue officielle. Dans la même circonstance, le ministère de l'Instruction publique écrit au Gouvernement général de l'Algérie (Paris, 7 décembre 1875) pour l'informer de la mission dont vient d'être chargé Masqueray, et lui demande soutien et protection pour que celui-ci puisse mener à bien ses recherches.

42. Toutes ces personnalités s'étaient montrées bienveillantes à l'égard de l'explorateur, plus particulièrement le Dr V. Reboul et le capitaine Parizot, chargé du service topographique, qui a mis à sa disposition les cartes de détail de la région. Il a pu calquer les documents cartographiques en question.

nouvelles sont déjà publiées dans le livre de Léon Renier[43], on sent que Masqueray jouit de ce travail comme il jouit de sa liberté.

C'est lors de son départ de Constantine que les bonnes nouvelles lui sont parvenues[44] ; il remercie le ministre pour les fonds votés par la commission des Voyages et des Missions et annonce un prochain rapport sur ses recherches à Timgad. Il informe aussi la rue de Grenelle que, grâce au général Carteret, commandant la division de Constantine dont il dépend, il dispose de matériel et d'hommes nécessaires pour ses prochains travaux à Bellezma et au Hodna où il restera deux mois environ. Une autre nouvelle, toute aussi réjouissante pour Masqueray, a du parvenir à ce dernier, c'est celle de la promotion de Léon Renier[45]. Le professeur d'épigraphie latine au Collège de France, jusqu'ici vice président de la section archéologie du comité des Travaux historiques (ce qui n'est déjà pas négligeable), vient d'être nommé par arrêté ministériel du 4 janvier 1876 président de cette section, en remplacement de Lagrange, décédé.

Sur le chemin de retour, Masqueray écrit de Batna, le 16 janvier, à Henri Duveyrier[46] en lui faisant part de l'objet de son étude dans le Bellezma, qui se situe sur deux plans : archéologique (les villes romaines), linguistique (approfondissement du dialecte chaoui). Géographiquement, son travail le plus imminent est délimité dans un premier temps : *Lambaridi*, *Lamasba*, Bellezma, Ngaous, Tobna. Il compte relever les voies romaines et visiter l'enceinte berbère du Djebel Monessa. En outre, il compte envoyer au docteur Reboud ses « collections de plantes, en y joignant les noms berbères[47]. »

Ce travail a été préparé pendant les huit jours passés à Constantine où Masqueray a bénéficié, pour sa tournée toute proche du Bellezma et du Hodna, de facilités de la part des généraux Parizot et Carteret, tant pour l'organisation matérielle immédiate (cartes, mulets, ravitaillements...) qu'à la mise à disposition de moyens humains. Il retient également l'accueil chaleureux de la Société archéologique locale. Cette action nécessitant un regroupement rationnel des ressources se veut en quelque sorte constitutive de celle qu'il entreprendra dans le mont de l'Aurès, peut-être une sorte « d'exercice » selon lui pour s'attaquer à cet Aurès dont il attend l'exploration ardemment, une entreprise aussi nécessaire vis-à-vis des institutions parisiennes et algériennes pour asseoir sa crédibilité de chercheur, de voyageur.

---

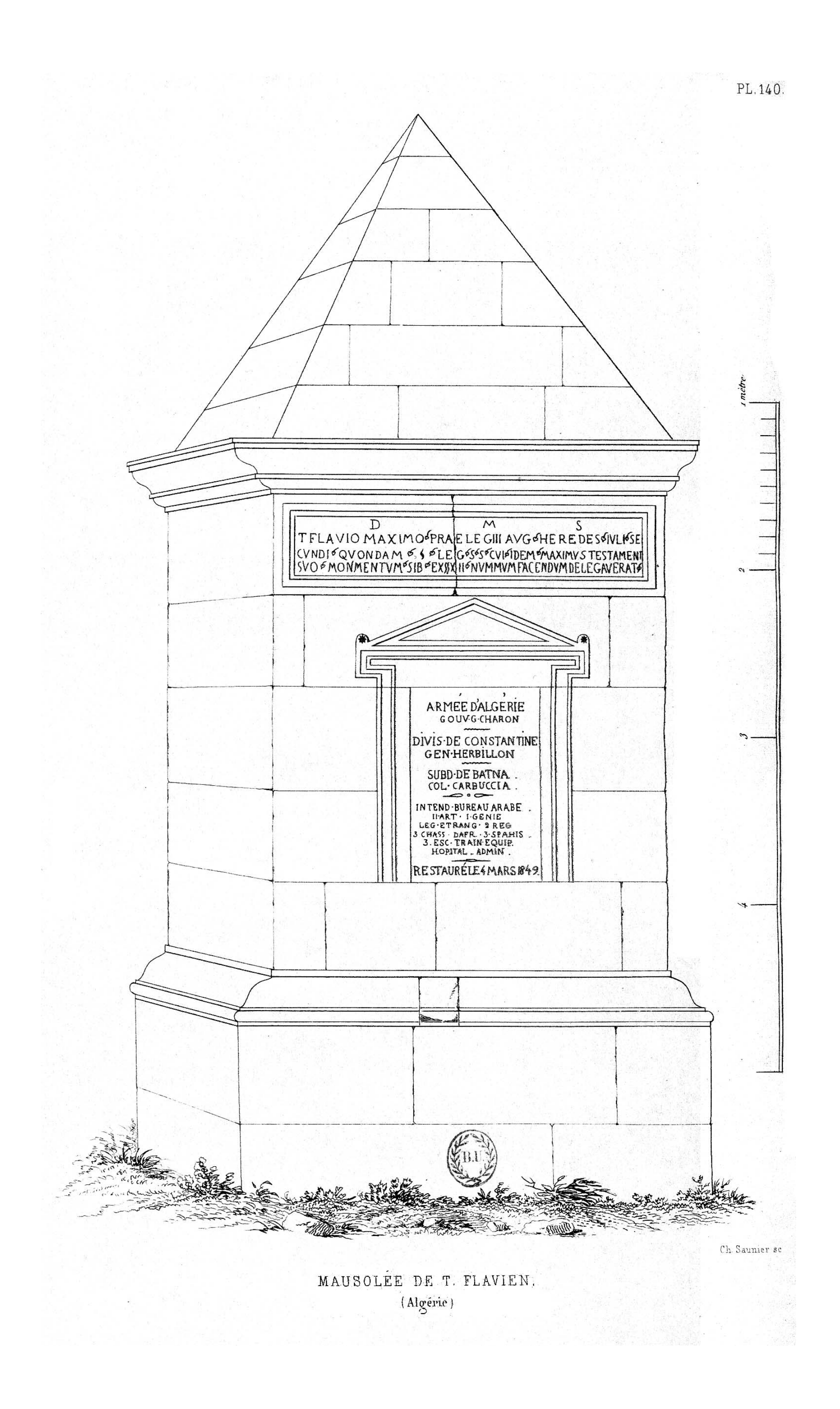
43. Il s'agit bien sûr de : Léon RENIER, *Inscriptions latines d'Algérie*, Paris, Imp. Impériale, 1855-58, 560 p. Voir *supra*, note 4. En outre, L. RENIER avait édité Adolphe Delamare, *Exploration scientifique de l'Algérie, pendant les années 1840-1845* : Archéologie, Paris, Imp. Royale, 2 vol., 1850, 193 p.

44. Lettre datée de Batna, 16 janvier 1876.

45. *Revue des Sociétés savantes*, 6e série (année 1876 – 1er semestre), 1877, p. 1.

46. Lettre à Henri Duveyrier datée de Batna, 16 janvier 1876, publié *in* : *Bulletin de la Société de géographie*, 6e série, t. XI, 1876, p. 342. (Lettre lue à la séance de la Société du 2 février 1876).

47. *Ibidem*.



MAUSOLÉE DE T. FLAVIEN.
(Algérie)

II. *LAMBIRIDI*, LE BELLEZMA, SERIANA, NGAOUS

Lambiridi, Lamasba

Poursuivant sa tournée, Masqueray envoie de nouveau un télégramme[48] au ministère pour lui annoncer l'envoi prochain de plans et de dessins, et solliciter le mandatement des fonds. Cette demande a été immédiatement suivie d'effet[49].

Le 3 février, Masqueray est à Oued Chaba d'où il écrit à Léon Renier et après avoir passé huit jours à *Lambiridi*, il est en route pour *Lamasba* avec en poche l'argent attendu. Il est heureusement assuré de pouvoir fournir un travail neuf sur *Lambiridi* puisque rien n'a encore été publié jusque là sur cette ville antique dont les ruines sont situées à dix-huit kilomètres de Batna ; elle se trouve en dehors de la route menant à Biskra, du côté de Bellezma[50] et en travers de l'Oued Chaba. *Lambiridi* « a été complètement démolie et rebâtie par les Byzantins ». Les quelques inscriptions qu'il a relevées ou dégagées du sol lui ont permis de déterminer par hypothèse certains emplacements comme le forum, la basilique, la « partie byzantine », le pretorium, sans parler des cimetières[51].

Par ses différents itinéraires, Masqueray suit sa fameuse carte[52] dite *la Carbuccia*, qui faisait état de la ville de *Lamasba* et de « prétendues » ruines de *Lamasba*[53]. En revanche, à propos de ruines et, à quelques kilomètres de là, les plus considérables se trouvent celles d'Ain Touta, un lieu qui foisonne de vestiges de moulins à huile, « alors qu'aujourd'hui, écrit-il, y pousse à peine un olivier sauvage[54]. »

---

48. Télégramme daté de Batna, 19 janvier 1876.

49. Suite à ces deux télégrammes, c'est E. Servaux, chef-adjoint de division et chargé du bureau des Travaux historiques qui demande au ministre s'il doit régler à Masqueray la seconde partie de son indemnité (3 000 francs), dès lors que ce dernier n'a encore envoyé aucun rapport de mission (il faut comprendre que celle-ci n'a pas reçu un début d'exécution). Le cabinet du ministre ne s'est pas fait attendre puisqu'il a arrêté que la somme de 3 000 francs sera ordonnancée au nom de Masqueray (Arrêté du 26 janvier 1876).

50. Lettre à Léon Renier du 3 février 1876.

51. *Ibidem.*

52. Colonel J.-L. CARBUCCIA, *Archéologie de la subdivision de Batna. Première campagne du 1er novembre 1848 au 1er juillet 1849* (Album de 71 planches, texte joint, en plus d'autres planches et une « Épigraphie latine de Lambèse » ; Bibliothèque de l'Institut, MS 1369). La même bibliothèque possède, sous le n° 1935, la cartographie dont est question ici : *Carte de la subdivision de Batna dressée sous les ordres du colonel Carbuccia, commandant la division, par le lieutenant Rousseau, du 2e de la Légion étrangère.*

53. Lettre à Léon Renier du 4 février 1876. En ce qui concerne *Lamasba*, *La Carbuccia* l'identifiait avec La Merouana tandis que le commandant Payen l'identifiait avec La Mafouna.

54. Et MASQUERAY d'ajouter : « Je ne puis m'habituer au contraste pénible de la civilisation antique et de la barbarie moderne de l'Algérie. »


Pl. 172
CAMP DE LAMBÈSE EN AVRIL 1850.

Il quitte Merouana qu'il a supposé être la cité de *Lamasba* antique et arrive le 6 février à Ksar Cheddi, où il écrit à Léon Renier [55]. Sa correspondance avec ce savant est presque une astreinte quotidienne, en plus il rédige des notes, il prépare différents rapports pour le ministère et peut-être correspond-il avec bien d'autres personnes encore...

Bellezma

La région du Bellezma est abordée ce 14 février 1876 dans le même esprit que pour la ville de Timgad [56] et Masqueray en espère des résultats similaires. Cette mission large mais intéressante se déroule au mieux avec les habitants du cru et sur le plan matériel, il dispose maintenant de meilleurs moyens, ajoutés à cela deux soldats du train et un arabophone comme personnel à son service. Il est alors au bordj de Si Said ben Cherif, caïd des Oulad Bou Aroun, une riche demeure située près de la forteresse byzantine de Bellezma. Même malgré les erreurs et incertitudes que lui pose la carte Carbuccia, elle lui est d'un appréciable secours ; ce qui est identifié comme *Lamasb*a n'est autre qu'un groupe de ruines au nord du moulin de Merouana. Alors que Masqueray ne voyait dans ce coin – où il « redécouvre » des inscriptions recueillies jadis par Renier [57] – qu'une agglomération de petites fabriques, la découverte de deux pierres gravées de lettres fines lui permet d'élargir son champ de travail. Sur ces pierres sont répertoriés les noms des habitants qui payaient pour avoir de l'eau (droit transmis probablement par héritage). Le nom de la ville sur l'inscription qui n'a rien à voir avec *Lamasba*, est *Colonor Valentinum*. Ces découvertes archéologiques surprenantes cassent la routine du chercheur et donnent bien de la matière à son travail de fouilles qui commence à prendre une tournure intéressante [58] : Masqueray projette de suivre les ruines une à une depuis le Bellezma jusqu'à la plaine débouchant du côté de Sétif, jusqu'à Enchir el Abid. Pour le moment, il compte s'établir à Mafouna et, avant de rejoindre le Chott el-Beïda, rédiger une étude sur Seriana, ainsi que sur les routes qui mettent en relation le Bellezma avec le passage allant de Batna à Biskra [59].

---

55. Lettre datée du même jour. Au Ksar Cheddi, il fait la reconnaissance de la forteresse byzantine partiellement bien conservée. Dans une lettre du 14 février à Léon Renier, il affirme que les ruines de Merouana ne peuvent être celles de *Lamasba* et que la carte Carbuccia comporte sans doute des erreurs.

56. Lettre à Léon Renier datée justement du Bellezma, le 14 février 1876.

57. Aucune de ces inscriptions n'est inédite, mais il en fait une lecture différente de celle déjà proposée par Léon Renier. Une des inscriptions semble identifier *Lamasba* avec l'actuel Mafouna puisqu'elle commence par « *Genio Lamasbae* ». Ceci est-il suffisamment concluant ?

58. Après avoir travaillé d'arrache-pied toute une journée, il découvre un emplacement d'église, et surtout des traces de demeures privées et une grande quantité de pressoirs à huile. Il compte reconstituer le plan d'ensemble de Bellezma antique en tant qu'agglomération de petites fermes et de fabriques et montrer l'importance agricole de l'oliveraie à l'époque.

59. Lettre à Léon Renier, 14 février.

Seriana

Après avoir fini d'explorer le Bellezma au point de vue archéologique, Masqueray visite la Mestaoua puis s'établit vers le 28 février à Seriana[60]. Son inspection s'est achevée sans succès pour les voies romaines qui lient le Bellezma avec Lambèse[61], car, malgré les traces de ruines, il n'y a pas de borne caractéristique. Tout ce que découvre Masqueray l'incline à penser que la civilisation romaine avait pénétré dans les coins les plus reculés du pays montagneux dès le second siècle. Comme de toutes parts, on trouve des ruines romaines, il est facile en suivant une ligne, de déduire la présence d'une voie romaine, d'où peut-être des erreurs quant à la localisation de ces voies[62]. Il transmet son travail de la Mafouna et de la Seriana. Ces deux localités auraient été confondues dans l'Antiquité bien que distantes d'à peine dix kilomètres ! L'inscription comprenant le terme *Lamso* à la Mafouna fait peut-être référence à *Lamasba*. À Seriana, la richesse des inscriptions funéraires pourra apparaître nouvelle. Ce travail est épuisant et ne lui laisse pas assez de temps à consacrer à la rédaction des longs rapports qu'il devra adresser au ministère. Pourtant, tout est là en notes dans ses carnets.

Dans son programme du lendemain, il prévoit de se rendre à Djerma, continuant ainsi sa prospection, mais il compte y rester peu de temps. Il envisage ensuite de se rendre à Zana où il rédigera tranquillement ses rapports.

Partie épigraphique

Le second rapport[63] de sa mission dans le sud de la province de Constantine, daté du 30 mars 1876, est également une partie épigraphique. Il se présente d'emblée comme une ébauche, ébauche car la mission n'est pas achevée ; elle le sera, promet-il, fin avril 1876. Il présente donc ce qu'il fera dans les mois prochains notamment, dans l'Aurès où certaines parties restent inconnues sur

---

60. C'est à cette date que Masqueray écrit à Léon Renier avec la copie d'une pierre découverte dans le Bellezma.

61. À propos de Lambèse, *cf.* CHERBONNEAU, « Observation sur l'inscription administrative de Lambèse », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 12, 1868, p. 479-496.

62. Malgré toute la peine qu'il s'était donné, Masqueray n'a pu avoir la certitude quant à la voie mettant en communication le Bellezma avec Lambèse (Tazoult). Il distingue trois passages : « 1° de Lambiridi à la Merouana ; 2° de Batna à la Mafouna par le col de Chellala ; 3° de Seriana à la Mafouna. » (Lettre à Léon Renier du 28 février).

63. *Rapport n° 2 au ministère de l'Instruction publique sur la mission dans le sud de la province de Constantine. – Partie épigraphique : Seriana, Lambiridi, Le Bellezma, Ngaous, Tobna, Tolga.* Daté de Biskra, 30 mars 1876 et édité *in* : E. Masqueray, « Deuxième rapport à M. le général Chanzy, gouverneur de l'Algérie, sur la mission dans le Sud de la province de Constantine ; Partie archéologique : Seriana, la Bellezma, Ngaous, Tolga, Tobna », *Revue africaine*, t. XXI, 1877, p. 33-45.

le plan épigraphique. Ce rapport est donc tronqué ; il s'est heurté à la fatigue d'abord, qui lui a fait interrompre son travail, également à des problèmes de sécurité dus à la présence d'insurgés (ainsi lui a-t-on enjoint de regagner Biskra). Ce rapport regroupe donc de manière concentré tout ce qu'il a pu recueillir jusque-là ; on y sent la déception de ne pouvoir se présenter en novateur.

Ses différentes études, vingt-trois en tout, concernent des routes, des forteresses, des villages. Dans les montagnes près de Bellezma, il peut déterminer l'abondance de l'olivier et donc, celle de la production d'huile. Ces villes sont toutes non fortifiées. C'est à Seriana que les inscriptions se révèlent les plus révélatrices quant à l'origine semi-militaire, quant à la nature des industries pratiquées. Il y relève quarante inscriptions funéraires.

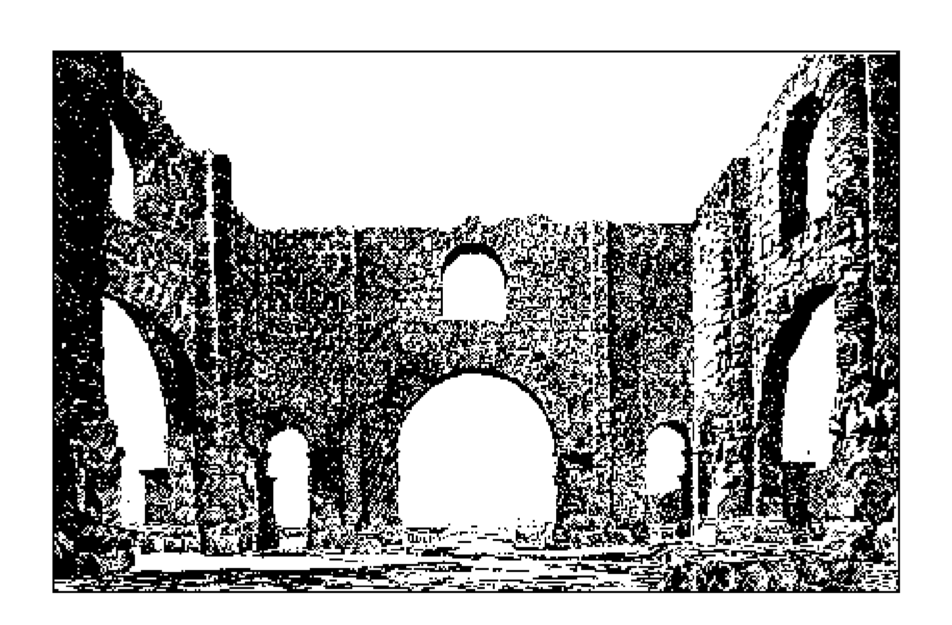
La question des eaux, qui tenait une grande place dans son premier rapport, n'apparaît pas aussi primordiale car elles devaient être abondantes et réparties par de petits canaux creusés, par lesquels chaque habitant pouvait avoir sa part du précieux liquide pendant un certain nombre d'heures. Comme toujours, il appuie ces affirmations sur des inscriptions ou sur la nature du terrain (les *mechta*, sorte de petits jardins, témoignent de l'abondance de l'eau).

De ce rapport épigraphique ressort une inscription très importante en deux parties qu'il a pu relever au nord du moulin actuel de la Merouana [64]. À *Lambiridi*, il transcrit aussi le contenu épigraphique d'une pierre nouvelle mais ne fait pas un relevé systématique de toutes les inscriptions funéraires, par manque de préparation pour tout lire et « en tirer une déduction certaine ». Le relevé épigraphique demande donc une part d'interprétation, et une part de déchiffrage. Seulement, où se situe l'originalité de Masqueray qui avoue : « après six jours de recherches, je n'ai rien pu ajouter aux découvertes épigraphiques de M. Léon Renier » ?

Enfin la ville de Tobna l'intéresse particulièrement. Il l'évoque de manière assez scolaire : « Je me suis appliqué à Tobna. » Tobna, dont la caractéristique est d'être une ville romaine, forteresse byzantine et ville musulmane, ne lui apporte pas la satisfaction attendue malgré le repérage architectural d'une mosquée, des portes de la ville musulmane, de bains et d'une église datant de l'époque romaine. Ainsi avoue-t-il aussi pour Tobna : « Malgré mes efforts, je ne puis ajouter aux inscriptions de Tobna déjà connues, que les suivantes. »

Ce rapport mesure une certaine déception, déception face à une destruction trop avancée de sites archéologiques, déception qui entraîne un rapport décousu, sans marque d'éléments novateurs. Cependant, il retient son interprétation, pour la lecture d'une inscription, contre celle de Léon Renier, Pelletier et Devaivre « et je crois, insiste-t-il, pouvoir maintenir l'exactitude de ma lecture ». Conclusion qui laisse transparaître les contradictions de

64. « Encore incomplet, il [ce document] suffit cependant à nous donner l'idée de longues listes portant le nom des habitants d'une de ces petites villes au temps de Marc-Aurèle, et les heures pendant lesquelles chacun d'eux avait droit à l'eau », *Ibid.*



Lambèse. Bâtiment central du camp de la légion.

Masqueray entre le « je crois pouvoir » et « l'exactitude de ma lecture ». Les conditions de sécurité n'ont pas arrangé les choses, comme à Tolga où son séjour fut très court et on peut s'en rendre compte à la lecture de ce témoignage :

> « J'étais descendu jusqu'à l'oasis de Tolga pour essayer de lever les doutes touchant la position de Mesar-Filia, que l'on identifie soit à El-Outaya, soit à Tolga ; mais là j'ai subi un échec que je ne pouvais prévoir. Comme les châteaux romains sur lesquels sont bâtis les petits villages de Tolga, Farfar et Lichana, ne me livraient pas l'inscription que je cherchais, je me disposais à partir pour Mlili afin de voir le lieu où l'on a tiré la pierre qui nous donne le nom de *Gemellae* et d'en conclure par analogie où devait se trouver la pierre qui nous apprenne comment Tolga se nommait dans l'Antiquité, lorsqu'une lettre de M. le Commandant supérieur de Biskra est venue subitement m'enjoindre d'entrer à Biskra le plus tôt avec le plus de secret possible. Un parti d'insurgés s'était déclaré à quelques kilomètres de Tolga [65]. »

Il a évité de justesse une rencontre fatale. Trop passionné par ses recherches archéologiques et historiques, il a eu du mal à se rendre compte que la région de Tolga était en pleine effervescence : il s'agit en fait de la révolte d'El 'Amri [66].

En résumé, les études de Masqueray ont concerné plusieurs villes antiques, et ce, depuis la dernière semaine de janvier jusqu'au mois de mars 1876. Voici l'itinéraire tel que lui-même nous le donne [67] :

1° *Lambiridi* ;

2° La route de *Lambiridi* à la Merouana par la passe de Tafrent ;

3° La Merouana que quelques personnes (carte *Carbuccia*) identifient avec *Lamasba* ;

4° La forteresse byzantine de Ksar Bellezma ;

5° Toutes les petites ruines de Bellezma : le Cheddi, Enchir Harmel, Enchir el-Abid, Enchir el-Ahsi, Djebbanet Haouara, etc. ;

6° La Mafouna, identifiée aussi avec *Lamasba* ;

7° La Mestaoua ;

8° Les villages romains qui relient la Mafouna à la Merouana suivant le Djebel Fakha ;

9° La route de Mafouna à Seriana ;

65. É. MASQUERAY, « Mission dans l'Aurès, deuxième rapport... », *op. cit.*

66. A propos de soulèvement d'El Amri, il s'agit de l'encerclement d'un millier de goumiers et de soldats français dans cette oasis saharienne. Qualifié d'« échaffourée », cette révolte a été menée par la tribu nomade des Bou Azid, sous la conduite du cheikh Mohammed Ben Yakia, qui a trouvé la mort lors du combat du 11 avril 1876. Voir Ch.-R. Ageron, *Les Algériens musulmans et la France*, Paris, PUF, 1968, t. I, p. 56.

67. « Mission dans l'Aurès... », *op. cit.*

10° Seriana ;

11° La passe de Djerma ;

12° Djerma ;

13° La route de Seriana à Zana ;

14° Zana ;

15° La passe de Zana au Ksar Bellezma par Enchir-Bata ;

16° La route de Ksar Bellezma à Ngaous ;

17° Ngaous ;

18° La route de Ngaous à Tobna ;

19° Tobna, où j'ai fait travaillé six hommes pendant onze jours ;

20° La route de Tobna à l'oasis de Mdoukal ;

21° La route de Mdoukal à l'oasis de Tolga ;

22° Tolga, Lichana, Farfar, Zaatcha ;

23° Biskra.

Masqueray compte s'établir dans l'Aurès proprement dit après le printemps et pouvoir étudier la région d'une manière complète[68].

III. VOYAGE DANS L'AURÈS PROPREMENT DIT

Presque un mois sans une lettre à Léon Renier – la dernière qu'il lui avait écrite remonte au 28 février –, Masqueray vient de parcourir la ligne allant de Madaure à Tébessa et de Tébessa à Khenchela où il prend du repos[69]. Pour finir, son parcours s'achèvera par le Djebel Chechar et l'Ahmar Khaddou. Les itinéraires qu'il suit lui permettent de vérifier des routes établies par d'autres[70] ou laissées en blanc sur les cartes, comme par exemple pour la zone située à l'est de l'Aurès (caïdat de Nememcha). Du Djebel Mehmel, en descendant du haut plateau de Nememcha, se situent de petites ruines et notamment à Enchir Zoui.

68. Certaines inscriptions découvertes lors de ce périple ont été étudiées à part, un peu plus tard : É. MASQUERAY, « Quelques inscriptions du Bellezma, de Ngaous, de Tobna et de Mdoukal », *Bulletin de Correspondance africaine*, t. II (1883-84), 1884, p. 219-227.

69. Lettre à Léon Renier datée de Khenchela, 23 mars 1876.

70. Ayant suivi à la lettre le conseil du capitaine Lac de Bosredon, membre de la Société archéologique de Constantine, Masqueray a fait la reconnaissance de la ligne allant de *Theveste* (Tebessa) jusqu'à Zani en passant par Cheria. Il s'est basé de plus sur le mémoire d'un autre membre de cette société savante : A. GIROL, « Notes archéologiques sur Theveste et ses environs », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 10, 1866, p. 173-238.

Ville romaine isolée, exclusivement militaire d'après ses appréciations, et identifiée comme étant destinée soit à contenir les Berbères du Mehmel, soit à protéger les colons de la Sikhra. Est-ce une nouvelle découverte ou connaît-on déjà cet endroit ? D'Enchir Zoui, Masqueray relève et dégage quelques inscriptions inédites, du moins à sa connaissance, parmi lesquelles une qui nomme la S*tatio Vazanitana* [71].

Deux mois plus tard, Masqueray adresse au ministère [72] les deux importants travaux épigraphiques dont il a été question. Ces deux rapports comprennent ses découvertes les plus considérables faites depuis le mois de décembre à *Thamgad*, à *Lambiridi* et dans le Bellezma. Il compte pour agrémenter ses rapports y ajouter des dessins et des estampages qui, pour l'instant, sont déposés à la Société archéologique de Constantine, entre les mains du docteur V. Reboul, un des membres les plus actifs de cette institution.

Les deux rapports

À la suite de son voyage dans l'Aurès, É. Masqueray remet les deux rapports de ses premières fouilles, datés l'un et l'autre du 30 mars 1876. Comme l'indique l'en-tête du premier : « Partie épigraphique », son objet est de recueillir les inscriptions de la ville de *Thamgad*, dans la lignée des travaux déjà effectués par Léon Renier. Si l'on en croit cette introduction, puisque le relevé des inscriptions a déjà été fait en son temps par celui qui est devenu professeur du Collège de France, la nouveauté de celles ajoutées sera essentielle. Ce qui peut en effet attirer l'attention des lecteurs, et en premier lieu ceux de la Commission désignée pour évaluer des travaux de Masqueray et arrêter une décision, ce sont les apports de la mission du professeur du lycée d'Alger, ses déductions et ses conclusions. Or, la volonté de différencier son travail de celui de Léon Renier ou d'en souligner l'originalité, n'apparaît pas dans ce rapport. Peut-être tirerons-nous plus de choses, à supposer si l'on ne savait pas dans quelles voies s'était aventuré le travail de Renier et quels étaient ses objectifs dans son ouvrage ? Mais peut-être que la nature des démarches de Masqueray sont d'emblée si différentes qu'il n'est pas lieu d'en souligner les différences ?

Peu d'inscriptions relevées sont commentées dans le détail par Masqueray et si elles le sont d'ailleurs c'est souvent à la faveur d'un commentaire repris de l'ouvrage de son maître. Est-ce à dire que l'objet de ce rapport n'est qu'un relevé précis des différentes inscriptions et pour en faire plus tard un répertoire ? Cependant, bien qu'intitulé « Partie épigraphique », ce rapport rend compte surtout de la construction et de l'organisation architecturale de la ville de

71. Il rapproche ce nom de *Vazaritanus Episcapus* (*Provinciae Numidiae*) rencontré dans la *Noticia Provincium* et *Civitatum Africae* de Victor de Vita, publiée pour la première fois en 1694 (Lettre à Léon Renier, 23 mars.).

72. Envoi de Biskra, 30 mars 1876.

Thamgad. De larges connaissances historiques, une faculté de « reconstructeur », servent un texte essentiellement descriptif.

Avec la prudence de formules toujours nuancées par l'hypothèse, le doute, l'indication d'un commentaire subjectif, Masqueray tente de bâtir, à travers les vestiges de cette ville, l'organisation d'une cité romaine et son histoire. En outre, ce texte devait être appuyé de plans, de dessins des monuments de la ville, ce qui nous manque parfois pour visualiser l'ensemble de l'urbanisme. C'est en effet moins facile, pour qui n'a pas été comme Masqueray sur le terrain, de se faire une idée d'ensemble sur cette ville. Si donc, l'objet de ce rapport est aussi de relever les inscriptions, quel en est véritablement son but ?

Il semble, et cela revient avec tant d'insistance au cours de ce rapport, que le but est d'alerter les autorités quant à la sauvegarde de ces vestiges historiques que recèle l'Algérie. Pour Masqueray, plus qu'un but, c'est une nécessité, et de surcroît, urgente. Ainsi note-t-il dans l'introduction : « Il est malheureusement peu de pays où la destruction de ces sortes de monuments soit plus rapide et plus facile qu'en Algérie. » Il y revient au fil du texte : « Jusque-là leur masse avait bravé le marteau des démolisseurs ; mais ils peuvent encore être détruits, comme tant d'autres monuments de l'antiques Algérie, sans que personne ait le droit de les défendre. »

Les résultats épigraphiques de sa tournée concernant le Bellezma et les montagnes des Oulad Ali ben Sabor et des Oulead Sellem, et objet de son deuxième rapport, ne sont qu'une ébauche d'un travail plus large qu'il compte entreprendre au printemps. Ce rapport témoigne non seulement de la curiosité et de la persévérance constante de Masqueray ; il est le lieu de l'exploitation des quelques données recueillies. Masqueray livre de manière éparse des indications factuelles et dresse un état des lieux. Cependant, il s'agit d'un travail préparatoire sérieusement mené qui vise bien plus à ouvrir des perspectives d'études ou de fouilles qu'un travail véritablement savant, bien élaboré.

Fin de la tournée de reconnaissance

Avant d'être à Biskra, il avait pris quelques jours de repos à Khenchela puis continué son chemin[73]. Masqueray a suivi comme itinéraire la ligne que les nomades voisins de l'Aurès empruntent pour aller dans le Djerid tunisien. Après Negrin et *Besseriani*, il va entrer dans le Djebel Chechar. La route de Khenchela à Negrin constitue le plus important travail sur les voies dont il fera un rapport particulier. Mais Masqueray commence à s'inquiéter de ne pas avoir d'écho sur les travaux qu'il a déjà envoyés[74] et cela le rend amer : « On laissera bien un Allemand comme M. Wilmanns se faire un nom dans la *Revue*

73. Lettre à Léon Renier datée de Fouanis, 18 avril 1876.

74. *Ibidem*.

d'Archéologie chrétienne.» Après des découvertes prometteuses (d'autres inscriptions, ruines d'une ville romaine dans la plaine du Gèrt nommée Enchir Gouçat), doit-il entreprendre de nouveaux travaux ou lui faudra-t-il attendre de nouvelles recommandations ?

Le « hasard » a voulu que le bureau des Travaux historiques du ministère adresse pour examen, après avis de la commission des Missions, les premier et deuxième rapports de Masqueray soient soumis à Léon Renier[75]. C'est donc Léon Renier, correspondant privilégié de Masqueray, qui va donner son avis au sujet de cette mission. Une décision favorable, avec un dossier bien défendu, se dessine en perspective mais Masqueray sera obligé de faire une pause forcée dans son exploration. En effet, dans cette seconde moitié du mois d'avril, à cause de l'insurrection de Bou-Azid dans l'oasis d'El Amri, Masqueray quitte précipitamment l'oasis de Tolga pour s'installer à Batna où il reste jusqu'à la première semaine du mois de mai[76].

Voyage dans le massif

Du 11 mai au 29 juin 1876, Masqueray fait une tournée dans la montagne de l'Aurès et dans les vallées qui s'y rattachent ; elle a duré un peu plus de six semaines et fait l'objet d'un nouveau rapport au ministère de l'Instruction publique, intitulé : *Voyage dans l'Aurès (mai-juin 1876)*. Mais l'exploration proprement scientifique concerne en fait la haute vallée de l'Oued Abdi[77] et la vallée de l'Oued Taga. Les itinéraires tels qu'il nous les donne sont les suivants[78] :

1° De Lambèse à Menaa, en suivant la rivière dite Oued el Ahmar par le bour des Oulad Zeian, Larba, Oum er-Rha, Tagoust ;

2° De Menaa à Beni Ferah, à Branis et à Sidi Okba ;

3° De Sidi Okba à Lambèse, par Biskra, Branis, Djemmora, Beni Souik, Menaa, l'ensemble des villages de l'Oued Abdi (Chir, Tar'it, Bali...), le pays des Oulad Azzouz, Firaz et l'Oued Taga.

Vers le 13 du mois de mai, Masqueray part de Batna pour Menaa, principal village des Oulad Abdi[79]. Masqueray est en plein Aurès[80] et c'est l'enthou-

---

75. Lettre d'envoi du ministère, du 4 mai 1876.

76. Lettre à Léon Renier, 18 avril 1876.

77. Daté de l'Oued Taga, 6 juillet 1876, ce rapport adressé à l'Instruction publique a fait quelques temps après l'objet de publication, dans sa deuxième partie : « Documents historiques recueillis dans l'Aurès (juillet 1876) », *Revue africaine*, t. XXI, 1877, p. 97-123. Le rapport original manuscrit comporte 60 pp., et la première partie est inédite.

78. Dans l'exposé des motifs, au ministre de l'Instruction publique.

79. Lettre à Léon Renier, 28 mai 1876.

80. Masqueray est entré dans l'Aurès par Lambèse. Auparavant, il a fait la reconnaissance du bour des Oulad Zeïan, conduit par un garde-forestier ; ce lieu, riche en petits établissements de

siasme total pour lui, où le travail concerne « mon sujet véritable » dit-il, sur trois fronts disciplinaires : l'archéologie, l'ethnographie et la linguistique berbère, enthousiasme aussi d'avoir appris qu'un discours du ministre à la réunion des Sociétés savantes lui a valu des éloges. Seul petit souci apparent : l'argent dont il dispose. Mais ces nouvelles lui redonnent confiance pour demander une mission prolongée. En avertir ainsi Léon Renier n'est pas innocent, il en attend un conseil et peut-être un signe pour qu'il intercède en sa faveur. Masqueray est persévérant, passionné, il sacrifie ses vacances, dit-il, mais est-ce tant un sacrifice pour lui ?... En se nourrissant de ce travail et de ses voyages [81], prolonger sa mission ce n'est pas augmenter sa peine mais lui confier le plaisir de la recherche vivante et fructueuse sur le terrain.

Masqueray qui mène de front un travail archéologique, ethnographique et linguistique continue d'apprendre le dialecte chaoui. Il commence à recueillir les traditions mais aussi les coutumes de la région dont les *kanouns* de Tagoust, Menaa, Nara et Beni-Ferah. Mais toutes les bonnes choses ont une fin, dit le dicton, et Masqueray constate avec regret que sa mission qui, administrativement va s'achever, il va devoir demander qu'elle soit prolongée. Alors, il sollicite du ministère [82] le renouvellement de son congé, les rigueurs de l'hiver dans les montagnes et l'insurrection de Bou-Azid l'ayant retardé dans son travail, explique-t-il. L'exploitation de ses notes exigeront quelques mois supplémentaires. Aussi, il souhaiterait séjourner dans l'Aurès jusqu'à la fin décembre puis à Alger, Constantine ou Paris, et enfin compléter son étude des Chaouis par un séjour l'été suivant chez les Oulad Sellem et les Oulad Ali ben Sabor, campagne déjà commencée mais interrompue par la récente insurrection. Pour cela, son congé doit être prolongé et sa mission renouvelée à partir de ce jour.

Le rapport (première partie)

Ce nouveau rapport (*Voyage dans l'Aurès*, *mai-juin 1876*) est construit en deux parties. L'une suit les itinéraires empruntés dans l'Aurès en décrivant les ruines romaines rencontrées, les sites militaires des colons romains et les traces de leurs industries. L'autre partie, appelée « historique » par Masqueray, a trait

---

l'époque, a été déjà signalé par le conseiller Letourneux. *Cf.* É. MASQUERAY, « Le bour des Oulad Zeïan », *BCA*, t. I, 1882, p. 264-269.

81. Son parcours dans l'Aurès peut s'établir ainsi : arrivée par Lambèse, il se fait conduire au bour des Oulad Zeian, puis traversée de la forêt de Segag jusqu'aux ruines d'Enchir Tambouta, au village d'El Arba jusqu'à Bouzina et Oum er Rha. De Oum er Rha à Tagoust puis à Menaa, enfin Beni-Ferah où il termine sa lettre.

82. Lettre datée de Nouader, 13 juin 1876. Juste auparavant, le ministère de l'Instruction publique informe le recteur De Salve par une lettre, datée du 30 mai 1876, que Masqueray continuera à percevoir durant son congé une indemnité annuelle de 1 400 francs, et ce du 1er janvier au 30 septembre 1876.

aux coutumes et à la langue des Aurasiens. C'est une partie de la mission qui touche spécialement Masqueray car, pour une fois, elle dépasse le simple relevé épigraphique. C'est, dit-il à l'adresse du ministre, « un des motifs principaux de la mission dont vous m'avez honoré ». Dans cette région difficile d'accès, Masqueray souligne avoir en sa défaveur le temps qui rend l'Aurès impraticable en hiver et des problèmes locaux de sécurité.

Son rapport débute de manière très classique par un aperçu sur l'origine et le sens du mot *Aurès*[83] et la situation des principaux centres[84]. Cette introduction sur la région se prolonge d'études plus particulières ; en premier, celle des tombeaux circulaires. Masqueray se dit le premier à en déterminer les emplacements. Il fait une description précise des tombeaux. Comme ceux de Nerdi dont de précieuses indications de leur diamètre, de leur emplacement et de la situation des squelettes découverts (indications dont on aimerait comprendre la signification archéologique). L'observation des squelettes des tombeaux de Nerdi offre à Masqueray le lieu de déductions parfois ineptes[85].

Il aborde d'autres tombeaux comme ceux de Nara, dont certains ont des formes particulières en petites tours basses. Les tombeaux de Tisekifine, étagés sur la rive gauche de l'Oued Abdi et comme les précédents (Nara), s'élèvent les uns au-dessus des autres. Quant aux tombeaux de l'Oued Taga, ils présentent trois formes différentes : comme à Nerdi, Tisekifine, et d'autres endroits encore, ils sont constitués de grosses pierres taillées en forme de coin. Masqueray reste une fois de plus avare d'explications d'ordre archéologique lorsqu'il conclut qu'après l'ouverture de huit tombeaux, il n'y a pas eu de résultat anthropologique. La situation des crânes, des squelettes, lui donnent une indication, quels autres éléments lui permettent de faire des déductions et en quel sens ?

D'après l'observation de tous ces tombeaux, Masqueray relève un point

83. Les Anciens y voyaient une montagne, décrite par Procope : l'*Aurasius Mons*. Selon Masqueray, cette montagne s'identifie avec le Djebel Mehmel que la population locale nomme « Pays de l'Aurès ». Le terme *Aurasius* a déjà été traduit (Letourneux) par le nom de l'arbre qui couvrait les pentes du pays : cèdre. Décrite comme une région fertile et un terrain choisi pour les guerres d'indépendance, l'Aurès colporte avec lui l'histoire traditionnelle d'une femme (sacrée par les auteurs arabes puis les écrivains français : reine de l'Aurès) qui aurait détruit les villes de Lambèse, Thamgad pour bouter les envahisseurs hors du territoire. Voir aussi É. Masqueray, « Lettre à M. V. Reboud », *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, n° 21, 1885, p. 65-67.

84. Au nord-est se trouvent deux grandes villes : Lambèse et *Thamgad* ; c'est au nord-ouest que se situent les emplacements des villes romaines. Au sud, sur la ligne droite du Sahara s'échelonnent les forts romains. À l'est et au sud-est, la muraille de la vallée de Oulad Daoud est significative de la structure du pays : des sillons qui descendent et s'élèvent sans cesse.

85. « Les crânes des cavernes de Khenchela sont presque en tout, semblables à ceux des nègres : au contraire, les crânes de Nerdi appartiennent évidemment à une race blanche et cultivée. » En quoi un crâne peut-il l'informer sur la culture et les connaissances d'un homme ? Cette déduction nous semble aller de pair avec certaines théories sujettes à caution sur la conformation et l'étude des crânes à la mode à cette époque. Sa rigueur scientifique n'est pas toujours fiable d'une manière absolue.

commun : l'importance pour tous (malgré les formes différentes) de la chambre carrée. Il pose également deux déductions : la première, il était question d'une population dense et laborieuse (d'après le nombre de tombeaux) ; la seconde, que ce sont des tombeaux berbères. En tant que profanes, pouvons-nous apprécier la justesse de ces déductions, ne sont-elles pas un peu hâtives ; Masqueray s'explique-t-il autant qu'il le serait nécessaire ? Mais la caractéristique de ces rapports est d'être des ébauches, des travaux préliminaires.

Après les tombeaux, Masqueray aborde la question des anciens villages berbères. Selon lui, la ville type est celle de Branis. Très voisins des tombeaux de Nara, Menaa, Tisekifine, le grand village berbère de Es Sâq est composé d'une enceinte rectangulaire. Masqueray tente de comprendre la transition entre les tombeaux circulaires des anciens Berbères et les sépultures rectangulaires des Berbères actuels pour conclure qu'ils sont en fait analogues. Une autre question : comment expliquer le passage du village ancien au village moderne ? Masqueray ne voit qu'une différence de construction : dans les villages anciens, les pierres ne sont pas cimentées mais si bien ajustées que les constructions n'en sont que plus solides. Il semble que Masqueray n'apporte pas d'éléments de réponses satisfaisants ; ce rapport est peu problématisé, comme les autres, il est presque essentiellement descriptif alors qu'on s'attendait parfois à des explications plus sérieusement débattues.

Il postule que les forteresses romaines sont beaucoup plus nombreuses dans le Sud, là où la protection s'impose face aux nomades du Sahara. La remarque qui suit est que l'exploitation du sol est souvent l'un des critères des emplacements. En ce qui concerne l'occupation militaire et les forteresses, Menaa serait un poste important qui commande les deux vallées de l'Oued el Ahmar et de l'Oued Abdi. Bien que Masqueray y ait fait un relevé épigraphique relativement important, il n'a pu cependant découvrir le nom de la colonie de Menaa.

Dans son itinéraire dans la partie sud de l'Aurès, il constate plusieurs forteresses. Les différents postes sont : El Kantara, Enchir Berrouch [86], Bouzina [87]. À travers ces forts, Masqueray voit se déployer toute la technique de défense romaine bien plus développée qu'au nord, où il n'en a relevé que trois : Bouzina, Tiksarien, Teniet er-Raças auxquelles il faut ajouter quelques petits postes le long de l'Oued el Ahmar. Mention spéciale de la vallée de l'Oued el Ahmar où Masqueray distingue des habitants d'origine berbère de cette vallée et ceux de l'Oued Abdi appelés *Roumania*. Il relève des traces de fortins entre

86. Enchir Berrouch désigne trois mamelons isolés qui tracent des couloirs couverts d'arbustes et de plantes sauvages. Une tribu berbère y avait bâti son village : les Oulad Azziz ; Masqueray évoque leur histoire.

87. Traditionnellement, au Fort de Bouzina, les ancêtres occupaient le sommet de la colline. Ajouter le Fort de Beni Ferah et le Fort de Branis, dans la vallée de l'Oued Abdi, qui n'est accessible qu'en juin car la région est déjà saharienne. C'est là une position centrale pour le sud et le sud-ouest.

Oum Rha et Tagoust : sur la rive droite de la rivière, il localise pas moins de six fortins.

La vallée de l'Oued Abdi est très fertile, constate-t-il, en constructions romaines et les débris de villages abondent. Masqueray décrit aussi du point de vue de la colonisation les vallées supérieures de l'Oued Fedala et de l'Oued Taga. Là, il y relève des inscriptions et mentionne pour la première fois une longue ligne de fermes et villages romains qui se continue jusqu'à Firaz. Ce lieu devait être celui de maisons de riches habitants de *Thamgad*. Il y dénombre en tout environ vingt villages romains et notamment celui qui porte le nom d'Enchir Zambouta où il relève deux inscriptions funéraires. À Enchir Berrouch, il localise un tombeau romain sans inscription entre le Nouacer et le Tenourist, et dans la vallée de l'Oued el Ahmar, depuis la plaine de Nerdi jusqu'à Tagoust, il repère des fermes isolées accompagnant les fortins. Elles sont nombreuses dans cette vallée.

À l'Oued Abdi, de nombreuses ruines civiles sont localisées dans la vallée, et Masqueray les décrit selon l'ordre de son voyage [88]. Dans la plaine de Branis, il note les débris de pressoirs se qui multiplient. À Beni Ferah, dans les ruines de Lamda se regroupent vingt maisons romaines et des pressoirs encore en place. Ce lieu, un des rares, où les Chaouis pratiquent encore la culture des oliviers est un formidable terrain d'observation pour Masqueray qui explique la technique des anciens pressoirs romains par rapport à leur reproduction exacte actuelle. Dans le but de compléter le *Dictionnaire des Antiquités* de Rich et de commenter un passage de Caton (*De Pre Rustica*), Masqueray décrit le pressoir romain et le pressoir chaoui en s'aidant de dessins pour les instruments [89].

En conclusion de cette première partie descriptive des emplacements, des localisations des ruines, des forts, des villages romains, Masqueray tente d'évaluer le nombre de colons romains. Il émet le chiffre de 100 000 habitants, c'est-à-dire trois fois plus que les populations actuelles.

---

88. Les étapes sont : 1° Depuis Menaa jusqu'à Bali : ruines romaines sur la rive droite et gauche ; de Menaa sur Chir : fermes isolées ; 2° Devant le village de Nouacer, il repère un lieu qui forme un petit golfe : Azelaf où apparaissent des fragments de pressoirs et les restes d'un bain romain ; 3° Tisekifine ; 4° Ruines de Taberount : Après le Telets, une dépression où l'eau ruisselle est appelée la Prairie ou le *Trafrant* ou *Tafarount* où l'on voit sensiblement, d'après l'explorateur, le développement de l'agriculture romaine avec des pressoirs en grand nombre. Il y relève des inscriptions dont une inédite ; 5° Iril Amellal : Ruines sur la colline d'Iril Amellal et autre groupe de ruines appelé Mahasera (« pressoir »).

89. Deux opérations, identiques pour les Romains et les Chaouis, sont nécessaires pour la confection de l'huile : écraser grossièrement les olives et les presser pour en extraire l'huile. La seule distinction notable entre ces pressoirs, ce sont les termes employés pour désigner les instruments. Les Romains les appellent le *trapetum* et le *torcular*, les Chaouis *hadjarmiah ez zitoun* et *mahasera*. En fait, rien ne diffère dans la forme et l'utilisation. Masqueray peut ajouter aux explications du dictionnaire de Rich que les Romains faisaient chauffer légèrement les olives entre les deux opérations. C'est en tout cas ce qu'il voit faire par les Chaouis de ce village, le seul où actuellement l'olive soit cultivée.

Deuxième partie du rapport

La seconde partie de ce rapport paraît plus intéressante à la lecture car elle ne nécessite pas continuellement une visualisation géographique, mais touche à l'histoire des habitants de l'Aurès à travers leurs souvenirs.

Les souvenirs des habitants, selon l'enquêteur, évoquent confusément l'époque romaine et gardent en mémoire l'invasion arabe. Masqueray réunit là des traditions et des éléments pour des études des lois, des mœurs et des coutumes des populations de l'Aurès. L'intérêt qu'il prend à cette partie du rapport est plus sensible, le ton est plus chaleureux car la partie géographique était moins « racontable », plus facilement ennuyeuse pour une personne qui a du mal à suivre Masqueray dans ses différents itinéraires.

Hormis les Oulad Zeian qui seraient d'après certains traditions d'origine arabe, la population de l'Aurès est dite chaouie et parle le berbère chaoui. *Chaoui* signifie en arabe « pasteurs », mais la vraie appellation en berbère ici est *Mazir*[90]. Les populations se composent de plusieurs groupes (eux-mêmes parfois divisés en fractions) qui affirment être tous venus, il y a quelques siècles, après la ruine des Oulad Azziz qui dominaient la région saharienne, jusqu'à la ligne de Lambèse et *Thamgad*. Ces différents groupes sont :

1° Les Berbères de Larba, Bouzina, Tagoust ;

2° Les Oulad Abdi dits *Roumania* qui racontent le mieux le détail de leur invasion ;

3° Les Oulad Moumen et Oulad Azzouz tenus dans une certaine dépendance des Oulad Abdi.

Tous, avant la conquête française avaient leur droit coutumier mais on leur a imposé le code et la loi musulmans. Certains de leurs usages reflètent les fêtes romaines ou chrétiennes, mais « ces usages, ajoute-t-il, tendent à disparaître pour faire place aux fêtes musulmanes ». Les populations de la région d'après les témoignages recueillis sur place, il les classe en quatre groupes.

1° *Les Beni-Ferah.* – Village de 550 maisons qui dominent l'ancien fort romain. L'eau qui est peu abondante dans cette région déjà saharienne, pousse parfois à l'émigration vers Constantine. Le pouvoir politique est régi par la djemâa dont font partie presque tous les notables. La force publique est représentée par dix kobdjis. Les principales sanctions sont sous forme d'amendes, versées à la djemâa, ou par le bannissement en cas de meurtre par exemple. Ces populations revendiquent presque toutes une origine spécifique sans pouvoir précisément l'expliquer.

2° *Les enfants de Bourk (Menaa, Nara, les Oulad Abdi).* – En revanche,

90. Terme entendu par Masqueray à Haidous : *toutlaït tmazir'a* (« langue tmazira » ou « langue berbère »), *in :* « Documents historiques recueillis dans l'Aurès... », *art. cit.*, p. 97.

la question de l'origine est plus importante à Menaa, Nara et chez les Oulad Abdi. Tous se disent descendants des Bourk, Romains pour les uns, Arabes pour les autres. Plusieurs récits viennent construire le mythe des origines des différentes fractions. Quant à l'ascendance de *Bourk*, très controversée, le cheikh de Nara fait remonter la généalogie jusqu'au Prophète ; Masqueray retient son récit. Il donne, outre le code juridique des villages, plusieurs traditions concernant aussi bien Menaa, Nara, et les Oulad Abdi[91].

3° *Halaoua, Aouadça, Moumen, Oulad Azziz*. – Les quatre groupes ont été assimilés par les Oulad Abdi. Deux récits relatent la résistance des Haloua à se convertir lors de la première conquête musulmane. Les Oulad Moumen sont répartis dans les villages tels que Tedj el Kadi, Halaoua Outania, etc. Eux-mêmes se divisent en quatre fractions mais tous disent être venus du Maroc. Quant aux Oulad Azziz, ils émigrent pendant l'été dans la plaine de Firaz au sud-est de *Thamgad*. Ils sont divisés en deux fractions.

4° *Bouzina, Tagoust, Amentan, Larbâa*. – Il s'agit de quatre villages, les deux premiers situés sur le cours supérieur de l'Oued el Hamar. Amentan est isolé sur le cours de l'Oued Abdi et Larbâa sur le flanc d'une montagne qui se perd dans la plaine d'Ain-Touta. Les gens de Bouzina sont les seuls chez qui Masqueray trouve un souvenir très présent des Berbères anciens. À Tagoust a lieu un marché annuel ; la coutume y est aussi celle de la *djemâa* qui promulgue des codes : un certain nombre de *kanouns* que Masqueray a retranscrit.

Tout au long de ce rapport, Masqueray distingue deux périodes avec une scission très nette entre, avant la conquête française et aujourd'hui, en insistant sur l'aspect salvateur de l'arrivée française pour ces populations en guerre les unes contre les autres. S'il est question de « colonisation romaine », il n'est jamais question de colonisation française mais « d'arrivée » toujours évoquée en termes positifs et sans jamais un regard critique. Ce n'est certes pas le lieu, dans ce rapport destiné au ministère, mais il manque parfois de remarques pertinentes ou simplement de questionnements. Parlant des confédérations, Masqueray note qu'avant l'arrivée française, ces populations étaient dans un état de guerre perpétuelle et d'insécurité. Dans chaque village, on remarque une tour isolée qui permet la surveillance des alentours. Ces luttes ont en quelque sorte, scindé deux groupes hostiles. Si Masqueray, dès qu'il évoque

---

91. Les Oulad Abdi était une tribu puissante lorsqu'ils pénètrèrent dans l'Oued Abdi ; Masqueray les estime à 5 ou 6 000 âmes. Ils se sont établis dans la plaine de Tar'it où ils bâtirent un gros village : Tahaguele Traousert, mais bientôt leur lutte avec les Touaba les entraîna dans la vallée de l'Oued Abdi pour y construire un autre village. Là, ils purent conquérir l'Oued Abdi en plusieurs petits hameaux répertoriés par Masqueray. Enfin les gens de Chir fondèrent sur la rive gauche de l'Oued el Ahmar le poste d'Oum er Rha. Pour s'agrandir sans se heurter à Nara, Menaa, ils durent aller au nord-est et s'assimiler avec les Halaoua Aoudga, Oulad Moumen et fondèrent ce que Masqueray appelle : les villages colonies, dont Halaoua, Bedrouna, Fedj el Kadi, etc. Plus loin dans le pays des Oulad Azzouz ils ont fondé d'autres villages avec des Touaba ainsi que dans la haute vallée de l'Oued Taga les deux villages de Bou Hamar.

l'arrivée française, l'envisage très positivement, on reste en peine d'un esprit d'analyse plus pertinent que cette simple conclusion : « Notre domination produit brusquement dans cette région une révolution profonde »... De quelle nature ? En quoi ?...

Deux lettres à Henri Duveyrier

Comme pour le ministère, Masqueray adresse au secrétaire général de la Société de géographie de Paris deux lettres-rapports pour lui faire part de ses découvertes lors de ce voyage dans l'Aurès. Le destinataire est déjà passé assez rapidement par la région une vingtaine d'années auparavant. Duveyrier est donc très sensible par le sujet et les nouvelles trouvailles de Masqueray. La première lettre[92] recoupe en bonne partie ce *Voyage dans l'Aurès (mai-juin 1876)*, envoyé au ministère, mais en insistant plus sur un plan linguistique et ethnographique. Après un paragraphe sur la signification de l'orynyme *Aourâs*, il propose une étymologie peu convaincante[93], s'attaque à certains récits des origines de tribus et à d'autres traditions encore. Parmi les « personnes savantes » rencontrées localement telles que le caïd Mohammed Ben Habbas et l'ancien caïd de l'Aourès Si Said ben Mohammed il apprend d'eux peu de choses sur l'origine des tribus.

La tradition des *Djohâla*, des *Roûm*, des *Barbar* est très prégnante. Les Djohâla et les Roûm sont des géants, des ogres vivants dans des cavernes ou de grandes villes fortifiées. On les dit ancêtres des Français (et des Romains). Masqueray a relevé, depuis Beranis jusqu'à Mazer, de nombreuses ruines romaines et des tombeaux circulaires dont beaucoup entourent Menaa. Ils ont dû être détruits par les Chaouis pour étendre les champs de cultures. Dans l'Oued el Ahmar et l'Oued Abdi, il répertorie des postes romaines et des maisons privées qui témoignent de l'activité principale de fabrication d'huile d'olive. À la différence des Djohâla et des Roûm, on raconte que les Berbères étaient montagnards, cultivant des oliviers, et qu'ils « ne bâtissaient pas de maisons et marchaient la tête nue ». Dans cette région on vénère Sidi Okba, conquérant arabe mort à l'assaut de Tehoûda, et l'on évoque le rôle de Sidi Abd-Allah qui a converti les montagnards et les nommés Benî Boû Slîmân dont l'origine est Sellemâ : « nous avons été convertis à la religion de Moham-

---

92. Lettre datée de Mazer, 15 juin 1876, publiée *in extenso in :* MASQUERAY, « Voyage dans l'Aourâs. Lettre à H. Duveyrier », *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 6e série, t. XII, 1876, p. 447-472.

93. Signification de *Aourâs* : il désigne aujourd'hui les deux montagnes au nord de la vallée de l'Oued-el-Ahmar et l'Oued Abdi. Letourneux y voit une origine sémitique : *ârzoun* (cèdre) qui rappelle que le pays de l'Aourès était couvert de cèdres. On retrouve également aujourd'hui cette racine dans des noms de lieux, par exemple, le pic nommé *Ich in Idil* (la corne des cèdres), et l'on sait qu'en berbère local cèdre se dit : *idil ou iguidil*. Une inscription estampée par Masqueray semble restreindre cette appellation à une petite ville dans le bour des Oulâd Zeiân.

med ». Ce n'est qu'au-delà du VIe siècle de l'Hégire (= XIIe siècle J.-C.) que les récits se font plus précis.

Une mention spéciale est faite aux Oulad Azziz. Nul habitant de l'Aourâs ne connaît leur origine mais le constat est qu'ils ont toujours parlé berbère. Bien que mêlés aux Zemoûl et aux Sellaâoua, on en retrouve à Bône-Ousent leur puissance à travers les villages fortifiés. Les Touâba et Oulad Zeian étaient leurs ennemis. L'histoire des Oulad Azziz est en fait celle d'une migration. Ils quittèrent le Tell à la suite d'un grand massacre pour s'ouvrir aux vallées de l'Oued el Ahmar et l'Oued Abdi. Bien que les Français leur ait attribué la dénomination générale d'Abdi, ils ne l'ont pas adoptée. Masqueray classifie les populations qui ont remplacé les Oulad Azziz :

1° *À l'Ouest et au Sud, les Oulad Zeïân et Benî Ferah.* – Les Oulad Zeïan sont dits arabes bien qu'ils connaissent tous le chaoui. Ils s'étendent de Berânis à l'Oued Taga et possèdent les oasis de Berânis, Djemâra et Beni Souik où ils vivent l'hiver. Transhumants, l'été ils suivent leurs troupeaux vers Tiserarîn et l'Oued Taga. Les Beni Ferah sont sédentaires et vivent dans un village de 556 maisons relié à Menaa. Beaucoup s'expatrient à Constantine à cause du manque d'eau et y tiennent des bains. Ce sont pour la plupart des cultivateurs de palmier, orge et olivier.

2° *Les Touâba.* – Sur ce groupe, Masqueray prévoit une étude spéciale [94].

3° Au centre, les vallées de l'Oued el Ahmar et Oued Abdi sont divisées en deux groupes distincts : a) *Tâgoust, Bouzina et Larbâa* ; b) *Menaa, Nâra et les Oulad Abdi.* – Deux déclarations se rencontrent, celle du cheikh de Nâra : « Mena'a, Nâra, les Abdi sont frères, les autres sont étrangers », celle de l'ancien câdi de l'Aourès : « Mena'a, Nâra, les Abdi sont *roumânia* (= romains). Tagoust, El-Arba'a et Bou Zîna sont berbères. » Mais c'est une distinction qui repose sur la tradition orale (une histoire nécessairement reconstruite), car ceux qui pendant longtemps se sont combattus à Menaa et Nara, se disent du même père et s'enterrent les uns chez les autres. Les Berbères de Larbâa, de Bouzina et de Tagoust se disent d'origine romaine bien qu'ennemis déclarés. En revanche, les *Roumanîa* de Menaa ont des récits plus précis, ils se disent issus du Roûmi Bourk et racontent que le pays était dévasté après l'expulsion des Oulad Azzouz.

Les mœurs et traditions ont été modifiées depuis que l'administration française a introduit les cadis musulmans et le code de Sidi Khelil. Cependant la liberté de la femme reste encore grande : elle moissonne aux côtés des hommes, et elles portent des bijoux typiques, très différents des bijoux arabes... La plus grande distinction de nature que note Masqueray est que les Aurasiens pratiquent des fêtes romaines et chrétiennes telles que Noël, les Rogations [95], la

94. Il s'agit des Oulad Daoud. Voir *infra*, n. 243.

95. Pour les Rogations, suivant les observations de Masqueray, tous les gens de Mena'a sans exception sortent une matinée dans la montagne pour recueillir branches et herbes au son de la

fête de l'Automne alors que les fête musulmanes hormis celles des deux Aïds, sont à peu près négligées. Noël est appelé *Boû Ini*, le jour de l'An *Innâr* (janvier), célébré la veille par un repas de viande et œufs et par un nettoyage de tous les vêtements.

Cependant au niveau pénal l'organisation sociale est très réglementée. En cas de vol on prélève une partie des biens, l'homicide entraîne le ravage des biens, l'exil et l'amende de la *diya* (inconnue à Nara). Les coutumes varient bien sûr suivant les lieux. La forme du gouvernement était pourtant identique sauf pour les Oulad Abdi [96]. L'assemblée sans président était composée de tous les notables, à la différence des vieilles constitutions kabyles où siège l'amîn ou président ; l'assemblée est partagée en 2 ou 3 çoff. Elle diffère aussi de la constitution théocratique des Beni-Mzab [97] où l'exécutif était réglée par des hommes d'une grande bravoure appelés du temps des Turcs : *kobdji*. Tous les villages sont bâtis sur une place forte en hauteur avec des tours servant pour le guet. Plusieurs groupes se sont formés suivant les amitiés ou inimitiés, la plupart du temps liées à un problème d'eau ou de terrain. On peut établir deux çoffs mais ils se relevèrent grâce à l'arrivée des Ben Habbâs du sud du Maroc qui fondèrent la très réputée zaouia de Menaa et surent faire taire les haines.

À ce travail historique, ethnologique et archéologique, Masqueray joint quelques notes sur la langue berbère chaoui, en soulignant la variété des dialectes tant dans les termes que dans la prononciation. Il traduit des légendes comme celle du Djohal, du musulman et de l'oiseau Mirir.

Dans la vallée de l'Oued Abdi et de l'Oued Taga, Masqueray poursuit un petit travail qui fait l'objet d'une deuxième lettre à Duveyrier [98] et se veut une réponse à la question : y a-t-il eu des nobles et des serfs dans l'Aourâs ? En fait, il cherche à voir s'il y a eu un rapport de cette nature entre des tribus de l'Aurès. C'est sous cet aspect historique que se présente la note. Il répond à cette question en montrant qu'il y eut des Oulad Abdi de souche et des Oulad Abdi assimilées. Les seconds sont les Halaoua, Hadouça et Oulad Moûmen et Oulad

---

flûte et les deux jours qui suivent sont jours de fête. La fête de l'automne a lieu en fait après la moisson, une fois le grain rentré, et dure trois jours. Ce ne sont pas des coutumes légales mais de vieilles institutions comparables à celles que des chercheurs laborieux comme Letourneux et Hanoteau ont recueillies pour la Kabylie du Djurdjura.

96. Les Oulad Abdi ont bâti leur village sur un mamelon appelé : Thaquelèt Taoussert et sont descendus dans la vallée pour se disperser de colline en colline dans la direction de Bali et au pays des Oulad Azzouz qu'ils auraient colonisés. Ils se divisent en quatre tribus : Oulad Ben Yousef, Ali Ben Daoud, Madi et Mesellem, réparties dans une quinzaine de village aujourd'hui distingués en deux groupes. Depuis l'intervention d'un puissant chef qui voulut les répartir par village, chaque village est composé de quatre fractions. La djemâa était inconnue, tout litige était porté devant trois ou quatre anciens disposant d'une force armée de, par exemple, quarante kobdjis, non rétribués et travaillant quotidiennement comme tout le monde.

97. Toutes ces comparaisons entre les institutions des Chaouias, des Kabyles et des Beni-Mzab, on les retrouve dans sa thèse : *Formation des cités chez les populations sédentaires*, Paris, Leroux, 1886.

98. Lettre datée de l'Ouâd Tâga, 7 juillet 1876.

Azzouz. Les Oulad Abdi ont maintenu les assimilés dans une relation d'infériorité, trait marquant pour les Oulad Moûmen. Les villages actuels se décomposent en villages premiers et villages colonies [99]. Les premiers ce sont Tarhit, Ghezal, Chîr, Arbâa, Akherîb, Nouâder, Meddour, Tisekkîfin ; les seconds ce sont entre autres Bedroûna, Halâoua, Haidoûsa, Fedjdji el Qâdi, Therîyet El 'Abdi, Telets, Boû R'ara, Bali. En revanche, certains villages ne sont sur aucune carte : Sa'mmer-En-Qelâat, Sa'mmer Ou Khîl-n-Zouît et Taâqabt.

IV. ÉTÉ ET AUTOMNE 1876

De l'Ouad Taga, le 6 juillet, Masqueray adresse au ministère ce rapport dont il a été question plus haut sur son voyage dans l'Aurès, et plus exactement dans les vallées de l'Oued el Ahmar et de l'Oued Abdi, attirant l'attention sur la partie historique de son travail, dont il vante l'exactitude et l'entière nouveauté [100]. Il écrit ensuite au président de la commission des Voyages et des Missions [101] des lignes qu'il lui a consacrées dans son rapport. Il lui annonce son envoi actuel au ministère et qu'il va étudier durant les trois mois à venir le Djebel Chelha, les Oulad Daoud, les Beni Melloul et les Oudjana. Il souhaite qu'une fois la commission ait instruit son travail (*Voyage dans l'Aurès*), que ce dernier soit soumis à la Société de géographie [102] où Masqueray jouit d'une réputation excellente.

Le bureau des Travaux historiques du ministère transmet à Léon Renier [103] et soumet à son avis deux des rapports de Masqueray : le premier est une lettre déjà lue [104] à la Société de géographie lors de sa séance du 5 juillet 1876 ; le deuxième rapport concerne bien sûr le fameux voyage de Masqueray dans l'Aurès (en mai-juin 1876). Rapidement, le 27 juillet, le ministère annonce à

99. Il explique le sens berbère ou arabe de certains noms de villages, par exemple : *Amentan* qui désigne un lieu élevé, *Djemmora* de l'arabe *djemmor* (cœur de palmier) ou *Ghezäl* qui est peut-être le mot arabe « gazelle ».

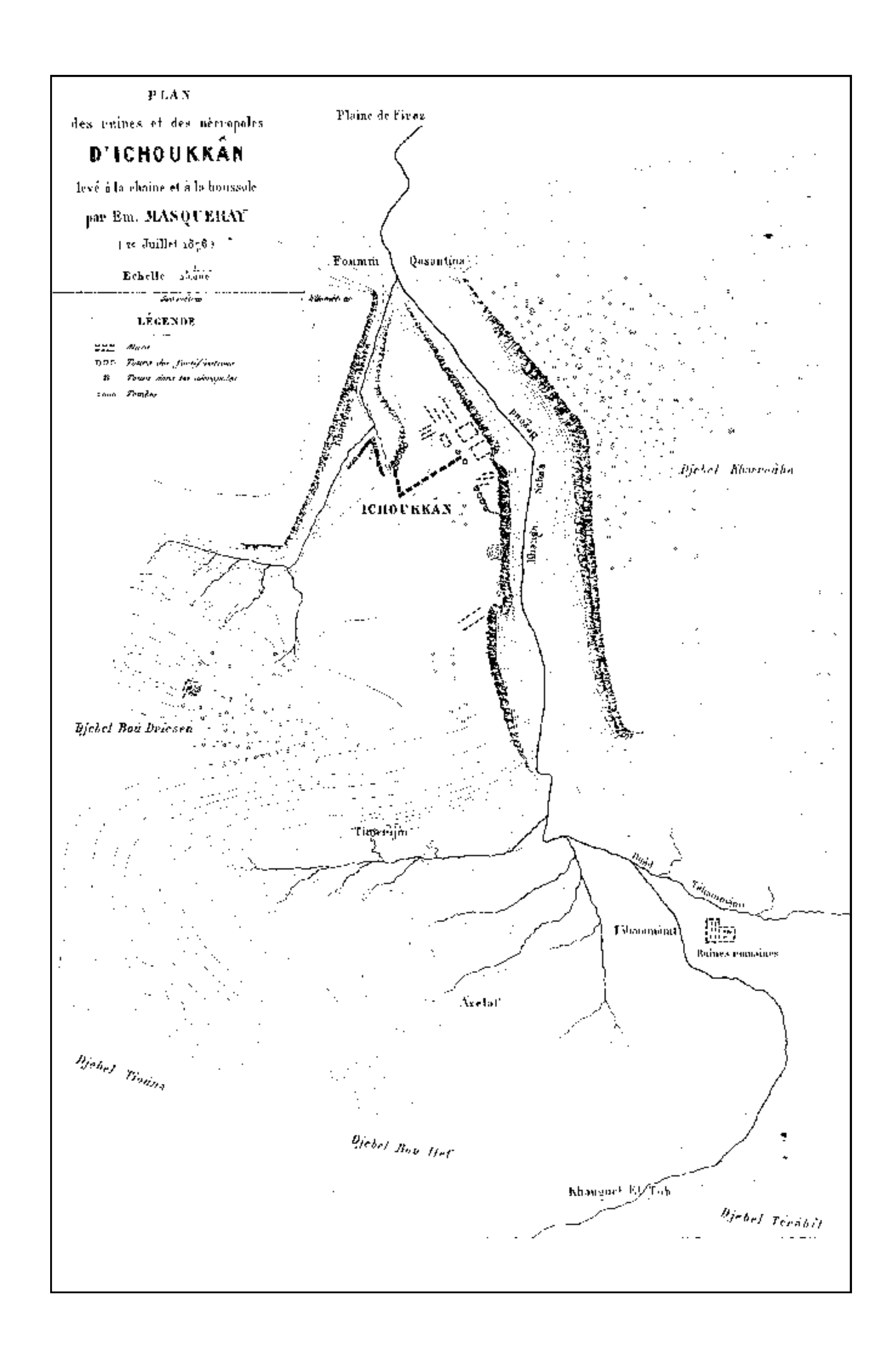
100. Lettre datée de l'Ouâd Tâga, 6 juillet 1876.

101. Lettre datée de Batna, 7 juillet 1876.

102. Ce rapport qu'il a envoyé au ministère de l'Instruction publique fait œuvre d'un travail très développé. Pendant ce temps, Henri Duveyrier écrit au ministère pour faire un commentaire d'une récente lettre (celle du 15 juin) en exposant la nature et les limites du travail de Masqueray, c'est-à-dire tant géographique, qu'archéologique, ethnologique et linguistique. Travail qu'il loue tout de même. Il détache un fait frappant, celui de l'indépendance religieuse des Berbères qui ne fêteraient que deux célébrations musulmanes.

103. Lettre du 14 juillet 1876.

104. Cette lettre, publiée dans le *Bulletin de la Société de géographie*, *op. cit.*, a fait l'objet d'un rapport de Duveyrier au ministère. Cf. *supra*, note 88.


PLAN
des ruines et des nécropoles
D'ICHOUKKÂN
levé à la chaine et à la boussole
par Em. MASQUERAY
LÉGENDE
Plaine de Firaz
Foummi
Qasantina
ICHOUKKÂN
Djebel Khazroûba
Djebel Bou Driesen
Tibhamamin
Ruines romaines
Axelaf
Djebel Tiouira
Djebel Bou Ilef
Khanguet El Tob
Djebel Terâbit

Masqueray la prolongation de sa mission jusqu'au... 1er avril 1877, ainsi que l'octroi d'une indemnité de 2 000 francs. En revanche il lui demande, suivant le souhait de la commission des Missions, de modifier son rapport [105] sur l'Aurès. Toutefois le texte de l'importante inscription de *Lambiridi* sera remis à l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres et une note publiée dans la revue des sociétés savantes [106] lui assurera la priorité de cette découverte.

La ville d'Ichoukkân

Tout en poursuivant sa nouvelle exploration, de Khenchela le 22 août 1876, Émile Masqueray fait part à Henri Duveyrier [107] de la fatigue et de la fièvre qui l'assaillent. Cependant, il a d'importantes découvertes à lui transmettre et en particulier le repérage de la ville berbère d'Ichoukkân, ville qui peut être identifiée, selon lui, à la Montagne du Bouclier à laquelle Procope [108] fait allusion dans la *Guerre vandale* (t. II, p. 13). Cette nouvelle donnée importante l'a mené à faire un travail de rectification cartographique intéressant. Il raconte dans quelle circonstance il a fait cette découverte :

La carte mentionne un cours d'eau nommé Oued Taga au sud d'Enchir Timgad. Ce cours d'eau reçoit un affluent, l'Oued Addada, qui passe entre deux montagnes en laissant à droite un terrain nommé Bou Driassen. Avant de passer entre les montagnes cet affluent se compose de ruisseaux : Yabous, Medrez, Hammar. En fait, la carte devrait nommer ce cours d'eau dans la partie supérieure à la place de Oued Firés car on l'appelle Oued Taga dans sa partie supérieure et Oued Firâz dans sa partie inférieure. Également le terrain Bou Drissen noté dans la partie droite devrait être inscrit à gauche et s'appeler Boû Driesen Ou Driâs. Tous les affluents se rejoignent dans une plaine appelée Tâhammânt. L'Oued Tâhammânt unie la plaine de Firaz au nord et au sud celle de Tâhammânt. Le passage très célèbre de la plaine de Tâhammânt à celle de Firaz est appelé Foum Ksantina (Bouche de Constantine) ou Khânga Sebâa Regoûd (Défilé des sept dormants [109]). Masqueray a découvert la ville

105. La formule exacte de la lettre est : « Le rapport que vous m'avez adressé à la suite de votre voyage dans l'Aurès avait besoin de retouches sérieuses. »

106. Mais la promesse n'a pas été tenue.

107. Lettre publiée *in :* É. MASQUERAY, « Voyage dans l'Aurès », *Bulletin de la Société de géographie*, 6e série, t. XII, p. 401-447.

108. Pour l'Aurès vu par l'auteur grec, une étude a été faite par Louis RINN, « Géographie ancienne de l'Algérie (Djebel Aourès) », *Revue africaine*, t. XXXVII, 1893, p. 297-329 ; une autre par Jehan DESANGES, « Un témoignage peu connu de Procope, sur la Numidie vandale et byzantine », *Byzantion*, t. 33, 1963, p. 41-91 ; une autre enfin par Michel JANON, « L'Aurès au VIe siècle. Note sur le récit de Procope », *Antiquités africaines*, t. 15, 1980, p. 345-351. Un ouvrage à considérer est celui de Christian COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, Arts graphiques, 1955, p. 339-348.

109. Une légende veut que les sept dormants sommeillèrent au fond d'une caverne où l'on dit que se trouve leur *djemaa*.

d'Ichoukkân grâce à un guide qui ne voulait pas emprunter le chemin ordinaire de passage d'une plaine à l'autre. En prenant le chemin au-dessus de la montagne, ils découvrirent une ville qui regorge de tombeaux, pressés les uns contre les autres, qui avaient la forme de tours lorsqu'ils étaient bien conservés. Sur la droite et la gauche d'Ichoukkân se succédaient d'autres tombeaux au milieu desquels se dressent des tours dont on ne sait si elles furent des habitations ou des tombeaux, car il n'y a jamais été découvert de squelette. L'orientation des tombeaux est toujours N-N-O comme la tête des squelettes, là où Masqueray a pu en trouver. Voici en effet, une découverte toute fortuite mais heureuse ; il en a résulté une mise au jour d'un ensemble de monuments et de nécropoles mégalithiques sur lequel il va donner au membre de la Société de géographie et de la commission, Henri Duveyrier, un certain nombre d'indications. Mais Masqueray ne doutera jamais que ce site qu'il a fait connaître sera un jour fouillé et étudié par un Allemand, du nom de Leo Frobenius [110].

Pour Masqueray, savoir si l'Antiquité connaissait cette ville, dépend de la détermination de l'*Aurasius Mons* qu'évoque Procope. Il en parle à deux reprises, une fois en disant que le fleuve *Abigas* longe cette montagne, et une autre fois en disant que le fleuve descend de l'Aurès et passa près de Baghaï. Mais la rivière près de Baghaï s'appelle Oued Boû Roughal. Comment concilier ces deux données ?

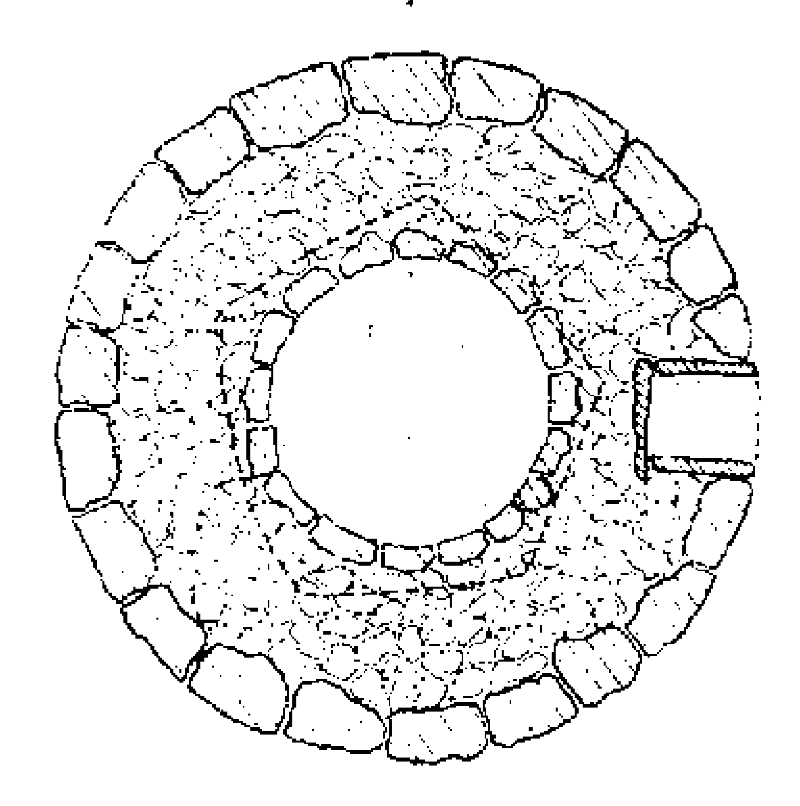
Autrefois *Aourâs* avait une signification générale de sorte que les Chaouis actuels admettent plusieurs « Aurès ». Ainsi sous le terme *Aourâs*, suivant la thèse de Masqueray, Procope a pu comprendre deux régions. Pour les rivières il doit s'agir de l'Oued Taga qui longe le Mehmel Abdi et l'Oued Boû Roughal. Procope les confondrait sous le même nom. Quant à la ville d'Ichoukkân, Procope fait allusion à l'expédition de Salomon chez les Berbères où il se retranche dans une forteresse ancienne pendant quelques jours, ce doit être, selon l'archéologue, la ville d'Ichoukkân. Masqueray joint à son récit une carte avec le relevé des noms et leur sens.

Recherche d'une voie romaine

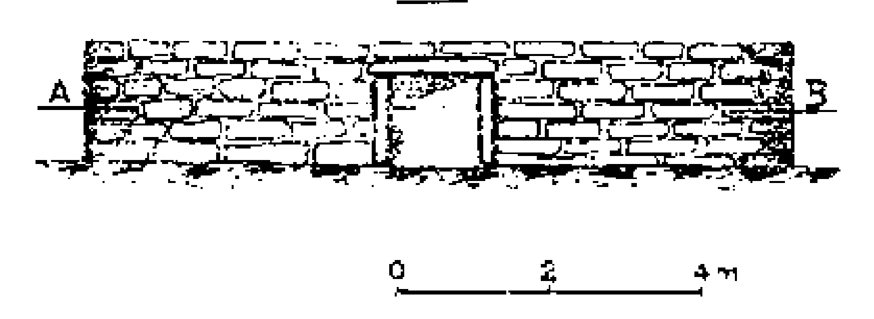
Après une tournée de trente-six jours (juillet et août), il revient à Khenchela. Il vient de découvrir à Tiranimine une inscription qu'il estampe, indiquant la

110. Cette importante nécropole a été décrite aussi par Stéphane GSELL, *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. I, p. 16-18. L'ensemble des connaissances sur les tombeaux berbères antiques se trouve réuni dans un dossier excellent : Gabriel CAMPS, *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1961, 403 p., 1 carte h.-t. Au sujet la mission allemande dirigée en 1914 par L. FROBENIUS, voir E.-F. GAUTIER, « Les premiers résultats de la mission Frobenius », *Revue africaine*, t. LXII, 1921, p. 47-61. Le travail pris ici en considération est : Leo FROBENIUS, « Der Kleinafrikanische grabbau », *Praehistorische Zeitschrift*, 1916, p. 1-84.

Plan-coupe suivant AB



Elévation



Choucha à niche d'Ichoukkane (d'après Frobenius).

construction d'un chemin romain aux dimensions très modestes sur un des flancs de la montagne qui forme la gorge [111]. L'endroit comme tant d'autres est riche en vestiges, restes d'habitats humains, mais il n'a pu constater, dans la vallée des Oulad Daoud, chez les Cheurfa, chez les Beni Melloul et chez les Oudjana, nulle part de voie romaine.

Bien qu'atteint d'une forte fièvre prolongée, il poursuit le parcours fixé. Un de ses hommes a même failli mourir chez les Beni Melloul. Il ne se ménage pas et même pendant ses quelques jours de repos à Khenchela, où il apprend le berbère chaoui en poursuivant sa collecte de documents historiques et linguistiques. Sa faiblesse, son travail harassant ne lui semblent pas justement appréciés et proportionnels à l'argent dont il dispose.

Masqueray a tardé à répondre au ministre, car à nouveau pris pendant plusieurs semaines par la fièvre (il était à Khenchela, puis dans la vallée de l'Oued el Abiod). Et pourtant sa mission est prolongée. Il est sûrement contrarié pour au moins, on va le voir, deux raisons. Mais, courtoisie oblige, il remercie vivement le ministère [112] d'avoir prolongé sa mission, qui lui permettra d'achever ses études linguistiques. Toutefois, il considère que la somme de 2 000 francs (de septembre à avril) est nettement insuffisante, et souhaite qu'elle soit doublée. À l'appui de cette demande, il invoque les dépenses imprévues, les repos nécessaires après avoir vécu longtemps, dans des conditions inconfortables, sous la tente... Il insiste également sur la valeur de ses recherches, dans une région difficile, encore inexplorée, et lui promet de lui envoyer, dans sept mois, un dictionnaire et une grammaire du dialecte berbère-chaoui.

Il se confie à Léon Renier [113], car Masqueray est resté vexé par cette lettre du ministère, du 27 juillet, dont il ne mérite pas les critiques du genre : « Votre travail sur l'Aurès aurait besoin de retouches sérieuses. » On ne mesure peut-être pas, et la commission des Missions surtout, l'investissement en peines et en efforts constants que représente pour lui cette mission, se plaint-il. Une simple phrase comme celle-ci vient ruiner tout son labeur, l'effet en est bien plus amplifié pour Masqueray. C'est le découragement et presque la colère qui saisit ses phrases, il aurait aimé qu'on lui témoigne de la reconnaissance. De la part d'amis, il aurait peut-être pu avoir un mot encourageant, enthousiaste, mais il oublie la froideur et le formalisme de ces lettres ministérielles. Heureusement que ce rapport mentionne une « inscription importante ». Bloqué un mois par la fièvre, il a trouvé peu de choses ; une seule consolation : sa découverte dans une gorge près du Djebel Chella, de la ville d'Ichoukkân. Pour Khenchela, il

111. Lettre à Léon Renier datée de Khenchela, 5 septembre 1876.

112. Lettre écrite d'El Hadjadj, le 7 septembre 1876.

113. Lettre à Léon Renier datée d'El Hadjadj, le 8 septembre 1876. La décision du ministre (2 octobre 1876) est d'accorder à Masqueray l'indemnité de 2 000 francs, mais seulement en janvier 1877, les fonds des missions étant épuisés pour l'année 1876. C'est probablement suite à ces réclamations.

peut ajouter deux inscriptions funéraires nouvelles, le reste étant déjà étudié par la Société archéologique de Constantine [114]. Il va poursuivre sur les ruines de Khira après avoir exploré le pays des Beni Melloul.

Recueil de documents linguistiques

À Sanef des Touâba le 15 septembre 1876, Masqueray est délivré de son mal dû aux mauvaises conditions climatiques de l'Oued Abdi et de l'Oued el Abiod [115]. Il annonce ses différents travaux : une courte étude sur la prononciation des Chaouia et les altérations des mots arabes passés dans le dialecte ; une étude géographique de la vallée de l'Oued des Touâba. Dans cette lettre il soumet une hypothèse de phonétique concernant la rivière *Amigas* ou *Abigas* [116].

Le 4 octobre 1876 de Khenchela, il est éprouvé par un voyage à nouveau pénible car de nouveau entravé par la maladie [117]. Cette tournée, qui a duré du 20 août au 30 septembre, a été extrêmement pénible à cause de cette forte fièvre qui l'assaille. L'itinéraire est le suivant : « de Kenchela à Medina du Chelliya, en contournant les pentes nord du Djebel Chelliya ; de Medine à El Hammâm des Touâba ; de El-Hammân au col de Tiranimin à Tkouts ; de Tkouts (direction nord-est) chez les Serhana, les Chorfa, les Beni Melloul, les Oudjâna [118]. » Ce qu'il souhaitait a été transmis à la Société de géographie. Établi à Khenchela, le centre des Oudjâna et des Amâmra [119], il croit trouver auprès de certaines fractions le dialecte « le plus pur » sur lequel il travaille sous la tente.

Dans sa lettre de remerciements au ministère pour l'octroi de l'indemnité

114. A. Goyt, « Inscriptions relevées aux environs de Khenchela et de Sétif », *Recueil des notices et mémoires de la Société, archéologique de la province de Constantine*, vol. 17, 1875, p. 327-338. Après le passage de Masqueray, le même publiera d'autres inscriptions : *id.*, t. 18 (1876-77), 1878, p. 334-355.

115. Lettre publiée *in :* « Voyage dans l'Aurès », *op. cit.*

116. En chaoui, selon Masqueray, la permutation de l'*m* et du *b* est fréquente, il en conclut qu'il pourrait s'agir du même mot. De plus, il rapproche le nom de *Thamygas* (Timgad actuelle) de *Amigas*, le *s* final est peut-être un affixe féminin berbère mal transcrit par Procope. Enfin après le *Th* vient l'*a* mais le *a* n'est pas inhérent à tous les masculins berbères. Ainsi si l'on élimine le *Th* de Thamigas on a Amigas dans la langue latine. Il pose aussi l'hypothèse de l'origine grecque de *Bagain*. Enfin d'autres remarques philologiques, rapprochements et comparaisons, rapprochent *Bagain* de *Mygas* dans *Thamygas*. On peut s'expliquer les deux noms de rivières par la différence de prononciation des populations berbères : près de Thamygas ils avaient adapté l'*m*, et près de Baghain le *b* qui donne Abigas.

117. Lettre à Henri Duveyrier, recoupée par une autre (celle du 14 octobre) adressée au ministère de l'Instruction publique.

118. *Ibidem.*

119. À cette population une intéressante monographie a été consacrée par Justin Pont, « Études historiques sur les Amamra », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 12, 1868, p. 217-240.

supplémentaire[120], Masqueray promet d'achever son travail dans les meilleures conditions, en demandant toutefois un délai pour l'envoi d'un résumé de ses dernières recherches, sa maladie chez les Oulad Daoud lui ayant causé quelques retards. Il annonce également un premier essai de linguistique avec un vocabulaire de la langue berbère-chaoui, et son intention d'étudier les montagnes voisines, riches en vestiges historiques, puis son départ pour Tebessa et Negrin.

De quoi s'agit-il en termes de contenu sur ces documents recueillis ?

Rapport de Duveyrier sur le récent voyage de Masqueray

Henri Duveyrier, membre de la commission des Missions et des Voyages remet un résumé des travaux de Masqueray[121]. Il s'agit, entre autres, de ce fameux rapport qu'évoque une lettre ministérielle qui reproche à Masqueray d'avoir méprisé les usages en informant la Société de géographie de ses découvertes avant même de passer par le ministère dont il dépend. Le chercheur-voyageur comptait peut-être plus sur la présentation laudative de Duveyrier que sur le ministère pour obtenir un avis favorable en vue d'une publication ou d'une prolongation de mission. On lui a cependant reproché d'avoir agi ainsi de manière trop indépendante et sur sa seule initiative.

Duveyrier ne présente pas seulement les travaux mais commence par mettre en scène le voyageur Masqueray en insistant sur son courage, sur ses peines et sur les inconvénients de son voyage. Il indique quel fut le parcours de Masqueray qui a exploré l'Oued Abdi et l'Oued el Abiod dans la partie ouest des montagnes de l'Aurès. Bien que donnant une idée des découvertes de Masqueray, il précise ne pas vouloir les dévoiler dans le détail. Procédé qui vise habilement à susciter la curiosité des lecteurs, à leur remettre un aperçu général pour laisser à Masqueray le soin du détail, de la description, de la forme de ses travaux.

Cependant, il retient comme essentiel le fait qu'il ait découvert des traces d'une ancienne organisation sociale, apparentée à l'organisation féodale européenne du Moyen Âge, et dont on retrouve encore des stigmates, précise

120. Lettre datée de Khenchela, 14 octobre 1876.

121. Charles Maunoir, secrétaire de la Société de géographie adresse, le 2 novembre 1876, au bureau des Travaux historiques du ministère de l'Instruction publique, copie du résumé des lettres de Masqueray fait par Henri Duveyrier. Ces lettres seront prochainement publiées dans le bulletin de ladite société (correspondances réunies sous le titre « Voyage dans l'Aourâs », *art. cit.*). Les deux grands noms de la Société de géographie de Paris feront aussi un compte rendu très élogieux sur la découverte de la nécropole d'Ichoukkân et du recueil de documents linguistiques par Masqueray : Charles MAUNOIR et Henri DUVEYRIER, « Les *monts Aourâs*. Exploration historique, archéologique, ethnographique et linguistique de M. Emmanuel *(sic)* Masqueray », *Année géographique*, 2e série, t. I, 15e année (1876), 1878, p. 39-49. Pour le détail des documents linguistiques recueillis, voir *infra*.

Duveyrier, chez les Touaregs et chez les Maures du Sahara. À cela il ajoute une étude linguistique et quelques rectifications géographiques inattendues. Le rapporteur souligne la compétence de l'auteur de ces travaux qui témoignent du haut niveau d'un chercheur spécialisé, rigoureux et consciencieux. En effet Masqueray a fait preuve d'un souci de précision surprenant lorsqu'il corrige une carte du 1/400 000e sur des points de détail. Une telle carte que Duveyrier semble avoir jugé comme achevée se voit améliorée par Masqueray. Mais la plus importante découverte, qui pourrait résumer l'essentiel de ces travaux, fut la rencontre fortuite de la ville inconnue jusqu'alors d'Ichoukkân[122].

Dans le premier cas, on requiert l'avis critique de Duveyrier, là il s'agit de dégager l'intérêt des recherches, de gagner les faveurs pour une éventuelle publication, voire pour une confidence. Si Masqueray a préféré donner la parole à Duveyrier, c'est qu'il comptait sur son statut, voire sa légitimité avant d'être suffisamment reconnu pour agir de lui-même sans intermédiaire.

Automne 1876

Le ministère, par le bureau des Travaux historiques, tout en accusant réception du résumé de Duveyrier et en remerciant Charles Maunoir, fait part à Masqueray[123] de son étonnement de n'avoir pas reçu directement un compte rendu de ses travaux effectués dans la province de Constantine, et de n'avoir eu qu'un résumé de la Société de géographie. Il remet les pendules à l'heure en rappelant l'usage qui veut que les missionnaires adressent toutes leurs études au département qui les a chargés de leur mission, lequel se charge lui-même de les distribuer, s'il le juge nécessaire, aux institutions et instances concernées. Il lui demande donc de vouloir lui communiquer à l'avenir ses travaux directement.

Après être rappelé à l'ordre, Masqueray soumet au ministère[124] les premières observations linguistiques qu'il a effectuées dans l'Aurès, consistant en une étude de l'alphabet et de la prononciation du dialecte chaoui avec de nombreux exemples. Il lui annonce d'autres études du même genre, accompagnées de textes. Cet ensemble est le résultat de ses enquêtes linguistiques, cloué à Khenchela pendant sa convalescence, suite à des fièvres de l'été. Il se trouve actuellement à l'est de la même ville, près d'une

122. Grâce à la réticence d'un guide, Masqueray se retrouve face aux ruines d'une ville, à des nécropoles. Cette partie sur la ville d'Ichoukkân est abordée dans le détail, bien que résumée par Duveyrier, elle occupe tout le rapport. Il y décrit les nécropoles découvertes, transmet les suppositions émises par Masqueray sans jamais intervenir. Il est donc là pour appuyer, pour vanter les mérites du chercheur, qui se trouve actuellement au repos après de longues fièvres, mais n'est ni maître, ni juge. C'est peut-être ce qui distingue une présentation au ministère, d'une présentation à la Société de géographie, éventuellement intéressée par la publication.

123. Lettre datée du 16 novembre 1876.

124. Lettre datée d'Aïn el Fedj, 27 novembre 1876.

nécropole berbère dont il explore les tombeaux, et d'un fort qu'il pense être la *Petra Geminiana* de Procope ; et il lui annonce une notice prochaine sur ce sujet.

E. Servaux, chef du bureau des Travaux historiques, et secrétaire de la Commission, communique pour examen cette nouvelle étude qu'il vient de recevoir de Masqueray, *Alphabet en dialecte berbère chawi*, à Charles Schefer [125], un arabisant distingué, professeur à l'École des langues orientales. Sur un sujet tout à fait différent, Masqueray évoque un long travail auquel il s'est attelé depuis trois mois, relatif au *Mont Aurès* d'après un texte de Procope, et qui fera prochainement l'objet d'un rapport [126]. Ce qui l'intéresse est de confronter ce texte qui lui sert d'appui à la réalité de l'Aurès contemporain. Il identifie deux Aurès dans le texte de Procope : l'Aurès qui est le Mehmel des Abdi et l'Aurès de Djaafar, en arrière de Khenchela. Dans ce texte, il est question de l'armée byzantine qui campe près d'une ville dans le Mehmel ; Masqueray identifie cette ville comme étant Ichoukkan, entourée de plus de 2 000 tombeaux mégalithiques. Il en a fouillé une trentaine d'où il a retiré des crânes.

Dans le chapitre des villes berbères, il reste convaincu d'avoir retrouvé *Petra Geminiana* à l'extrémité nord du Djebel Chettaya, à treize kilomètres de Khenchela [127]. À proximité de ces ruines se trouve une nécropole mégalithique immense, que personne n'a signalé jusque-là. Il a pu mettre à jour des crânes, ossements et quelques ustensiles. Après *Petra*, Masqueray, visite un autre fort, celui de *Zerbulen*, sur la pointe de Chabor, au nord-ouest de Khenchela.

Lorsque, d'après lui, les Byzantins ont forcé le camp berbère sur le plateau de l'Aurès, ils ont bâti des petits postes que Masqueray présume avoir retrouvés pour les étudier avec beaucoup d'intérêt. Dans toute la plaine de l'Aurès, les ouvertures, les gorges seraient barrées par des constructions byzantines. Dans cette nouvelle affaire, les inscriptions découvertes s'avèrent pour lui des plus intéressantes. Il projette d'aller le lendemain à Baghaï, mais il ne pense pas y entreprendre des fouilles, car à cet endroit A. Héron de Villefosse y avait fait, il fut un temps, un travail. De plus, les choses pressent, car il s'est engagé pour cet hiver à étudier la ligne de Tebessa à Negrin [128].

Pour revenir à ce travail linguistique fait de collectes de textes avec transcription, traduction et annotations, ça était un premier exercice pour Masqueray depuis qu'il était dans l'Aurès. Intitulé *Dialecte berbère-chawi. I. – Alphabet ; Textes*, ce rapport de 30 pages, daté d'El Fedj du 17 novembre 1876,

---

125. Lettre datée du 14 décembre 1876.

126. Lettre à Léon Renier datée d'Aïn Beïda, 7 décembre 1876.

127. *Ibidem*.

128. Cette zone a bénéficié de quelques études : Seriziat, « Ruines et inscriptions de Morsot (cercle de Biskra) », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 12, 1868, p. 457-471 ; Seriziat, « La Basilique de Tébessa », *Ibid.*, p. 473-477 ; Lieutenant Baudot, « Étude sur l'oasis de Négrine et les ruines de Besseriani (*Ad Majores*) », *ibid.*, vol. 17, 1875, p. 111-126. Elle semble pour Masqueray très prometteuse.

a été soumis au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et reçu par le bureau des Travaux historiques, le 8 octobre 1876. Une note complémentaire de 6 pages (texte sur le mariage annoté) est parvenue au même bureau un peu plus tard, le 14 décembre.

Ce que l'auteur appelle l'alphabet ce sont, en fait, les différents signes graphiques mis au service de la transcription du berbère-chaoui. Ils occupent pas moins des treize premières pages du rapport. Viennent ensuite des textes sous forme de dialogues, avec deux protagonistes : le « questionneur » (l'enquêteur lui-même) et l'informateur natif (possédant la science locale). Les différents titres des dialogues (4 textes en tout) sont : *le Marché* ; *la Fièvre* ; *l'Ophtalmie* ; *la Dysenterie*. On voit bien ici, qu'à part le premier qui est relatif à ce lieu où l'on fait ses courses et autres transactions commerciales, tous les autres dialogues concernent la maladie : au moment même où Masqueray est en pleine convalescence ! Après deux fables (*le Lion et le Chacal* ; *la Poule*), ce sont de nouveau les dialogues : *le Trépan* ; *la Fracture* et enfin *le Mariage*. Ils sont tous composés dans le parler des Amamra.

Sur « Les Deux Aurès de Procope »

Ce rapport daté de Khenchela de décembre 1876, a également trait à l'Aurès[129]. Intitulé partie archéologique, il prend pour appui des passages de Procope[130] décrivant et situant le mont Aurès. Masqueray reprend chacun des termes pour établir les erreurs géographiques de l'auteur byzantin. Selon lui, ce dernier a dû essentiellement transcrire des récits sur l'Aurès, sa méconnaissance de la région permet à Masqueray correction et précisions quant aux lien évoqués par Procope et quant à l'origine de ces lieux.

Dans son premier récit, Procope dit que la ville de *Thamgad* est à l'Est, or elle est à l'Ouest, enfin, précise Procope, le mont Aurès est longé par le fleuve *Amigas*. Son deuxième texte stipule que la montagne donne naissance au fleuve *Abigas*. Il est clair pour Masqueray qu'il s'agit du même fleuve, malgré la légère

---

129. La lettre d'accompagnement, à l'intention du président de la Commission (ainsi que par le ministère) date du 15 décembre 1976. Masqueray communique à la Commission la première partie de son étude archéologique de l'Aurès et l'informe des rapports déjà adressés au ministère : *Prononciation du dialecte berbère chaoui ; texte sur le mariage chez les Chaoui, traduit et commenté*.

130. Il s'agit de la *Guerre vandale*, t. II, p. 13 et 19 relatant deux expéditions du général Salomon contre les Maures. Le premier passage décrit le mont Aurès : « Ce mont, dit-il, éloigné de Carthage de treize jours de marche, est le plus grand que nous connaissions. Un homme peut à peine en faire le tour en trois jours. Les pentes en sont raides et difficiles ; mais dès qu'on les a gravies, on se trouve sur un plateau considérable où bouillonnent des sources qui deviennent des fleuves. Les fruits qui y poussent en abondance surpassent de beaucoup tous les autres fruits de l'Afrique. On n'y a bâti de forteresses, les habitants les jugeant inutiles en pareil lieu. » Dans le second passage, Procope montre comment les Maures se sont retirés vers des endroits inaccessibles de la montagne et organisent une efficace résistance sous la conduite du roi Iabdas.

différence orthographique. De plus, il existe bien deux montagnes qui correspondent à la description de Procope et ce sont plus vraisemblablement : le Mehemel des Abdi et le Djaâfa des Amamra. Dès l'origine, le terme *Aurès* s'applique à désigner les reférents différents dans des lieux différents [131]. On emploie par exemple Tafrent et Mehemel dans plusieurs localités montagneuses de cette importante zone berbérophone.

> « Le mot *Aurès*, écrit Masqueray, semble, en outre, avoir été dès l'origine un terme commun s'appliquant à des formes ou à des usages semblables dans des lieux différents. C'est ainsi que le mot *Tafrent* (prairie) et le mot *Mehmel* (lieu de rassemblement) sont usités dans plusieurs localités montagneuses du Sud de la province de Constantine. Nous connaissons deux *Ir'il Aourâs*, l'un dans le Bellezma, l'autre au sud-ouest de Khenchala, séparés par une distance très considérable. Aujourd'hui on donne à ce mot une acception très large ; il sert à désigner tout le pâté montagneux qui s'étend de Khenchala à Batna ; on dit l'Aurès oriental, l'Aurès occidental, comme les Alpes centrales, les Alpes maritimes. Or il est déjà probable au temps de Procope, sans avoir le sens très général qu'on lui connaît aujourd'hui, ce terme ne s'appliquait pas à un seul lieu. Les Indigènes disaient : l'Aurès de telle tribu, comme ils disent : le Mehmel des Oulad Abdi, le Mehmel des Oulad Rechaïch ; et les officiers byzantins qui leur demandaient les noms de leurs montagnes, pouvaient recevoir en divers lieux la même réponse [132]. »

Procope parle aussi dans son texte du mont *Aspidis* qu'aurait atteint Salomon après sept jours de marche. Masqueray identifie ce mont *Aspidis* à un endroit peu connu, nommé aujourd'hui *Ichoukkân*. Ces remarques lui donnent également l'occasion d'une étude sur la racine des mots, le plus souvent en notes comme par exemple celles relatives au nom propre *Aurès*. Il n'est pas d'accord avec la traduction de Letourneux qui donne le sens de « cèdre », sens qui ne s'accorde pas pour le Mehemel comme pour l'Aurès.

Foum Ksantina

Masqueray dresse un plan de la ville berbère de Foum Ksantina, gorge qui résulte de deux montagnes Kharrouba et Bou Driesen dans l'Oued Taga. Cette ville, appelée pour ce qu'on pourrait traduire par « Bouche de la Constantine »

131. Il existerait donc deux Aurès, l'un occidental, l'autre oriental. P. MORIZOT, *in : Encyclopédie Berbère*, (art. « Aurès »), p. 1103 et suiv. donne raison à Masqueray quant à l'argumentation sur les « deux Aurès » de Procope et ajoute une nouvelle pièce au dossier, la découverte près d'Arris en 1941 d'une inscription avec l'épitaphe *dux* et *imperator* Masties. Confirmation d'un domaine occidental d'Ortaias et d'un domaine oriental de Iabdas ? Voir également Michel JANON, *op. cit*.

132. *Les Deux Aurès de Procope*, rapport daté de Kenchela, décembre 1876, p. 4.

à cause de sa ressemblance avec Constantine même, est bordée de deux précipices où l'on trouve des constructions circulaires à l'aspect de petites tours. La ville était bien isolée, d'un ravin à l'autre, par un long mur au bout duquel on voit encore les restes de deux tours. Si, à l'intérieur de la ville, on voit des traces de construction berbère, Masqueray y déniche une construction particulière différente des ruines romaines. Mais aucune inscription ne donne d'explications. Les deux ravins qui bordent la ville rappellent une légende mentionnée dans le Coran, très populaire en Algérie : la légende des « Sept Dormants ». Ces ravins sont un lieu de pèlerinage réputé et font face à un plateau où l'on observe de nombreux tombeaux circulaires, dont un grand nombre a malheureusement été détruit par les eaux. Sur une des montagnes voisines, le Kharroub qui domine la vallée de l'Oued Taga, s'étend une multitude de tombeaux similaires les uns en forme de tours et recouverts de dalles, les autres faits de cercles de pierres.

Les tombeaux bas lui ont permis de collecter des crânes. On note à nouveau les mêmes indications archéologiques, emplacement et disposition des squelettes, description et taille des chambres rectangulaires, autant d'éléments d'observations qui ne s'accompagnent cependant pas de déductions ou d'analyses pouvant éclairer davantage l'exposé. Pourquoi donc Masqueray est-il aussi prudent : « Je ne tirerai dès à présent aucune conclusion de cette découverte » ? Parmi toutes ces nécropoles relevées : celle de Ichoukkan, celle des sources de l'Oued Taga et plus loin celle au nord-est de Kenchela se trouve des autres tombeaux. Seule déduction qu'il se permet à la vue de ce spectacle : ces constructions sont l'œuvre d'une population puissante et sûrement celle des ancêtres des Aurasiens actuels associés à la colonisation romaine !

La trouée de Mascula

La ligne de l'Aurès qui semble continuer d'est en ouest s'ouvre pourtant en une trouée entre le Ras Acerdun à l'ouest et le Chettaya à l'est[133]. Deux longues plaines nous conduisent vers le sud, cet immense couloir et la voie naturelle qui mène de Constantine au Sahara, là où les Romains ont bâti la ville probablement fortifié de *Mascula*, aujourd'hui Khenchela[134]. Hormis une piscine, seules quelques traces subsistent. Comme le prouve plusieurs inscriptions relevées par Masqueray, cette ville déjà florissante au temps de Septime Sevère était autant un poste militaire qu'un centre agricole. Il relève une

133. Selon lui, ce qu'on appelle généralement *Aurès*, vu d'Aïn Beïda, est une suite de montagnes de l'Ouest à l'Est : le Mehmel des Ouled Abdi, le Chellia, la masse du Guelaa et du Faraoun, la table du Djaâfa, le Tafrent, le Chettaya, et le Mehmel des Ouled Rechaïd.

134. « La Trouée de Mascula » est un texte écrit à la suite du rapport *Les Deux Aurès de Procope*, *op. cit*. La corrélation entre les deux études existe évidemment.

inscription déjà mentionnée, mais qu'il complète de deux inédites, et retrouve les traces des routes de liaison pour Lambèse et *Vidica* qui sont encore visibles. À vingt kilomètres au sud de *Mascula* dans la plaine du Djebel Djaâfa se trouvait une petite ville : Tamagra, où l'on voit des ruines de villages romains. En effet, cette terre témoigne un peu partout de la présence romaine et pas seulement aux lieux des forteresses.

Moutoussa se trouve à vingt kilomètres de *Mascula* ; à l'ouest de la ville les Byzantins ont bâti une petite forteresse. Deux inscriptions ont été relevées ainsi que des ornements chrétiens. Entre Moutousa et Khenchela, on trouve un village romain important nommé Mrasièr ou Mraièth. Plus loin, sur le flanc ouest d'un fortin un ornement byzantin complet donne une idée type de tous ceux que l'on trouve dans la région. Dans le Fedj, à douze kilomètres de Khenchela, se dessine un petit village d'où ont été dégagées deux inscriptions funéraires. Enfin, dans les plaines de la Numidie d'autres petits villages s'étendent.

Les cultures faites par les Romains attestent que l'eau devait être abondante dans cette région ; d'après Procope qui est sa principale source, les environs de Baghaï étaient sillonnés de canaux souterrains qui répartissaient les eaux descendant vers l'Aurès. À Baghaï, le fort a dû être construit avec les ruines des villages voisins. Avant Masqueray, Héron de Villefosse et de Larrière sont passés dans cette région et ont dû en relever les inscriptions que note Masqueray. Mais en quoi consiste-t-il son travail exactement ? Que présente-t-il de novateur aux yeux de ceux qui ont déjà explorés la région ? Complète-t-il des travaux déjà entrepris ; les siens vont-ils dans une direction différente ? Masqueray annonce dans sa conclusion la nouvelle voie de ses recherches : découvrir peut-être des traces de ceux qui ont ruiné les villages, les villes, partie intéressante car peu étudiée, nous dit-il.

V. KHAMISSA, TIFECH, MADAURE, AÏN SIDI YOUCEF, KOCIBA

Masqueray adresse au ministère [135] la première partie de son travail archéologique sur l'Aurès de Procope et l'informe avoir déjà adressé au Courrier de France deux études linguistiques [136]. Il lui annonce son départ pour Khamissa, Tébessa et Negrin. Deux semaines auparavant, le recteur de l'Académie

135. Lettre adressée de Khenchela, 15 décembre 1876.

136. Le ministère de l'Instruction publique à Masqueray (Paris, 5 janvier 1877) accuse réception de deux documents dont Masqueray est l'auteur : *Alphabet du dialecte berbère* et partie archéologique sur *Les deux Aurès de Procope*, qui seront soumis à la commission des Missions.

d'Alger De Salve informe le ministère [137] de la demande de subvention faite par Masqueray, pour ses fouilles et ses recherches. Dans le cadre d'un co-financement, le gouverneur accepte d'allouer une somme de 4 à 500 francs, à la condition de pouvoir récupérer pour les musées d'Alger quelques-uns des objets découverts. Il lui demande son assentiment et l'assure que la liste des objets lui sera préalablement soumise.

Oued Nini et Enchir Cherakrag

Le 25 décembre 1876, Masqueray est à l'Oued Nini « après avoir étudié la plaine des Harakta » ; il est revenu par Khenchela, où le 15 il a fini de rédiger son étude archéologique sur l'Aurès, envoyée depuis à la commission [138]. En outre, il recueille des renseignements ethnographiques complémentaires.

Puis il se dirige vers le Nord-Est, du côté de Tebessa – entre la pente orientale du Djebel Tafrent et la pente occidentale du Mehmel –, afin d'étudier un débouché qui s'ouvre vers cet endroit, dans la plaine de Sikhra où il trouve des ruines : Enchir Sikhra, Tebrouri et Ksar el Kelb. Il découvre d'autres ruines encore sur le flanc est de Tafrent, Bir Kîtan, Hankouden, Mogrinat, Bekker) et au Nord-Est, dans l'intérieur de la montagne, à l'Oued Imettirchou, près de la plaine des Harakta.

Toujours à l'Oued Nini, ce lieu historique où s'est jouée la bataille entre les Arabes de Hassan Ben Nâmen et les Berbères sous le commandement de la Kahina, il relève toutes les ruines visitées, en détail, bien qu'elles aient été citées par E. Dewulf [139] de la Société archéologique de Constantine. Toutes ou presque ont été remaniées par les Byzantins. De ces ruines, il relève ou dégage du sol un certain nombre d'inscriptions.

Le lendemain (26 décembre), il se rend à Enchir Charakrag [140] qu'il croit comme beaucoup être la *Justi* de l'Itinéraire d'Antonin. Au milieu de ces nouvelles ruines, situées à quatre heures de marche de l'Oued Nini, il transmet à Léon Renier des inscriptions, comparées au travail de E. Dewulf [141].

« On distingue, écrit-il, à première vue deux parties dans Henchîr Che-

137. Lettre datée d'Alger, 18 décembre 1876.

138. Lettre à Léon Renier datée d'Oued Nini, 25 décembre 1876.

139. Des inscriptions citées par E. Dewulf, « Inscriptions trouvées dans le cercle de Aïn Beida pendant l'année 1866 », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 11, 1867, p. 209-240. Masqueray a fait une lecture de certains textes légèrement différente de celle de son prédécesseur.

140. Certains documents ont été édités *in :* É. Masqueray, « Inscriptions inédites de Imetterchou, Henchir Tebrouri, Henchir Bel Qitan, Qçar El Kelb et Bou Tebina, Riren, Madaure, Saguia de Sidi Youcef, Kociba, Khamissa, Henchir Cheragrag, Taourga, Ouad Trouch, Morsot, Cedia, Ouad Abdi », *Bulletin de Correspondance africaine*, t. I, 1882, p. 277-365.

141. Lettre datée d'Enchir Charakrag, le 28 décembre 1876.

ragrag, l'une byzantine, qui consiste en un fortin, l'autre plus ancienne, presque arasée au niveau du sol, certainement remaniée, et plus ou moins mise en désordre par les Indigènes, mais dans laquelle on trouverait le nom de la ville, et les dédicaces que les curateurs y avaient fait certainement comme partout ailleurs. C'est cette dernière qui doit être l'emplacement de Justi, si les indications que l'on a tirées de l'Itinéraire sont légitimes [142]. »

Il n'exclut pas que c'est de la plaine où ces vestiges sont mieux conservés et de la large vallée environnante de la Mestiana qu'ont dû passer les armées de Salomon. Masqueray envisage d'être à *Thubursicum Numidarum* (l'actuelle Khamissa) le jour de l'an [143].

Après le nouvel an, Masqueray, inquiet pour sa situation financière, adresse un télégramme au ministère de l'Instruction publique, d'Aïn Beïda, le 4 janvier 1877, dans lequel il demande l'envoi des 1 000 francs, reliquat de l'aide ordonnancée au titre de l'exercice 1876 [144]. Un arrêté ministériel a été signé immédiatement dans ce sens ; de plus, le ministère l'informe [145] qu'outre cette somme venant en complément de l'indemnité de l'année écoulée, deux mille francs lui seront envoyés courant 1877.

Khamissa et Tifech

Le 6 janvier 1877, il arrive à Khamissa (*Tuburs Numidarum*). Tout en étant établi près des ruines, jusqu'au 17 janvier [146], parti de Khamissa, Masqueray s'est rendu deux fois à Tifech où il a été marqué par l'existence d'un cimetière romano-berbère. Il profite d'une missive pour communiquer à son illustre correspondant du Collège de France deux inscriptions dont il a reçu copie de la part du capitaine Cartairon, commandant le cercle d'Aïn Beïda. Khamissa qu'il a fouillée et étudiée en ce rude mois de janvier, il la complètera comme on le verra plus bas en juillet [147].

---

142. É. Masqueray, « Inscriptions inédites... », *op. cit.*, p. 315. L'Itinéraire d'Antonin place sur la ligne entre *Sigus* et la colonie de *Theveste* quatre stations : *Marcomadibus*, *Marcimeni*, *Justi*, *Altaba*.

143. *Ibidem.*

144. Pendant ce temps, le chef de la division des Sciences et Lettres, E. Servaux, résume dans une note au ministre la situation d'Émile Masqueray, demandeur d'une subvention auprès du gouverneur général. Ce dernier serait prêt à la lui accorder – d'un montant de 400 à 500 francs – mais à condition que les objets découverts soient placés dans des musées à Alger. Ce auquel le ministère n'a pas trouvé d'inconvénient. Le ministère informe le recteur de l'Académie d'Alger (le 13 janvier 1877) qu'il était tout à fait favorable aux dispositions du gouverneur.

145. *Ibidem.*

146. Lettre à Léon Renier (Khamissa, 17 janvier 1877).

147. É. Masqueray, « Inscriptions inédites... », *op. cit.*, p. 307-314. Parmi les inscriptions relevées, une bilingue latino-punique.

La ville de Tifech (*Tipasa*) a déjà été étudiée par Jules Chabassière [148] avec des dessins des monuments; les inscriptions funéraires ont également été publiées en grande partie par Léon Renier [149] mais certaines aussi par le docteur V. Reboud [150] et Wilmans [151]. Mais il souhaite cependant ouvrir des tranchées plus profondes pour localiser certains monuments, et il reçoit de l'aide durant dix jours. Un second envoi est joint à celui-ci pour communiquer une inscription qui montre l'état de la ville au temps de Trajan [152].

Madaure

Le 22 janvier s'achèvent ses recherches épigraphiques à Khamissa et à Tifech [153]. Il en fait un travail de synthèse qu'il signe, à Tifech et Madaure, le 27 janvier. Ce rapport doit bientôt parvenir à la commission des Missions. Il informe, ou «prévient», Léon Renier [154] qu'une lettre assez impérative accompagnera ce rapport. Il espère avoir l'appui du professeur d'épigraphie latine, et membre influent dans plusieurs commissions, dans ses requêtes financières car il se trouve démuni pour entreprendre tout autre projet.

À Madaure où il vient de s'installer pour d'autres fouilles, il visite ce qu'il reste du château et prospecte les ruines de la ville. Son inquiétude est que les pierres importantes (gravées) aient servi à la construction du fort à l'époque byzantine [155]. Ce rapport daté du 11 mars 1877 du Douar Mesloula, est un compte rendu du site de Madaure et ses alentours [156].

Au milieu des ruines de Madaure s'élève une basilique fortifiée datant de Salomon, un columbarum et peut-être les vestiges de thermes. Comme beaucoup de villes romaines, elle est entourée de cimetières qui limitent la ville comme à *Thuburs*. La présence dans la ville de pierres tombales de la basse

---

148. J. CHABASSIÈRE, «Recherches à Thubursicum, Madaure et Tipasa», *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 10, 1866, p. 108-127; J. MARCHAND, «Inscriptions recueillies à Thuburs, Madaure et Tipasa...», *ibid.*, p. 129-172.

149. *Cf. supra*, note 43.

150. *Recueil d'inscriptions libyco-berbères*, Paris, 1870.

151. *Corpus Inscriptionum latinarum*, préparé par G. Wilmanns et édité à Berlin, 1881, par les soins de Th. Mommsen. Il y a aussi E. DEWULF, «Note sur une inscription découverte par M. le commandant de génie M. Moll», *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 11, 1867, p. 97 et 98; E. DEWULF, «Note sur Khamissa», *Ibid.*, p. 99-101.

152. Dans É. MASQUERAY, «Inscriptions inédites...», *op. cit.*, p. 302-307, l'auteur fait connaître les inscriptions les plus intéressantes découvertes à Tifech.

153. Khamissa (*Thuburs*), Tifèch (*Tipasa*), p. 1.

154. Lettre à Léon Renier datée de Madaure, 29 janvier 1877.

155. *Ibidem.*

156. É. MASQUERAY, «Inscriptions inédites...», *art. cit.*, p. 290-296. Dans ce papier sont éditées de nombreuses inscriptions provenant de Madaure et se trouvant aussi dans le rapport adressé au ministère.

époque et de murs inégaux, mal reconstruits permet à Masqueray de déduire que la ville est passée par deux périodes de destruction (même chose pour *Thamgad* et *Thuburs*) et reconstruction. L'une à l'époque des circoncellions où les bâtiments ont servi de cimetières pour être rebâtis ; l'autre lorsque les Berbères et Arabes ont mis fin à cette restauration.

La découverte dans la ville antique de deux tombeaux circulaires dits mégalithiques force Masqueray à l'affirmation que ces tombeaux ont été bâtis « par une autre race que la race latine ». Cette constatation de Masqueray manque d'explications, car en quoi peut-il apporter cette déduction, c'est ce qu'il omet de noter. Pour Masqueray, ils ont dû être construits par des Berbères ancêtres des Nords-Africains actuels et sont restés là par respect des sépultures. Même si Masqueray nous informe de la présence de l'élément africain dans les villes romaines il ne détaille pas en quoi on peut leur attribuer ces sépultures. Le texte porte l'empreinte de l'époque : une vision des populations par « races », « races latines », comme nous l'avions déjà signalé ailleurs s'agissant de la colonisation française ou de l'étude des crânes.

Au sud et au sud-ouest de Madaure, on trouve sur deux collines des cimetières carrés vides. Enfin, Masqueray s'interroge sur le fait qu'ils soient vides sans avoir pu vérifier l'hypothèse que les constructeurs en aient dissimulés l'ouverture.

Le forum. – C'est à partir d'un texte du grammairien Maxime que Masqueray peut nous parler de ce forum et de son ornement peut-être évoqué dans les inscriptions qu'il relève mais, là encore, Masqueray prend la précaution du « peut-être ». Malgré le travail de vingt hommes, son emplacement n'a pu être localisé.

Les thermes. – Masqueray identifie les thermes aux ruines trouvées près de la construction byzantine en s'appuyant sur les mêmes ruines découvertes à Sidi Youcef où là se trouvaient des traces de voûte et une inscription. Sans nous livrer les clés de cette inscription où l'on voit apparaître le mot « *Therma* » il en conclut « par analogie » que les ruines de Madaure sont les thermes mais il faudrait d'autres travaux pour vérifier une telle hypothèse.

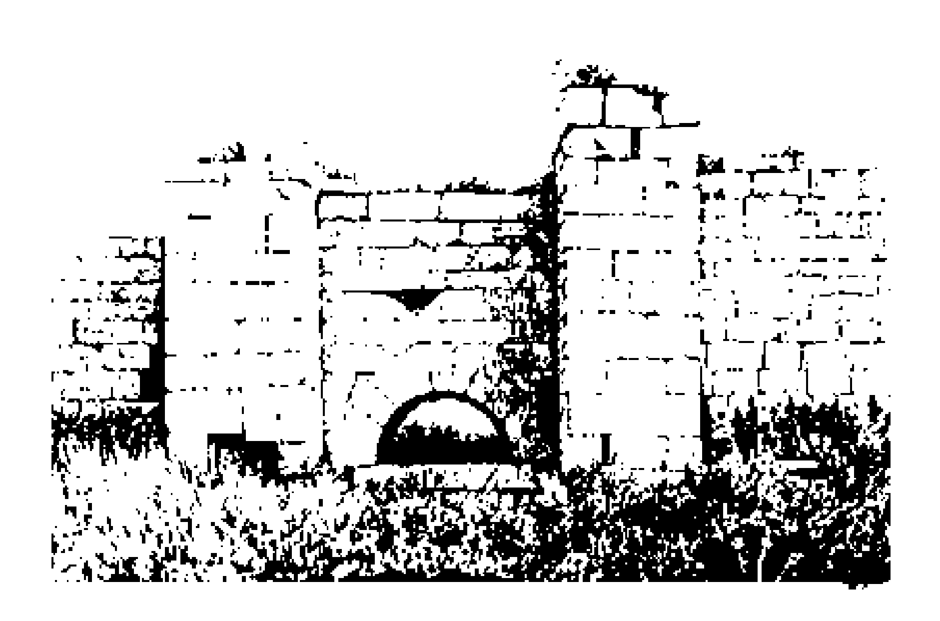
Le columbarium. – Il est visible sans conteste, monumental édifice de deux étages dont la façade est dégradée. Les fragments de pierres aux alentours témoignent des pillages et de sa reconstruction à l'époque byzantine. Sur une inscription on voit la marque d'une famille : Honoratus dont les noms figurent aussi sur des pierres au nord de la basilique.

Masqueray adresse au ministère son étude [157] sur Khamissa et Tifèch qui sera suivie d'une autre sur Madaure. Seulement, il souhaiterait que sa mission

157. Lettre au ministère de l'Instruction publique datée de Madaure, 29 janvier 1877. Le ministère remet à l'avis de la commission des Missions (en la personne de Léon Renier) la lettre de Masqueray demandant la prolongation de sa mission pour l'année 1877, lettre accompagnée du rapport sur Khamissa et Tifèch.



Huilerie de Madaure.



Madaure – Citadelle byzantine.

se prolonge[158] sur toute l'année 1877 avec la même indemnité (6 000 francs) que pour l'année de mission 1876. Ce changement de projet est dû au repos qu'il souhaite après les fièvres subies pendant l'été 1876. Il ajoute que c'est sur ses propres deniers qu'il a couvert les frais de ses voyages et la rétribution des vingt hommes qu'il a employés pendant vingt-cinq jours, au cours des fouilles de Khamissa.

Le rapport sur Khamissa et Tifèch

Ce mémoire archéologique, daté de Tifèch 27 janvier 1877 et concernant Khamissa et Tifèch est présenté au ministère comme : « le résultat principal de [ses] recherches, en matière d'épigraphie, depuis le 6 jusqu'au 22 janvier 1877. » Mais ce rapport n'est qu'un extrait d'une étude sur la route ancienne de la frontière de Tunisie jusqu'à Carthage puis vers l'Aurès.

Ici Masqueray dit avoir fait des découvertes importantes, apporté des nouveautés et ce malgré que des personnes[159] ont visité les deux anciennes villes (*Tipasa* et *Thuburs*) avec soin. D'après une légende, un fleuve coulerait dans un conduit souterrain de l'entrée du théâtre de *Thuburs* jusqu'à Aïn es Sîd près de *Tipasa*.

La ville de *Thuburs*, divisée en deux parties, impose son prestige à Tipasa par la présence d'un théâtre complet, de deux arcs de triomphe, d'un forum. Dans les cimetières romains environnants, Masqueray relève nombre d'inscriptions[160]. La partition de la ville en basse et haute ne semble pas de la même époque. Au travail effectué par Jules Chabassière[161] sur l'origine de la fondation de la ville qui remonte au temps du roi Juba, sur son identification comme ville romaine de *Thuburs*, Masqueray ajoute trois pièces importantes extraites au-dessus du sol actuel et qu'il identifie comme la curie. En observant l'architecture de la ville haute, Masqueray repère le lieu où devait être le forum. En travaillant à l'endroit supposé de la curie, Masqueray a pu dégager successivement trois côtés d'un bâtiment carré, un large escalier par lequel on entrait dans le forum, une magnifique pièce dallée où devait se situer le sanctuaire de la municipalité.

Dans ses fouilles, Masqueray a recueilli des fragments d'albâtre translu-

---

158. MASQUERAY prend pour argument que son suppléant au lycée d'Alger (il s'agit de Maurice Wahl) a été nommé pour l'année complète, « mesure que je trouve sage dans l'intérêt du service » ajoute-t-il ; quelques mois de plus lui sont indispensables pour se remettre des fatigues et des fièvres subies l'été et, de plus, achever le travail de synthèse sur l'ensemble des documents qui s'accumulent de plus en plus.

159. Il s'agit de Vignard, Cherbonneau, Sériziat, Chabassière et Héron de Villefosse.

160. Une des premières inscriptions recueillies par Masqueray donne le nom de la ville sous une forme nouvelle : *Civitas Thubursicitana*.

161. Voir *supra*, note 122.

cide, des statues de marbres blanc dont une tête de mineur casqué, une tête de femme, deux inscriptions. La seconde inscription révèle que le forum avait été dépouillé de ses marbres avant le règne de Constantin et qu'il fut restauré par Nonius Marcellus. La population de *Thuburs* devait être d'origine très diverse, car très hétérogène par l'onomastique et beaucoup de noms des pierres tombales (une quarantaine dégagées en tout) ne sont pas latins[162]. Celle de *Tipasa* était-elle plus mélangée que celle de *Thamgad*? *Tipasa* n'est pas comparable à *Thuburs*, elle était au temps des Antonins une sorte de petite ville mixte, peu pourvue en vestiges et peu ornée. Masqueray y relève plusieurs inscriptions puniques. Dans la plaine de Dréan, il relève des inscriptions libyques à côté des latines[163].

Masqueray reprend sa montagne de projets qui a bien sûr pour condition un accord du ministère[164]. Le travail à Madaure a été décevant, la grandeur de cette ville est une illusion selon lui : « Si quelques personnes ont des illusions sur Madaure, écrit-il, je n'en ai plus. La construction byzantine de Salomon a tout englouti. J'ai fait ouvrir trois tranchées sur trois points différents ; je n'ai trouvé que de mauvaises constructions ; je n'ai vu de marbres ou de fragments importants. Les cimetières qui entourent Madaure ont pu faire croire que cette ville était grande. Elle était fort petite et très peu ornée. » Les inscriptions doivent toutes être répertoriées depuis le passage de Héron de Villefosse[165]. Cependant, il livre quelques documents épigraphiques du petit fort byzantin de Tamatmat, situé loin de la ville sur le chemin menant à Taoura (Aïn Guetter). Il fait dégager une série d'inscriptions funéraires inédites qu'il compte insérer dans son prochain rapport sur Madaure[166]. Le crédit de 2 000 francs lui a été alloué, il en attend toujours la réception !

Il projette une course toute proche dans le Sud[167], mais dans l'immédiat, il compte se rendre à Aïn Sidi Youcef, par Souk Ahras, puis ce sera Mesloula (où il espère retrouver *Justi*), enfin Kenchela, Tebessa, et Negrin.

---

162. Masqueray regrette de n'avoir pas retrouvé le fragment libyque de marbre blanc signalé par Chabassière. Parmi les noms retrouvés sur des pierres tombales, on a : *Matthumbal*, *Auchad*, *Butturar*, *Farsulla*, *Zannut*, etc.

163. Mais le résultat le plus heureux a été, à ses yeux, sa découverte à Thuburs d'une inscription bilingue punico-latine.

164. Lettre à Léon Renier, s.l., février 1877.

165. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, « Rapport d'une mission archéologique en Algérie », *Archives des missions*, 3e série, t. II, 1875, p. 377-496.

166. *Ibidem*.

167. *Cf. infra*.

Aïn Sidi Youcef

Masqueray ayant terminé son travail sur Madaure, et avant de passer dans la vallée de l'Oued Mellègue, il s'installe à Aïn Sidi Youcef[168]. Plus tard, il s'écria : « Les ruines de la Saguia de Sidi Youcef, que l'on croit être Naraggara, ont été dévastées comme beaucoup d'autres avec une brutalité extraordinaire. Il s'y trouvait, à notre arrivée, des thermes contenant des statues remarquables. On les a complètement détruites, avec quelques autres édifices, pour bâtir un pénitencier. Les statues ont été sans doute portées au four à chaux, comme à Cherchell[169]. » En effet, la situation qu'il découvre au bord de ces ruines, à la frontière de la Tunisie est alarmante. La construction d'un bordj a causé la démolition et le pillage de nombreuses ruines. Quelques débris ont pu être sauvés. Mais c'est pour Masqueray le signal d'une autre situation que le gouvernement doit absolument enrayer. Autrefois dit Masqueray, Adrien Berbrugger, conservateur des monuments en Algérie, s'en occupait mais il faudrait pallier le manque d'autorité, le manque de considération pour les richesses historiques.

Il propose une solution : que le conservateur classe les richesses de l'Algérie et les décrète propriété de l'État, de même, qu'il assiste aux fouilles et fouille lui-même. Cette situation laisse place au dévouement toujours héroïque de Masqueray : « Je suis prêt, si l'on veut, à me faire autant d'ennemis qu'il sera nécessaire pour la conservation de tant de richesses. Je suis formé par dix mois de voyages dans ce pays. On peut dans l'espace de quatre mois organiser le service que je permets de signaler, et m'en confier la direction. On y attacherait un géomètre et un dessinateur. Je me charge de mettre la loi sous les yeux des destructeurs[170]. »

C'est un cri sincère : quelques années plus tard, Masqueray a créé un organe académique, le *Bulletin de Correspondance africaine* qui veut être le défenseur des sites archéologiques. Il profitera à chaque occasion pour alerter le monde savant sur les actes de vandalisme perpétrés par le développement des constructions et de la mise en place des infrastructures françaises en Algérie. Il met en avant l'honneur de la France face aux nations européennes[171]. Une autre fois, le bulletin signale des dégradations qui ont eu lieu au musée de Cherchell et conseille de « transporter à Alger ou au Louvre tout ce qui a de la valeur[172]. » Un autre archéologue en tournée Algérie soulignera le même pillage. Il s'agit de Johannes Schmidt avec « l'assentiment spécial de la

---

168. Lettre à Léon Renier datée d'Aïn Sidi Youcef, 19 février 1877.

169. É. MASQUERAY, « Inscriptions inédites... », *op. cit.*, p. 296.

170. *Ibidem.*

171. « En présence des nations savantes, si soigneuses de leur passé et qui nous devancent dans la science, sous les yeux de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre, la France donne là un spectacle qui est véritablement honteux. », *Bulletin de Correspondance africaine*, t. II (1883-84), p. 240.

172. *Ibid.*, p. 314-315.

commission épigraphique de l'Académie Royale de Berlin » pour cette mission [173] qui parle de destruction délibérée auquel les autorités ne peuvent faire face, même si des hommes en France tels que Léon Renier sont là pour condamner.

De Aïn Sidi Youcef, Masqueray relève de nombreuses inscriptions inédites dont la totalité fera l'objet d'un travail à part. Lors d'un passage suivant, il constate que ces dernières ont complètement disparu [174] ; ont-elles péri comme beaucoup d'autres ?

Pendant ce temps, le 23 février, le ministère signe un arrêté allouant à Masqueray une somme de 2 000 francs à titre d'indemnité pour sa mission dans le Sud de l'Algérie.

Kosiba (et Souk-Ahras)

« Toute la région qui environne la Saguia de Sidi Youcef est très intéressante, écrit-il. J'y signalerai particulièrement Kociba [175]. » La vie continue et Masqueray, depuis les deux mois et demi de fouilles (Khamissa, Madaure, Sidi Youcef, Qociba, Duvivier et Souk-Ahras), a pu tisser un réseau de relations utiles [176]. Son affliction devant le spectacle de pillage qui se joue en Algérie dépasse cependant la satisfaction du travail entrepris. Il assiste, impuissant, à Aïn Tahamamine à la destruction d'une mosaïque par un colon qui cherche à dénicher un trésor, des actes de concessions font valoir de belles pierres à bâtir dans des ruines alentour. Les particuliers autant que l'administration demeurent aveugles et indifférents à l'idée même de conservation du patrimoine.

Sa désolation est accrue par le fait que ce qui se passe sous ses yeux le dépasse complètement. Masqueray fait part d'une lettre envoyée au ministre pour l'alerter de ce pillage inadmissible et des démolitions. Il tient à ce que cette affaire ait un retentissement suffisant en France. On compte sur sa rhétorique pour avoir mené à bien cette affaire... De plus, il se sent financièrement abandonné, vit avec très peu d'argent... On ne lui a toujours pas transmis les

---

173. « Rapport à l'Académie royale des sciences de Berlin sur le voyage exécuté d'après ses instructions pendant l'hiver 1882-83 en Algérie et en Tunisie par Johannes Schmidt de Halle, traduit par Masqueray », *Ibid.*, p. 394-402. J. Schmidt remémore les travaux effectués auparavant par son compatriote Wilmanns, s'alertant que beaucoup de ces sites jusqu'alors conservés se retrouvent détruits. Les causes principales du saccage : la construction de routes et de maisons, prennent le pas sur les plaintes d'hommes français influents. N'insiste-t-il pas à dessein sur l'aspect vain des efforts des autorités ? Inertie, lassitude, manque de moyens du côté français ? Nous voyons que le but de ce rapport (allemand) est d'alerter le gouvernement ou les autorités compétentes pour que les travaux d'outre-Rhin soient remis au premier plan, comme l'Allemagne avait su le faire dans les musées de Tébessa, de Bône, de Cherchell.

174. É. Masqueray, « Inscriptions inédites... », *op. cit.*, p. 297.

175. É. Masqueray, « Inscriptions inédites... », *op. cit.,* p. 300-2, s'occupe de Kociba.

176. Lettre à Léon Renier datée de Douar Mesloula, 11 mars 1877.

crédits alloués ! Malgré les travaux qu'il a accomplis [177], il reste dans l'attente que Léon Renier intervienne auprès de E. Servaux.

C'est dommage de ne pas pouvoir travailler dans la sérénité ; les projets ne manquent pas. Il sait, par exemple, où il est nécessaire de fouiller pour trancher la question du champ de bataille de *Zama*. Outre ce projet, sa principale découverte est un point inconnu situé à une heure de marche à dos de mulet au sud de la maison Cantonnière de Aïn Tahamamine et environ à quinze kilomètres de Bône, sur la route de Souk-Ahras. Il y a découvert un vieux fort, une petite ville bâtie sur un rocher, niché de grottes [178] et recueilli deux inscriptions intéressantes qu'il communique dans sa lettre. Il s'est rendu à deux reprises sur ce lieu, mais il a dû interrompre les fouilles en raison du mauvais temps.

La période printanière plus propice au travail de fouilles et de découvertes, il compte l'utiliser pour trouver *Justi* mais pour le moment, Masqueray, qui est dans le besoin, attend un avis de la commission des Missions. Il requiert 2 000 francs qui lui ont été accordés sur le crédit de 1877. Il joint son étude attendue sur Madaure [179]. Dans la même foulée, Masqueray vient d'être nommé officier d'académie [180]. La proclamation a été faite par le baron O. de Watteville, chef de la division sciences et lettres du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Il figure parmi toute une liste de lauréats, ou membres de sociétés savantes ou chargés de missions scientifiques et littéraires. C'est en témoignage à ses travaux archéologiques et linguistiques dans l'Aurès que le missionnaire a obtenu cette distinction honorifique.

Population ancienne de Madaure

En appendice à son rapport relatif à la ville natale d'Apulée, Masqueray rédige une note intéressante sur les populations qui y vivaient d'après les nombreux vestiges découverts. Suivant la controverse de Saint Augustin, Madaure atteste de l'élément africain. Les chrétiens y adoraient comme martyr un certain *Sanaès* d'origine indigène et un autre africain : *Namphanion*. Or à *Thuburs* et à *Tipasa* la même présence non latine a en effet pu être relevée. Le nom de *Zanneus* découvert à *Thuburs* pourrait être identifié à celui latinisé de *Sanaès*. De même le nom de *Namphamo* se retrouve à *Thuburs*, Enchir Tebrour, et *Lambiridi*. Ces noms pourraient être celui des inscriptions *Nam-*

---

177. *Ibidem*. Les travaux sont : le rapport sur *Thuburs* et *Tipasa* déjà envoyé, celui sur Madaure qui accompagne la lettre du 11 mars 1877, le relevé d'inscriptions d'Aïn Sidi Youcef et quelques autres entièrement inédites.

178. Les gens du cru appellent justement l'endroit : *Ruines de R'iran* (ruines des grottes).

179. Lettre datée de Sidi Abdallah, 11 mars 1877. Lettre d'accompagnement datée de Douar Mesloula, 12 mars 1877. Le 20 mars, le ministère transmet à Léon Renier, pour la commission, ce rapport sur Madaure (18 p.).

180. *Revue des Sociétés savantes* (Paris), 6e série, t. V, 1877 – 1er trimestre, p. 349.

phamo et du texte de Saint Augustin : *Namphanionem*. D'autres inscriptions donneraient raison à Masqueray, il peut même y ajouter d'autres noms : *Balsille*, *Cronha*, *Sacerdos*, *Caelistis* et *Iol*. Madaure était une ville où le culte des belles-lettres et du paganisme étaient entretenu avec soin (le souvenir d'Apulée y était-il pour quelque chose ?), d'ailleurs les seules lettres de Saint Augustin à Madaure [181] sont deux réponses à des païens et les inscriptions témoignant de nombreux titres sacerdotaux païens sont là pour le confirmer.

Plusieurs inscriptions relevées sont étudiées plus en détail et Masqueray nous rappelle en effet que la lecture de ces épitaphes est un long travail que l'on ne mesure peut-être pas à la vue de ces rapports qui parfois ne laissent pas place à un commentaire détaillé des inscriptions.

À un endroit, il s'enthousiasme pour une des inscriptions funéraires contenant l'ethnique *Madaurius* et cite de nouveau Saint Augustin chez qui il signale deux notations : *Madaurensi ecclesiae* et *Madaurenses*.

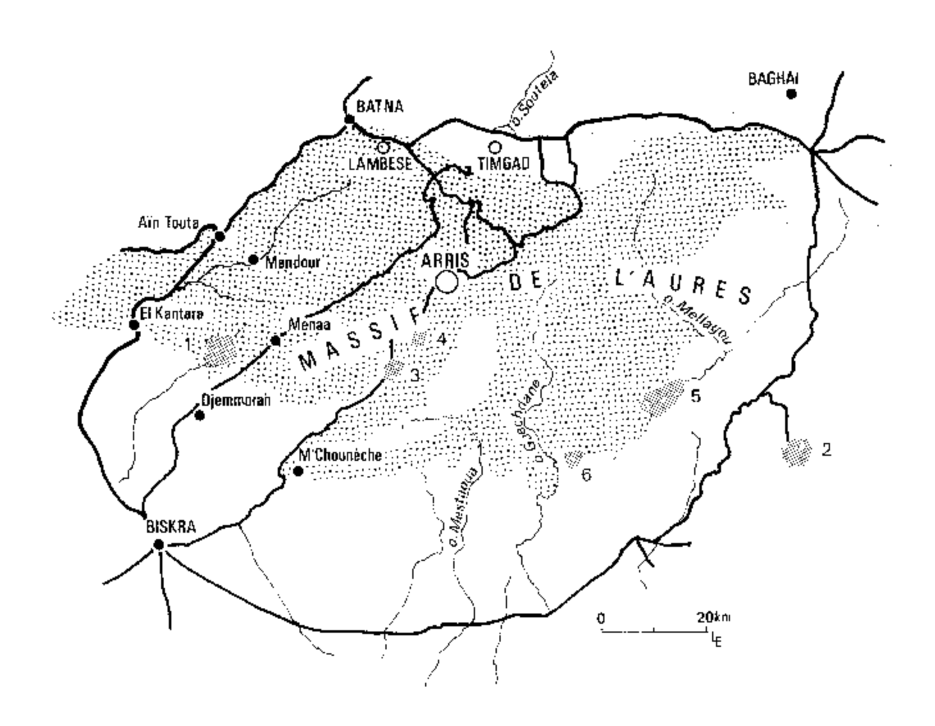
Enfin, Masqueray croit voir une basilique fortifiée là où les murs s'élèvent de sept mètres, ce que la forme semi-circulaire de la façade nord lui permet de justifier. Et, face à ce spectacle de dégradation qui se confirme de jour en jour sans l'intervention de personne, Masqueray reprend un peu sa croisade plus sympathique et vivante que le sec répertoire des sites archéologiques et textes épigraphiques de ces rapports. Il s'indigne et dès qu'il s'indigne, le rapport prend un ton plus enlevé : « J'ai constaté aussi que cette longue inscription bilingue, précieuse au moins comme document historique, se dégrade de jour en jour ; mais ce fait n'est que le moindre des délits que nous laissons commettre en Algérie où les Vandales sont toujours maîtres. »

L'absence de cartes et de plans ne permet pas de suivre aisément Masqueray dans ces rapports ; aussi Masqueray ne détaille-t-il pas certaines de ses déductions et pose-t-il peu de questions ; l'ensemble nous laisse donc l'impression de textes sans âme et sans vie même si les documents historiques et archéologiques sont des plus précieux.

VI. LE DJEBEL CHECHAR

C'est en juillet 1877 que Masqueray délivre à l'intention du ministère de l'Instruction publique et à la commission des Missions un dossier sur le Djebel

181. Saint Augustin dans *La Cité de Dieu* part en guerre contre les doctrines pseudo-platoniciennes d'Apulée.



L'olivier dans l'Aurès à l'époque contemporaine (Carte établie par P. Morizot).
Zones où il se maintient : 1 (Aïn Zaatout) et 2 (oued Bedjer) ;
zones où il a disparu récemment : 3 (Ghassira) et 4 (Tkout) ;
zones où les renseignements manquent : 5 (Ouldja-Kheirane) et 6 (Taghlissia).

Chechar à caractère géographique, archéologique et ethnographique [182]. Dans les notes, il étend son étude à des aspects philologiques ou linguistiques.

C'est au mois d'avril qu'il parcourt le Djebel Chechar où dans un premier temps, il s'intéresse autant à la géographie qu'à la géologie du mont. Le Chechar est exposé aux sécheresses très fortes du climat saharien. Il sert d'écran pour le nord (le *Tell*) et il délimite différents torrents : l'Oued Bedjer, l'Oued Ferray, l'Oued Djellal, l'Oued el Arab. Seule la vallée encaissée de l'Oued Bedjer est cultivée ; ailleurs, le climat rend difficile l'élevage (quelques maigres pâturages pour les moutons et les chèvres), la culture de l'orge, du blé et même des oliviers ou figuiers s'y pratiquent avec opiniâtreté. Cette aridité est source de querelles sur la répartition des eaux [183], voire de désertions de villages en période de famines (exemple de l'Oued Bedjer sept fois abandonné).

Masqueray était loin d'être favorisé par l'époque où il parcourt le Chechar ; en ce premier mois de printemps, le sol est privé d'eau depuis sept mois.

Au plan général

Comme dans *Les Deux Aurès de Procope* [184], c'est toute la question récurrente d'est et de ouest qui revient, et c'est ce qu'il met en avant la deuxième partie de son étude, consacrée exclusivement à une discussion linguistique [185]. Il distingue un dialecte « oriental » d'un dialecte « occidental » (celui, par exemple, des Oulad Daoud ou des Oulad Abdi) et montre, exemples à l'appui, des divergences de vocabulaire ou de phonétique.

Dans la première partie, Masqueray fournit une étude sur le Djebel Chechar nourrie de renseignements sur la géographie, l'histoire et l'épigraphie de la région. I1 y distingue trois configurations dans le Djebel : la montagne, la *chebka* et la plaine. Toutes disparaîtront un jour pour être envahies par la seule plaine saharienne, prédit-il. La montagne, c'est le Djebel Chechar qui se caractérise par l'encaissement des vallées qui forment des cuvettes successives et son climat saharien de sécheresse à l'origine des mouvements de la population et des nombreuses querelles entre villages pour des problèmes d'eau ou de pâturage. De nombreuses traces romaines, principalement une suite de postes construits le long des oueds, subsistent travers ces découvertes et ce qu'il constate à travers des vestiges [186], Masqueray reconstitue l'état économique

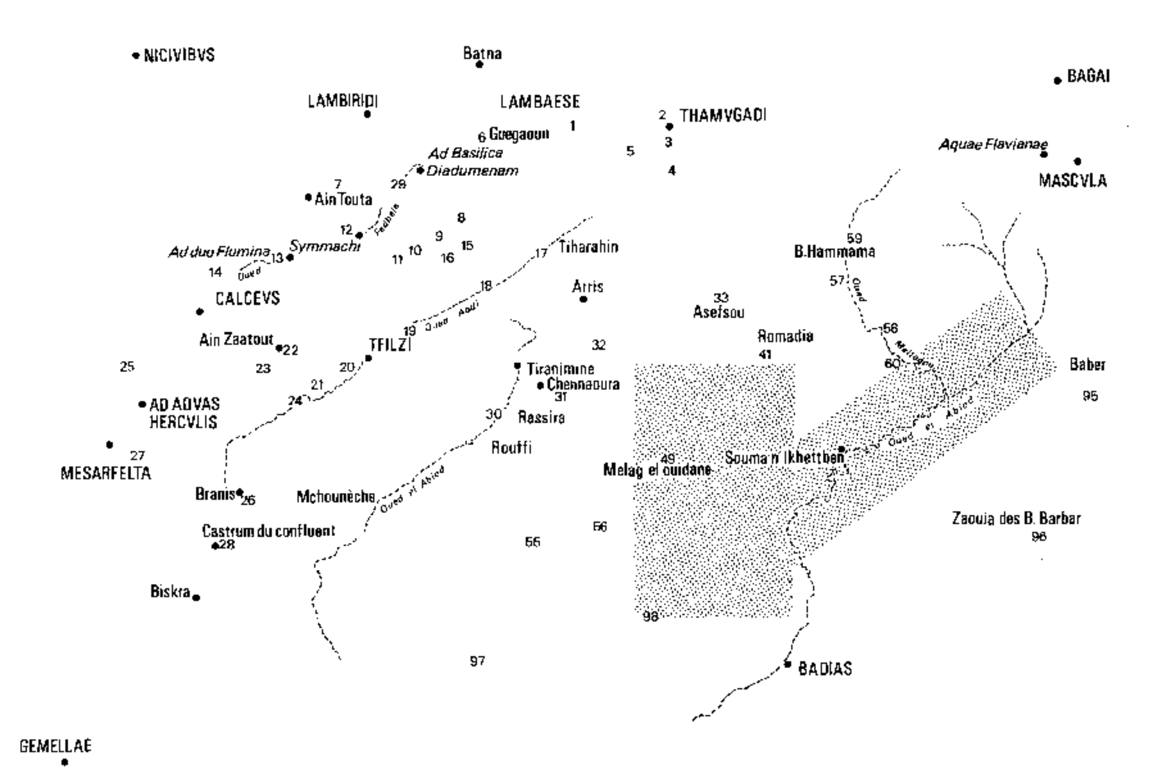
182. Travail déjà publié : É. Masqueray, « Le Djebel Chechar », *Revue africaine*, t. XXII, 1878, p. 26-48, 129-144, 202-213 et 259-281.

183. Voir *infra*.

184. Voir *supra*.

185. É. Masqueray, « Le Djebel Chechar », *op. cit.*, *cf.* Appendice, p. 259-281.

186. À l'Oued Bedjer il recueille des inscriptions funéraires et constate que la colonisation romaine y est comparable au pays des Beni Ferah : la culture de l'olivier et l'exportation d'huile sont la trace principale. L'observation des différents oueds indique le sens de la colonisation :



Les sites antiques de l'Aurès où des vestiges de moulins et de pressoirs ont été identifiés. Pour le détail des vallées de l'oued Guechtane et de l'oued El Arab, voir la figure suivante (P. Morizot).

et social de la région à travers les principales périodes historiques. Il met aussi à contribution les traditions orales et la documentation livresque.

Ici sont étudié le Djebel Chechar et l'histoire de ses populations. Les Zenata y sont probablement majoritaires et partagés en quatre groupes eux-mêmes subdivisés en plusieurs fractions : les Beni Barbar qui occupent encore l'oued Bedjer ; les Oulad Sultan dans la partie nord du Chechar et les Nememcha expulsés aujourd'hui du Chechar et devenus nomades et les Oulad Khiar qui ont été également chassés de la région ; ils vivent actuellement dans les environs de Souk-Ahras.

Sous l'occupation romaine régnait une certaine unité économique avec la culture de l'olivier [187], la production et le commerce de l'huile, avec la découverte de nombreux vestiges de pressoirs jusqu'à 1 500 m d'altitude ! La fin de cette prospère économie détermina les Berbères au pastoralisme. I1 s'ensuivit mille luttes fratricides qui eurent pour effet l'expulsion de telle tribu ou telle tribu ; cependant, la poursuite des querelles entre les autres groupes a permis aussi de nouer des alliances en fonction d'affinités ethniques ou linguistiques. La paix a pu s'imposer tout de même grâce à l'action des marabouts [188].

Traces romaines

Ce qui le motive dans cette mission, bien plus que le compte rendu géographique (qui manque vraiment de cartes pour suivre les différents itinéraires de ses voyages... !), ce sont les ruines romaines qu'il faut y découvrir. Cette partie constitue le principal de son travail et concourt à éclairer la partie historique.

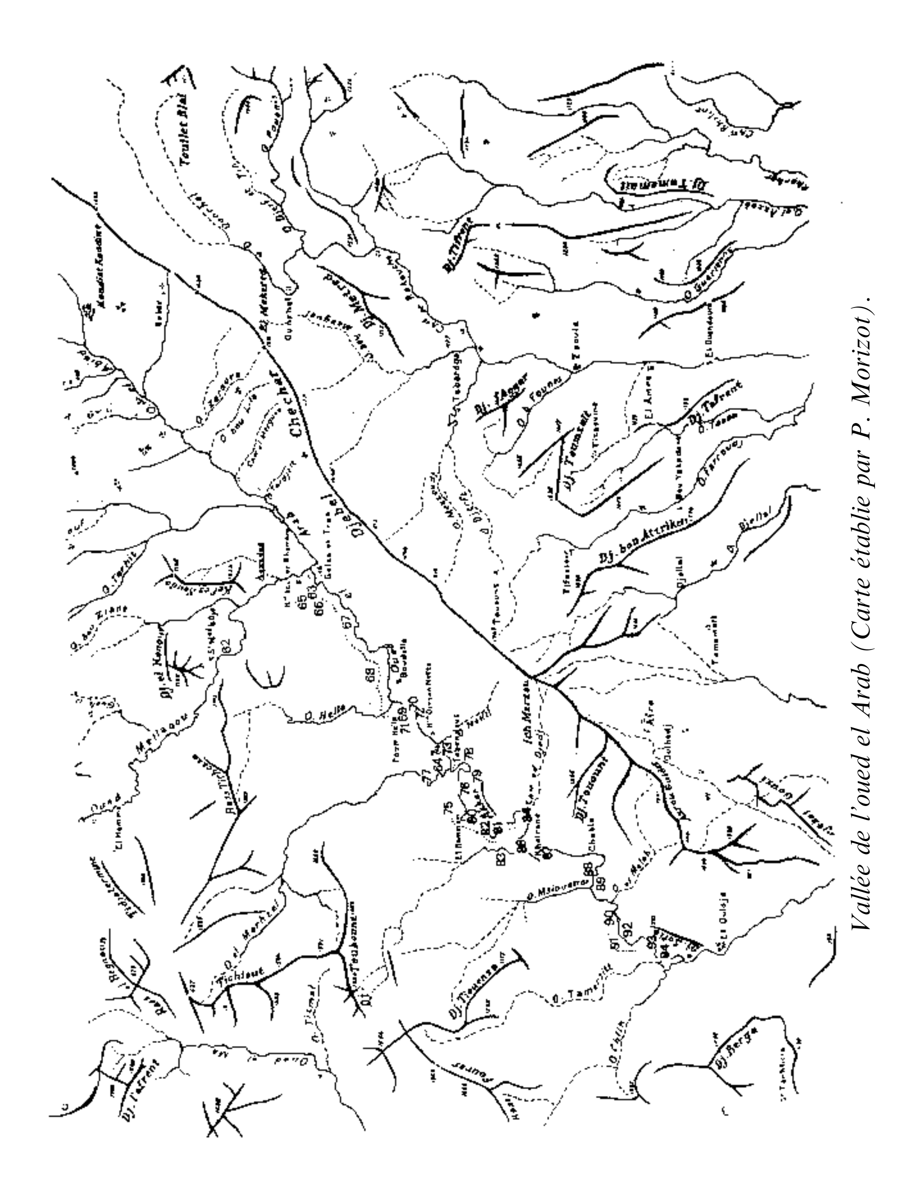
Même s'il n'a pas constaté dans le Djebel de tombeaux mégalithiques, en revanche, d'après lui, la période romaine « y a laissé des traces nombreuses,

---

dans la largeur du Djebel Chechar et le long des vallées. Les colons s'y sont sans doute établis depuis le IIe siècle pour prospérer pendant trois cents ans. On constate que la rive droite de l'oued Bedjer devait abriter des Berbères comme en témoignent les ruines et qu'ainsi l'assimilation n'a jamais été réalisée totalement.

187. Question largement confirmée pour l'Aurès par des chercheurs postérieurs, et en particulier : Pierre MORIZOT, « Les ruines romaines de l'oued Guechtane », *Revue africaine*, t. XCII, 1948, p. 120-142 ; Henriette CAMPS-FABER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger, Service des Antiquités, 1953 ; Pierre MORIZOT, « La zaouïa des Beni-Barbar, cité pérégrine ou municipe latin ? », *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, ns, t. 18B, 1988, p. 31-75 ; le même, « L'Aurès et l'olivier », *Antiquités africaines*, t. 29, 1993, p. 177-240. Avant l'exploration de Masqueray, le colonel Carbuccia, *op. cit.*, a donné quelques indications sur des traces de pressoirs dans la région.

188. Si aucun gouvernement n'a instauré une unité dans la région bien que les habitants indiquent d'après leurs souvenirs historiques sept dominations successives dans le Chechar, il existe des hommes qui avaient tenté, comme un peu partout dans le Maghreb rural, cette unité et ce furent des marabouts qui jouèrent le rôle d'intermédiaires et de conciliateurs entre les groupes et mirent en pratique peu à peu certaines règles ou codes de justice.



Vallée de l'oued el Arab (Carte établie par P. Morizot).

non seulement dans le lit des torrents encore cultivés, même sur ces croupes arides où les chèvres des Berbères trouvaient à peine à vivre [189] ». Les traces les plus importantes sont celles de Zawia, Meleg el Ouidan ; le long de l'Oued el Arab et au-dessus de Khiran. Les grosses fermes qui constituent ces ruines sont assimilables à des fortins. Dans l'Oued Bedjer, il situe un municipe romain sur la rive gauche de l'oued. L'inscription funéraire nous en donne le nom : *Badove*.

Dans cette partie, ce municipe était un centre de colonisation. Jusqu'à Ouendoura, les différents bâtiments, privés sûrement, servaient de fabrique de l'huile. À partir d'Ouendoura n'apparaissent presque plus de pierres taillées. Cependant, on remarque qu'en face d'El Hamra, les maisons romaines s'élevaient plus haut dans la montagne qu'elles ne le sont actuellement. La configuration géologique du terrain devait être différente [190].

Aujourd'hui, l'oasis de Khenga, en dessous du Fouan de l'Oued el Arab, est le centre religieux et commercial, mais on n'y trouve curieusement aucune présence romaine alors que c'était le lieu de passage des nomades du Sahara. L'explication qu'offre Masqueray est que la ligne de défense était fixée plus loin sur la bordure saharienne. Mais cette absence de traces romaines près des oasis (également l'oasis de Ciar) vient peut-être d'une habitude de vie plus sédentaire dans l'Antiquité.

Au point de vue archéologique, l'étude du cours de l'Oued el Arab est particulièrement intéressante pour ses fabriques d'huile [191], toutes situées sur la rive droite.

Villages et populations

Enfin, Masqueray délimite le Chechar par les différents villages. La partie septentrionale peut se délimiter en une ligne qui relie Baber à Taberdega. Au nord de cette ligne se situe la plaine de Fouanis où se trouve une simple maison remarquée pour la particularité de sa porte : une énorme roue de pierre qui se met sur et entre deux rainures. Au temps de la prospérité de Rome, ce pays n'avait pas à craindre d'invasion subite, sa sécurité était assurée par les régions voisines colonisées. L'unité et la paix du Chechar reposait sur celle de l'Empire et plus tard sur celle du christianisme. On parla de décadence lorsque les

---

189. É. MASQUERAY, « Le Djebel Chechar », *op. cit.*, p. 31.

190. Des traces de plantations d'oliviers, datant de plus de quinze siècles, se voient encore aux deux points extrêmes que forme l'Aurès. L'activité de la fabrication d'huile, sûrement principale, a été actuellement conservée selon les mêmes procédés chez les Beni Ferah.

191. Masqueray en décrit une à la structure archétypale : deux maisons auprès desquelles s'élève un columbarium à deux étages ; dans l'angle d'une maison se trouve le *trounert*, grande dalle à rainures du torcularium. En guise de sépultures, des cercueils en pierres dans le columbarium. Lorsque Masqueray remarque plus loin un autre genre de sépulture en forme de table rectangulaire, il voit là peut-être une disposition transitoire entre les sépultures individuelles et les mémoriaux tubulaires des martyrs.

discordes sociales, d'origine religieuse, anéantirent tout commerce. Les grands propriétaires disparurent et la basse classe très mélangée resta maîtresse sur un sol appauvri. Cependant, l'histoire ne retrace pas cette période de décadence, seules, les ruines intactes en témoignent, intactes car elles n'ont pas dû souffrir de l'invasion byzantine comme le suppose Masqueray [192].

À quatre kilomètres à l'ouest d'El Amra, s'ouvre l'ancien village berbère, appelé justement Tizigrarine l'ancien et au-dessus un village de même nom : le nouveau Tizigrarine. En dessous, une autre agglomération qui a été habitée par les Nememcha (aux dires de la tradition) : Thakelet Alemmouch.

Au nord de Tizigrarine, on découvre un village bâti dans une dépression, les maisons y sont construites très haut, dans le flanc même du rocher. Comment en effet concevoir que l'on pouvait s'y rendre avec une famille, et des charges provisions ? Ces villages, pour le prospecteur, sont bien les demeures des Berbères Zenata de l'Oued Bedjer au temps de la colonisation mais ils n'étaient pas assimilés à la civilisation romaine comme on pouvait le croire [193]. Enfin, pour ajouter une raison à cette constatation, il suffit de voir que leur dialecte comporte de faibles traces de langue latine [194] et que plutôt est fortement imprégné d'arabe. Cependant les Berbères fournissaient beaucoup de cavalerie à l'armée romaine d'Orient. L'Afrique mineure, malgré l'influence du christianisme, fut une terre de prédilection aux hérésies. Masqueray nous livre deux récits traditionnels des Beni Barbar et des Nememcha sur des faits qui ne sont pas notés par les historiens [195].

Les Zenata du Chechar se divisent en quatre groupes :

– Les Beni Barbar, eux-mêmes divisés en fractions (Aït Temelal, Aït Braham, Aït Boukra, Aït Feurchan, Aït Rejemis, Aït Nioun, Aït Sebaha, Aït Ahmed, Bessan, Inoublen, Aït Oussaït, Zouara, Oulad Ahmed) ;

– Les Oulad Sultan dans la partie nord du Chechar, partagés en Mâafa, Achèche, Tifoura ;

– Les Nememcha, aujourd'hui expulsés du Chechar, sont devenus nomades ; la tribu comprend les Oulad Rechèche, les Brarcha et les Alaoun ;

– Les Oulad Khiar, expulsés comme les Nememcha ; ils élirent domicile dans le cercle de Souk-Ahras.

Entre eux règne inimitié ou entraide. La première conséquence d'une lutte

192. D'après l'explorateur, on ne voit en effet aucune trace de forteresse byzantine.

193. C'est, en tout cas, ce qu'incline à penser Masqueray : ils restaient dans ces villages, y cultivaient l'olivier au service des colons.

194. Les termes se trouvant dans le dialecte et supposés à tord ou à raison par Masqueray comme latins sont à peu près les mêmes qu'on retrouve dans le reste de la Berbérie.

195. Le retour à la barbarie sur ces terres a dû se passer au VIIe siècle. Avec les guerres intestines, les colons berbérisés formèrent un groupe distinct (comme par exemple sur un rocher inaccessible, celui de Countro visité par Masqueray). Ce phénomène eut lieu dans toutes les vallées de l'Oued Ferrouj, l'Oued Djellal et l'Oued el Arab.

fratricide fut l'expulsion des Nememcha qui gardèrent une haine profonde aux Oulad Khiar et aux Beni Barbar. Ces Berbères prirent le nom de Chaouis lorsque, sans commerce, il leur fallut trouver, à côté d'une maigre agriculture, des ressources propres ; ils se tournèrent alors, selon l'hypothèse de Masqueray, vers l'élevage d'où leur nom de *chaoui* signifiant « pasteur ». Très souvent d'ailleurs, les luttes ont pour cause des problèmes de pâturage. « Les enfants, écrit-il, commencèrent à pousser le maigre troupeau de çi et de là aux environs de la *guelâa*, sous le regard des hommes toujours armés [196]. » Bien que ces populations parlent le même dialecte, leur différence réside, selon Masqueray sur la foi de la tradition locale, entre Berbères d'origine zenatienne [197] et d'origine extérieure aux Zenatas comme les Oulad Sultan ou les Nememcha. Les Nememcha émigrèrent chez les Hanancha et y résident encore. Les seuls hommes qui tentèrent de pacifier ces luttes furent les marabouts, hommes de paix et de religion qui instruisaient les enfants de la lecture du Coran [198].

Après avoir évoqué le Chechar par sa géographie, par la physionomie de ses villages et par les ruines romaines rencontrées un peu partout, et enfin par les populations qui y vivent, Masqueray étudie les différentes tribus.

Les Beni Barbar et les Oulad Sultan

Le nom des premiers est très ancien. Les Romains désignaient les indigènes par le nom collectif de *Mauri* ou *Barbari*. La fraction de l'Oued Bedjer a retenu ce nom tout comme en France celui plus générique de Normands qui s'est localisé en Normandie. Mais, ils se disent Zenata pour se donner un trait distinctif par rapport aux autres Berbères. Les Beni Barbar, vainqueurs au Moyen Âge des Aït Rejeunis ont dû certainement dominer dans les vallées de l'Oued Ferrouj, de l'Oued Djellal et de l'Oued el Arab. Le village le plus considérable, celui de El Amra aurait été bâti par des Lammeth. L'organisation très spéciale, avec des lignes brisées dans les ruelles, donne au village un

---

196. É. MASQUERAY, « Le Djebel Chechar », *op. cit.*, p. 132.

197. *Ibid.*, p. 131. À propos des *guelâas* (silos collectifs fortifiés), voir *infra*.

198. La remarque de Masqueray sur la barbarie, même actuelle, nous surprend : « Aujourd'hui même, le voleur de nuit, à main armée, est honorable dans le Djebel Chechar comme ailleurs. » On est surpris lorsque l'on met en regard d'autres textes de Masqueray concernant l'organisation sociale et les mœurs des Berbères où il insistait sur l'importante juridiction des Berbères, leurs codes coutumiers : Les *kanouns*, organisation autonome qu'il nous a si longuement décrite ultérieurement dans sa thèse ès lettres sur la *Formation des cités chez les populations sédentaires* (1886), semblait mettre en avant l'honneur ; alors pourquoi parler d'honorabilité pour les voleurs ? Est-ce propre au Djebel Chechar, mais alors pourquoi lancer ce « comme ailleurs » ? D'après ce que dit Masqueray, les Souiar seuls sont à l'origine d'un semblant d'ordre social et d'une amélioration de la condition de la femme. Mais il semble se contredire lorsqu'il évoque par la suite la « législation de l'assemblée des anciens ». Ce bref passage n'introduit-il pas de manière astucieuse son paragraphe de la « colonisation bienfaitrice » ? : « Le rôle des Souiar est terminé depuis que nous avons établi la paix et soumis les indigènes au cadi musulman. »

aspect désordonné qui peut servir en cas de défense. Les cultures s'y étendent en dessous et dans le lit de l'oued.

Sur le même modèle, plus réduit, le village de Ouendoura des Aït Allal atteste d'une influence saharienne. Ciar est aujourd'hui une véritable oasis ; avec son paysage quasi biblique, il est un lieu où se rencontrent les légendes des Beni Barbar. L'une d'elles dit que le Pharaon aurait campé au nord de Ciar dans un lieu qui a pris le nom de Menaceb Faraoun.

Les Beni Barbar ne quittèrent pas le village de Tizigrarine, avec ses maisons à même le rocher, mais c'est ailleurs qu'ils recherchèrent leurs alliés. Ainsi se sont-ils retrouvés amis des Turcs, liés au chef des Hanencha [199] qui habitait Gciba et combattit les Nememcha. C'est au XVIIIe siècle que Masqueray situe l'essor des Beni Barbar, essor vite contrarié, soit par une sécheresse, soit par une lutte avec les Maâfa. Ces guerres d'influence se font entre ligues. « En principe, écrit Masqueray, ce ne sont pas des questions de race qui ont déterminé la formation de ces ligues. Les indigènes disent eux-mêmes, d'une manière énergique, que le maître de chacun est son moulin. Les besoins matériels ont armé des frères contre des frères. Par exemple, les Beni-Barbar et les Oulad-Sultan, qui sont Zenata du Chechar, ont commencé de se combattre à propos de pâturages et sont restés ennemis mortels. Cependant il est très remarquable que ces mêmes Beni-Barbar, désignant leurs amis en général, disent : "Nous pouvions compter sur toutes les tribus qui se nomment *Beni* : les Beni-Meloul, les Beni-bou-Sliman, les Beni-Oudjana." On a déjà noté que ce terme de *Beni* semble désigner exclusivement les tribus d'origine berbère. On doit en restreindre le sens, car certainement les Abdi, qui sont dits Oulad et non Beni, sont des Berbères. Il se pourrait que le terme Beni s'appliquât spécialement aux tribus d'origine zenatienne. Dans ce cas, les Beni Barbar à tous les *Beni* auraient fait partie d'une confédération dans laquelle dominait l'élément zenata, tandis que leurs adversaires du Chechar, Oulad Sultan et Nememcha, seraient allés chercher des appuis en dehors parmi les tribus étrangères [200]. »

Une cause imprécise eut pour effet l'émigration d'un bon nombre d'habitants vers le Nord, dans le Tafrent, où l'on compte 960 tentes des Beni Barbar. Ils furent réputés pour leur grande connaissance de la médecine. Soigner les fractures ou pratiquer la trépanation était même mieux maîtrisé qu'une simple fièvre. Certains se réfugièrent au-delà du Tafrent, près de Madaure. Ces trois groupes inégaux : Beni Barbar du Chechar, du Tafrent, de Madaure, communiquent entre eux, entretenant des relations étroites, et sont aussi parfois possesseurs dans ces trois lieux à la fois.

Les Maâfa sont la partie la plus importante des Oulad Sultan. Après avoir

---

199. Cette population a été partiellement étudié d'un point de vue historique : Laurent-Charles FÉRAUD, « Les Harar, seigneurs des Hanencha », *Revue africaine*, t. XVIII, 1874, p. 11-32, 119-149, 281-319 et 321-396.

200. É. MASQUERAY, « Le Djebel Chechar », *op. cit.*, p. 132.

été sur la place forte de Guelaa, ils ont été sur celle de Taberdega, village conique. Les Maafa avaient une vie assurée par les pâturages du Djebel Akka et du Mehmel, et en sécurité avec leurs alliés alentour. Cette alliance avec les rudes nomades Nememcha était conditionnée à une sorte de servage qui fut peut-être la cause de leur émigration septentrionale. À l'est du village français d'Aïn Touta se trouve un autre groupe de Maafa que ceux du Djebel Chechar et de l'oued Nini reconnaissent pour leurs parents.

Les Tifoura et les Achèche et les autres

Comme les Mâafa, deux autres groupes se revendiquent des Oulad Sultan : les Tifoura et les Achèche. Ils sont souvent cités ensemble et liés au Nememcha ; ils font paître leurs troupeaux dans le nord du Chechar et sur le Djebel Ali. Pour Masqueray, leur histoire est obscure ; ils inquiétaient les Beni Barbar mais redoutaient l'attaque des Beni Mloul, mais ils pouvaient compter sur leurs alliés, les Brarcha. Le plus important de leurs petits centres est Khiran. Les Oulad Omran se partagent suivant le cours de l'oued dans quatre villages distincts dont le plus important est Djellal. Un groupe voisin, très lié à quelques bouleversements politiques locaux, est celui des Souias, voici tels que les présente l'enquêteur : « [Ils] s'étaient établis d'abord dans la vallée de l'Oued Djellal. Ils étaient très nombreux et marabouts ; ils firent place sans peine, vers la fin du Moyen Âge, aux Oulad Omran ; ils revendiquaient une origine marocaine. Du moins ils ont participé, une fois établis dans le Chechar, à toutes les vicissitudes des Beni Barbar et des Oulad Sultan[201]. »

En introduction à l'action maraboutique en tant que facteur de paix et de stabité de la région (même toutes relatives), Masqueray ne manque pas de souligner que la présence française l'est encore plus ! Pour lui, ces différentes populations Zenata du Chechar, hier en guerre paermanente, « oublient peu à peu leurs haines sous notre gouvernement. Elles s'étonnent encore de la paix que nous leur imposons ; *mais nous assistons à la formation d'une unité qui se consolide chaque jour et qui serait dangereuse si notre prestige n'y faisait sans cesse contre-poids*[202]. » Autour du centre maraboutique de Khenga Sidi Nadji, gravitent les Amamra de l'Aurès, les Beni Mloul, les Beni Barbar, les Oulad Sultan, les Nememcha. Son influence s'est accrue sous la domination française. En détruisant l'action de petites fractions maraboutiques, celle des grands chefs religieux s'est développée d'autant. La ville de Khenga abrite la coupole du fondateur de la confrérie des khouans : Sidi Abd el Hafidh. Son influence religieuse et la situation stratégique du lieu en font le centre des Beni Barbar, des Oulad Ouvran et des Beni Mloul. L'ordre religieux des khouans domine

201. *Ibid.*, p. 296.

202. *Ibidem.* Italiques ajoutées. En un mot, on passe de l'état belliqueux à une cohésion sociale.

dans la partie occidentale de la région aurasienne. Malgré le secret des cérémonies d'investiture, Masqueray décrit ce rite « d'intronisation »[203].

Appendice linguistique

L'appendice à son rapport d'exploration archéologique et historique du Djebel Checher concerne les interrogations de Masqueray et s'intéresse entre autres aux différences linguistiques entres deux grandes parties de l'Aurès où il distingue un « Aurès occidental » et un « Aurès oriental ». Les termes Ouest et Est varient dans leur sens suivant le lieu d'emploi. Ils désignent plutôt une situation ethnologique qu'une direction géographique. Pour les gens de l'Aurès, de l'Ahmar Khaddou, du Chechar, du plateau de Nememcha et des plaines environnantes, il en est ainsi. Exemple : l'Oued el Arab est limité par le Djebel Chechar d'un côté et les Beni Mloul de l'autre. Un homme du Chechar dit en désignant le lieu des Beni Mloul : « Voilà le Gharb (Ouest). »

Comment expliquer, selon Masqueray que l'Est commence sur la rive droite et l'Ouest sur la rive gauche ? Les gens du Chechar, du Mehmel, d'une partie du Tafrent et ceux de la plaine de l'oued Nini se disent *Zenata* et parlent le zénète. Les Gharbia (gens de l'Ouest) sont *Amazighs* et parlent le dialecte de la *tmazirt* ou *tmazira*. Malgré de petits groupes linguistiques intermédiaires, deux grands groupes se distinguent : *Zenata* et *Amazigh*. Enfin pour les besoins de la démonstration, Masqueray évoque des textes de Procope sur le *Mons Aurasis* (Aurès) ainsi que les écrits de l'historien des Berbères Ibn Khaldoun[204].

Il est vrai que d'un endroit à un autre dans l'Aurès, comme partout ailleurs, des différences linguistiques se font sentir. Pour expliquer par exemple la présence de blonds dans le mont et en Afrique septentrionale d'une manière générale, il fait appel à la thèse du général Faidherbe[205] qui, selon lui,

---

203. L'initié reçoit l'*orrod* (la rose) qui consiste dans la rémission des péchés, le don des paroles, du chapelet, la baraka et les consuls. Il est dommage que Masqueray qui se fait ethnographe à l'occasion n'explique pas ce qu'est recevoir la baraka et les consuls. L'initié remet des présents au cheikh et celui-ci le presse contre sa poitrine, signifiant ainsi qu'il absorbe les péchés du pénitent. Les dernières paroles du cheikh à l'initié inscrivent dans les mots la présence française de manière particulière : « Ne ment pas, ne parle pas, ne mange pas de choses impures, prends toujours le bon chemin, sois pur devant Dieu, crains le Français ; la crainte des Français est la crainte de Dieu. Ne calomnies pas la religion, élève bien tes enfants, fais l'aumône, paie la *zekkat* et l'*achour* [deux sortes d'impôt]. » La remise du chapelet, très importante, est un gage de considération du pénitent.

204. Ce dernier *in : Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. par le baron de Slane, Paris, Imprimerie impériale, 1852-1856, dresse une sorte de généalogie de l'ensemble des populations berbères qui nous donne l'état relatif (reconstruit) des différentes tribus quelque peu avant l'invasion arabe.

205. Louis FAIDHERBE, « Dolmens et hommes blonds de Lybie », *Matériaux pour l'histoire de l'Homme*, t. V, 1869, p. 341-344. Juste auparavant, Louis FAIDHERBE, « Recherches anthropologiques sur les tombeaux mégalithiques de Roknia », *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, t. IV, 1867, p. 1-76. C'est une étude remarquable pour l'époque, c'est suite à ses travaux de fouilles

« résout » admirablement la question ; à savoir que l'Égypte ancienne a laissé sur ses monuments de nombreux témoignages de ce phénomène. Ces blonds d'Égypte ne sont autres, d'après Faidherbe, que les Libyens Maschaouach. L'invasion de la rive Sud de la Méditerranée par des blonds en provenance du Nord est, pour lui, certainement à l'origine des dolmens, des tombeaux circulaires, des villes mégalithiques, des vestiges qui se retrouvent d'ailleurs un peu partout en Europe occidentale. Mais ces populations nordiques se sont bien vite fondus, de manière sporadique, aux Berbères bruns. Comment expliquer cette invasion, quelle en est la cause ?

Masqueray prolonge cette théorie qui a fait florès vers la fin du XIXe siècle et apporte son hypothèse sur les mouvements de populations supposés : au Moyen Âge, les Aourba avaient disparu de la vallée inférieure de l'Oued Abdi. Les Aouadga et Haouara trouvèrent la vallée vide et la « remplirent ». Auprès des colons romains de l'Oued Abdi habitèrent les blonds des anciens envahisseurs. Leurs descendants, ces petits groupes de blonds que l'on rencontre aujourd'hui sont appelés *Roumania* ; même s'ils parlent le berbère, leur accent se fait sentir peut-être dans les gutturales de l'ancienne langue zenata, ajoute-t-il.

VII. LE PLATEAU DES NEMEMCHA

À Paris, la commission des Voyages qui a enfin bien voulu statuer sur le cas Masqueray a accordé dans la séance du 19 mars la prolongation de mission [206] du chercheur-voyageur jusqu'à la fin de l'année scolaire 1876-1877. Mais la décision finale appartient au ministère, et ce dernier, par arrêté du 9 avril 1877, donne son approbation et, de plus, alloue à Masqueray une indemnité de 2 000 francs. L'intéressé est en outre informé que son étude sur Madaure ne sera publiée qu'à la fin de ses courses dans l'Aurès [207].

---

qu'il fait la synthèse de deux théories en présence, celles de A. Bertrand et de H. Martin : Alexandre BERTRAND, « Monuments dits celtiques de la Province de Constantine », *Revue archéologique*, 2e série, t. VIII, 1863, p. 519-530 ; Henri MARTIN, « Origine des monuments mégalithiques », *Revue archéologique*, 2e série, t. XVI, 1867, p. 377-396. Il soutient l'existence d'une vaste civilisation antérieure aux Celtes qui engloberait l'Europe occidentale et le Maghreb. Une mise au point sur les Celtes et les Tamahous « blonds » d'Égypte a été faite par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, « Les Tamh'ou et les Celtes », *Revue archéologique*, 2e série, t. XXIX, 1875, p. 52-57.

206. Note signée par E. Servaux, au nom du bureau des Travaux historiques et des Sociétés savantes, à l'attention de Mourier, datée du 4 avril 1877.

207. Lettre à Masqueray datée du 9 avril 1877. Malheureusement la publication promise par le ministère n'a jamais eu lieu.

Ruines anciennes de Khenchela (*Mascula*) à Besseriani (*Ad Majores*)

Pendant ces mois d'avril et de mai, à l'approche des premières chaleurs, Masqueray suit cette ligne qui va de *Theveste* (Tebessa) à Lambèse, *Mascula* (Khenchela), autre ville qui a joué un rôle non négligeable, selon le voyageur, dans l'Antiquité et *Ad Madjores* (Besseriani) qui continuait la suite des postes sahariens [208]. La région est desséchée, pierreuse et l'impression qui en résulte est pénible selon Masqueray. Après avoir pénétré dans la plaine de Sikha, il entre dans le Mehmel, la plaine haute de Cheria, puis la plaine inférieure de Guèrt, déjà saharienne.

On assiste là à toute une vision d'un voyage dans le passé autour des thèmes récurrents de la sécheresse et du problème de l'eau. Après la destruction d'un écosystème et le réchauffement du climat, c'est la terre à demi nue qu'on voit ici et là [209]. Les cultures, qui s'étalaient sur un espace de cent cinquante kilomètres à l'est de Khenchela, allaient en s'amenuisant et ont été anéantis définitivement au XIe siècle. D'année en année, les sources se firent rares et la répartition de l'eau donna lieu à des querelles. Avant, l'eau était réglementée, et l'on trouve encore, à certains endroits, des canaux souterrains qui en attestent. Procope et la tradition locale affirment même que toute la plaine de Baghai et du Guèrt étaient canalisées [210]. Récemment, on a découvert en curant la piscine romaine de *Mascula* un conduit qui devait alimenter toute la ville. Autre preuve que fournit également Masqueray : le nombre de puits anciens. C'est dire son étonnement devant le destin de cette terre des temps passés à aujourd'hui [211]. « L'homme seul est incapable d'une telle ruine [212] », écrit Masqueray. « C'est le

---

208. Cette exploration, comme on peut le voir plus loin, a fait l'objet d'un rapport au ministère, travail qui a été publié : É. MASQUERAY, « Ruines anciennes de Khenchela (*Mascula*) à Besseriani (*Ad Majores*) », *Revue africaine*, t. XXIII, p. 65-80 et p. 81-94. Masqueray avant de visiter la région disposait du mémoire de Lac de Bosredon, « Notice sur quelques monuments de l'occupation romaine dans le cercle de Tébessa », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 16 (1873-74), 1874, p. 53-76.

209. Depuis la fin du VIIe siècle et surtout du XIe siècle, selon l'historiographie, des hordes dévastatrices venues d'Orient ont incendié et abattu les arbres de Khenchela à Négrin et de Tébessa à Khenga Sidi Nadji. À ces sinistres se sont joints les ravages réguliers des nomades qui élargissent la zone nue devant les douars.

210. La question de l'hydraulique dans l'Antiquité a été étudiée, suite aux enquêtes de Masqueray et d'autres archéologues contemporains, par René M. DU COUDRAY LA BLANCHÈRE, « L'aménagement de l'eau et l'installation rurale dans l'Afrique ancienne », *N.A.M.S.* (Paris), t. 7 (1895), 1897, p. 1-109. Parmi les travaux relativement récents : Pol TROUSSET, « Les oasis présahariennes dans l'Antiquité : partage de l'eau et division du temps », *Antiquités africaines*, t. 22, 1986, p. 163-193 ; B.D. SHAW, « Water and Society *in:* the Ancient Maghrib. Technology, property and development », *Antiquités africains*, t. 20, 1984, p. 121-173.

211. MASQUERAY note : « Les Romains ont osé croire à la durée indéfinie de leur empire sur cette terre défaillante. Les Arabes eux-mêmes s'en étonnent et nous disent en nous montrant leurs maisons de pierres dont les pans sont toujours debout : " Vos ancêtres croyaient donc ne pas mourir ? " »

212. É. MASQUERAY, *op. cit.*, p. 445.



Canal d'irrigation romain (Aurès)

vent du sud-ouest, le *chehli*, qui a transformé en steppes les vergers des Romains dans le pays des Nememcha [213] », ajoute-t-il.

Mascula [214] se situe à un point clé du Sahara, entre *Theveste* et Lambèse, point clé si l'on tient compte des dangers susceptibles de survenir du Djerid tunisien. Au sud de Oued el Arab se trouve une route libre, voie d'immigration importante, qui alimente en grain et laine le marché actuel de Khenchela. On peut, selon Masqueray, dater la fondation de *Mascula* au début du IIe siècle, d'après l'inscription qui recouvrait l'entrée du conduit de la piscine. Elle fut d'abord pour les Romains une *statio*, c'est-à-dire un endroit où les Romains fixaient leurs auxiliaires ; plus tard elle posséda un théâtre et peut-être un temple. L'abondance des ornements chrétiens trouvés témoigne d'une certaine prospérité sous cette ère. D'après plusieurs dédicaces à Saturne, on peut conclure que l'élevage du bétail était sa principale ressource, mais les Romains ne laissaient pas aux Berbères l'exploitation de leur richesse pastorale. Les grandes cultures y étaient impossible à cause de l'aridité.

En mai 1877, sur la même route de Khenchela à Besseriani, Masqueray remarque deux bornes. Il en a vu d'autres auparavant sur la voie romaine menant de *Mascula* à *Vegesala* et l'une d'elles avait pour date le règne de Septime Sévère, l'autre celui de Claude II. C'est à Zoui seulement que l'on trouve d'autres ruines, dont un fort byzantin [215] et une église, bâtis avec les débris d'un poste militaire. D'après les inscriptions, ce poste s'appelait : *Vazanitana Statio* et logeait un détachement de la VIIIe cohorte des Lusitaniens. Nombre de ces monuments ont été détruits pendant la restauration byzantine et les destructions continuent à l'époque contemporaine. Ainsi, Masqueray relève des inscriptions qui, quelques mois plus tard, ont disparu. Quant à la partie méridionale de la Sikhra, à droite de la route de Khenchela à Zoui, elle est présente dans nombre de légendes et dans les contes arabes relatifs à l'invasion musulmane. Elle accueillit la tribu des Hilal ; et, suivant une légende, une femme d'une grande beauté y dominait : La Djazia. Masqueray relève de nombreuses inscriptions dans la ville romaine de Cedia au sud de Sbikha.

---

213. *Ibidem.*

214. A. Goyt, « Inscriptions relevées aux environs de Khenchela et de Sétif », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 17, 1875, p. 327-338 ; vol. 18 (1876-77), 1878, p. 334-335.

215. Quand les Byzantins s'établirent en Afrique, ils prirent possession des sources sans modifier la nature. Un passage de Procope évoque ce fait près de la ville de *Tigisis* où coulait une source au-dessus de laquelle les Byzantins avaient élevé un fort. Pour obtenir de l'eau, un chef berbère dut battre en duel l'officier grec au pied de la forteresse.

Le Mehmel et la plaine de Guèrt

Sur le plateau des Nememcha, dans le Mehmel, les Romains – seulement les Romains ? – avaient bâti beaucoup de villages ; près des ruines de maisons, on trouve des puits et des débris de pressoirs. Cette population agricole était presque aussi nombreuses que celle de la Sbikha. En suivant une route ancienne en face de Bir-Eddous, on descend dans une cuvette, où, d'après la tradition locale, vivent les descendants des Romains. Ils possèdent un columbarium monumental, analogue à ceux de Lambèse ou de Khamissa.

Au-delà de Bir-Eddous, au Sud-Est, une petite plaine fertile abrite des débris de pressoirs à huile et des pierres de construction. Sur le bord oriental du Mehmel, on domine le Chellia, le plateau des Beni Imloul, couvert de forêts de pins ; ensuite, en descendant, vient la plaine de Guèrt[216] dont le nom signifie pour les indigènes : « terre de labour ».

À Enchir Mertoum, on trouve une enceinte circulaire dont les pierres sont analogues à celles de Gouçats ou de la construction centrale de l'oasis de Tolga et qui peuvent donner quelques indices précieux. Les signes qui y sont inscrits révèleraient les marques d'une corporation ouvrière. L'intérêt de l'alphabet : un mélange de latin et de libyco-berbère est pour Masqueray l'occasion de suppositions et d'interprétations personnelles. Ainsi, par ces textes, le chercheur annonce d'autres pistes de lecture et d'autres sujets d'études à mener, comme par exemple la comparaison des signes de la basilique de Tébessa à ceux d'Enchir Mertoum, de Gouçat et de Tolga. L'édifice d'Enchir Mertoum, on a cru qu'il devait devait être originairement un forum civil, mais cette thèse déjà est remise en cause, et Masqueray s'efforce de le prouver : si l'on étudiait les signes des marches de la basilique, on justifierait qu'ils datent de la fin du IVe siècle.

En traversant d'Est en Ouest la plaine de Guèrt, on découvre à la source d'Aïn-Ghorâb les ruines du village de basse époque, c'est-à-dire le reste d'un petit fort au sud du bassin, des petits groupes de maisons ruinées ; dans le bas du ravin, des tombeaux mégalithiques. Un peu plus bas, à quatre cents mètres du bassin, on trouve une cave carrée et une large dalle qui la recouvrait entièrement. C'est une sépulture berbère[217] avec des pierres droites en ordre

---

216. Elle impressionne Masqueray par sa beauté et lui inspire ces quelques lignes rares car plus personnelles : « Ce spectacle magique, qui eut ravi un poète, éveillait aussi les espérances d'un chercheur ami de l'Antiquité ; car il était peu probable qu'on se fut attardé jamais dans un tel séjour. J'eus alors à me louer d'avoir diminué mon bagage : aussi léger que les nomades, j'étais libre d'errer à mon gré, comme eux dans cette terre promise. Là, plus de reconstructions récentes, mais une antiquité vierge, heureusement négligée par les hordes barbares. » D'après une légende, une reine possédait cette partie du Mehmel et promit sa fille à celui qui donnerait l'eau à son château d'Aïn Roumi et à sa ville d'Enchir Mertoum. Sur les deux magiciens venus, l'un fit jaillir la source, l'autre construisit le canal souterrain ; c'est à l'auteur du canal qu'elle donna sa fille.

217. Cette place des sépultures berbères au milieu de ruines romaines peut faire l'objet d'une étude spéciale selon le vœu de Masqueray. À Aïn-Ghorâb, elles témoignent toujours selon lui de

concentrique. Deux autres petites ruines attirent l'attention à Aïn-Ghorâb : la première, un groupe de pierres et d'arceaux qui portent des inscriptions, indiquent la présence d'une église ; la seconde est une construction carrée, basse, entourée d'une esplanade carrée à la façon des forteresses byzantines. Masqueray y découvre quatre lignes d'inscriptions ; une dédicace qui serait selon ses conjectures à la gloire d'un martyr, c'est donc une *memoria*[218]. Mais le manque de moyens, d'hommes surtout, ne lui permet pas de voir s'il subsiste sous le dallage un caveau renfermant les reliques. En fait, ces lieux qui ont l'aspect de constructions militaires byzantines et que l'on trouve un peu partout en Algérie, seraient à étudier de plus près pour découvrir qu'il s'agit probablement d'autre chose que des lieux byzantins.

À l'intérieur de la plaine de Guèrt, Masqueray visite des lieux plus connus : Gouçats, où il fit travailler des hommes sur la porte principale et découvre la dédicace aux empereurs Valens et Valentinien. Sur le plan archéologique, cette ville est une grande curiosité pour Masqueray qui émet nombre de conjectures sur les ruines, telle enceinte carrée serait-elle le forum de la ville, telle autre construction est-elle une *schola* ? Il y trouve des sépultures dont certaines d'origine berbères. Ce fait prouve bien que dans les grandes villes romaines comme dans de petits villages, les Berbères conservaient malgré tout l'usage de leurs propres pratiques funéraires.

Après l'étude des grandes villes comme *Thamgad*, Lambèse ou Tébessa, il reste aux archéologues et aux historiens à compléter leur travail par d'autres villes moindres, par des villages qui requièrent autant d'intérêt. C'est un peu ce que le travail de Masqueray tente de mettre en relief dans ce rapport.

De Sidi-Abid, on se rend à la limite saharienne[219] où l'on voit alors les effets du vent, de l'aridité où le désert « lisse, prend la teinte bleue d'un océan ». Quand on remonte vers le Nord, la végétation réapparaît. Il n'y a pas de ruines romaines entre Sidi-Abid et Oum-el-Ardjâne, les Romains ont dû renoncer à toute entreprise sur cette portion de terrain.

Dans la portion du Sahara que nous voyions d'Oum el Erdjâm, dominent deux villages modernes (Ferkan et Negrin) et deux ruines (Mdîla et Besseriani).

---

l'époque de transition entre le ve siècle et l'invasion arabe, lorsque les Berbères se mêlèrent aux colons romains pour les remplacer par la suite.

218. À Aïn-Seguer, à quatre kilomètres environ de Sidi-Abid, Masqueray rencontre une *memoria* de martyr analogue à la précédente mais sans le dallage.

219. L'étude de la bande saharienne ne vient pas clore cette étude mais la compléter. Cette portion saharienne était bien différente dans l'Antiquité ; elle était surtout arrosée, avec un système d'irrigation ingénieux. L'olivier était la culture dominante et on en rencontre encore dans plusieurs oasis. Le blé devait également y être cultivé. « Cette zone était-elle exclusivement militaire ? » est la grande question de Masqueray. Sa réponse est qu'elle formait une suite de « limites », chacune sous les ordres d'un *prapositus*. Il n'est pas sérieux de regarder l'expansion des colons romains et d'imaginer qu'ils se sont arrêtés à cinquante kilomètres de la bordure fertilisée du Sahara. La ville forte de *Thabudeos* était un évêché, Badès également. Ce qui montre que ces postes n'étaient pas essentiellement militaires et défensifs.

Mdîla est une grande vieille ville berbère, Besseriani est romaine. Masqueray nous parle de la première et de ses environs et, pour rompre la monotonie de son récit sur les paysages et les ruines, il écrit :

« Cette étude donne lieu à une question d'histoire naturelle qui n'est pas sans rapport avec l'Antiquité classique. On n'ignore pas dans le Sahara l'existence de serpents énormes que l'on rencontre un peu partout sur la bordure que nous avons décrite, mais qui sont surtout nombreux dans la plaine de Mdîla. La plupart des indigènes que j'ai interrogés m'ont affirmé qu'ils en ont vu, et voici le résumé de leurs déclarations :

Il faut distinguer deux espèces de gros serpents aux environs de Ferkan, de Negrin, et dans la plaine de Mdîla. Les uns sont noirâtres, de la grosseur du bras, assez courts, et n'ont ni tête ni queue, c'est-à-dire que leur tête et leur queue se terminent en grosses pointes arrondies. Quand ils soul irrités, ils se dressent et leur cou se gonfle. À ce signe nous reconnaissons facilement le naja, ou vipère à lunettes, fréquente en Égypte. Les Indigènes l'appellent *El-Fa*, et ce nom n'est pas à confondre avec celui de *Lefaa* qui désigne le céreste ou vipère cornue.

L'autre espèce est certainement le Python. C'est, disent-ils, un serpent d'une très grande longueur, qui peut être gros comme la jambe ou la cuisse, et qui n'est pas noirâtre comme *le Fa*, mais tacheté et quelquefois rougeâtre ; sa bouche est d'une ouverture démesurée. Najas et Pythons restent cachés dans les berges sablonneuses de la plaine qui s'étend entre Ferkan d'une part, et Nememcha de l'autre. Ils sortent de leurs retraites pendant l'été, quand la chaleur concentrée dans les plis du terrain leur rend le séjour insupportable. Les Najas sont si nombreux sur le chemin de Ferkan à Negrin, au mois d'août, qu'il est dangereux d'aller d'une ville à l'autre ; quand aux Pythons, qui sont beaucoup plus rares, ils habitent de préférence le marécage extrêmement touffu qui s'étend au sud des ruines de Mdîla. Il sont en quelque sorte maîtres de cette région pendant tout l'été, car les hommes alors n'y sont jamais, à cause de la fièvre et la chaleur. Peut-être se nourrissent-ils de sangliers qui y abondent aussi pendant l'absence de l'homme.

Tel est le récit que j'ai recueilli de divers témoins. J'ajouterai que, à Liana, dans une région sèche, mais où l'on trouve cependant des sillons ombragés de tamarix, le jeune marabout Si el Ouordi, étant sorti, il y a quelques années, au milieu du jour, pendant l'été, vit un serpent gigantesque s'éloigner lentement du milieu de la broussaille qu'il dominait de toute la tête. Des récits analogues peuvent être recueillis dans le Hodna, où une montagne voisine de Msîla est, dit-on, la demeure habituelle des Pythons. Je ne rapporte pas ici les fables que les Indigènes débitent dans l'Aourâs sur les dragons fabuleux à longue crinière. Toutefois, il est à remarquer qu'ils leur assignent toujours pour demeure la bordure saharienne, et il est possible qu'ils fassent allusion à quelques reptiles énormes, semblables à celui que combattit l'armée de Régulus. La condition spéciale du développement de ces animaux étant l'humidité jointe à la chaleur, ils ont dû diminuer en nombre depuis la haute Antiquité ; mais il nous est permis d'affirmer qu'il en existe encore en Algérie [220]. »

Toujours à Mdîla, Masqueray déniche des ruines, des fragments de poterie dont les fouilles révélèrent le même chantier qu'à Branis. Les ruines datent donc peut-être de la même époque comme le rappellent les ornements taillés, caractéristiques des constructions berbères. Quelques kilomètres après Négrin, on débouche sur les ruines de Besseriani : un carré de cent mètres de côtés avec des buttes régulières. Deux d'entre elles ont été ouvertes pour découvrir des

220. É. Masqueray, « Ruines anciennes... », *op. cit.*, p. 72 et suiv.

inscriptions. Mais le manque de moyens ne suffit pas à Masqueray pour étendre de telles fouilles.

Dans l'ensemble, Masqueray affirme qu'au IIe siècle de cette ère, les Romains avaient tracé deux grandes voies au nord du plateau de Nememcha. La première, mentionnée par Antonin sous le titre : *Item a Theveste per Lambesur Sitifi*. L'une suivait le bord du plateau, l'autre était saharienne. Suivant leurs chemins, les constructions se formèrent en deux lignes ; ainsi l'intérieur du plateau ne fut pas occupé par les Romains. Selon Masqueray, le pays se divisait en *latifundia* où les Berbères petit à petit se mélangèrent aux Romains et l'on put parler de civilisation mixte. Le christianisme y contribua. Ainsi à l'intérieur du plateau on trouve, à côté des tombeaux berbères, des ruines chrétiennes.

Il est regrettable pour Masqueray, qui veut apporter des faits historiques, qu'il ne surveille pas autant ses termes. Ainsi, lorsqu'il commence une page d'histoire par « j'imagine que... », on peut facilement mettre en doute les informations qu'il rapporte, et de plus, aux yeux du lecteur, tout son exposé peut perdre en crédibilité et en rigueur.

Suite du parcours

L'appendice de cette partie vient compléter l'itinéraire de Masqueray de *Mascula* à *Ad Majores*, d'un côté à la vallée de l'Ouâd el Arab, de l'autre à la plaine d'Ain Chabro. Les points d'arrêt sont : Tébessa, Okkous, Cheria, le Mehmel, Fouanis, Baber, Meleg-el-Ouidan.

Okkous devait attirer dans l'Antiquité à cause de sa station thermale. Les fouilles y seraient intéressantes, quoique, comme dans beaucoup d'autres lieux en Algérie, le fait qu'elles soient remaniées par des mains modernes, entraînent une terrible perte archéologique. Masqueray est aussi là dans son rapport pour le rappeler sans cesse au détour d'une ville ; celle de Gaga est un établissement privé important où s'élève un tombeau de famille. De là, en rejoignant le plateau de Nememcha se trouve un fortin byzantin. Le spectacle que l'on découvre en débouchant sur le plateau est étonnant de contrastes : au Sud-Ouest, le Mehmel, au Sud, le terrain incliné vers le Sahara : le Cheria. Masqueray a traversé cette partie de Gaga à Cheria, un village romain transformé en redoute byzantine et toute la plaine environnante témoigne de l'occupation romaine.

Le second itinéraire part de Sidi-Abid ; par les sources de Fouanis, il atteint la vallée de l'ouâd-el-Arab jusqu'à Meleg-el-Ouidan. Pour ces deux courses, le travail reste à faire ; beaucoup d'endroits mériteraient une étude spéciale que Masqueray ne peut entreprendre par manque de moyens.

La cohésion et l'organisation de ces textes est celle des itinéraires de Masqueray. On peut émettre des regrets dans la mesure où on ne dispose pas de cartes et que suivre des descriptions est insuffisant pour qui ne connaît

pas la région ou n'a pas fait le même voyage que Masqueray. Avait-il joint des cartes avec ces rapports[221] ou s'adressait-il à des personnes qui connaissaient les lieux ? Peut-être mais alors, sans cette connaissance, le chemin est difficile à suivre et les textes perdent beaucoup de leur intérêt. Sur le plan archéologique, il indique surtout les endroits où il serait nécessaire de faire des fouilles plus approfondies et surtout rapides car ce qui l'inquiète le plus, c'est la destruction de ces sites.

D'un point de vue historique, on pourrait jouer parfois sur le manque de rigueur, de précision. Mais ses convictions percent. Par exemple, il cherche à relever des erreurs souvent faites sur la nature des ruines. On les prend pour des œuvres byzantines alors qu'un travail montrerait qu'il s'agit de ruines romaines, donc beaucoup plus anciennes. Mais, il aurait pu sur ce point, constituer un dossier plus méticuleux, surtout s'il s'adresse à des historiens.

Nous terminons ce parcours dans le plateau situé à l'est de l'Aurès par une lettre non datée, mais écrite après juillet 1879, à l'attention du secrétaire général de la Société normande de géographie (Rouen), et qui accompagne les nouvelles publications de Masqueray. L'auteur, outre la fameuse chronique d'*Abou Zakaria*, parle ici de cet « opuscule intitulé *De Khenchela à Besseriani* [qui] est plutôt une étude de géographie ancienne qu'une étude d'archéologie. J'y joindrai une carte, ajoute-t-il, quand je le réunirai à quelques analogues pour former un volume. Il s'agit là de cette partie laissée en blanc sur nos cartes d'Algérie, et qui s'étend de l'Aurès à la frontière de la Tunisie, sous le nom de plateau des Nememchas. J'y ai découvert deux villes romaines et des tombeaux des martyrs[222]. »

VIII. FIN DE MISSION ?

Pratiquement tout ce mois de mai, tout comme les autres mois, de juin, juillet et août, sera consacré à des études linguistiques ou à la recherche historiques ; les travaux archéologiques occupent une place plus faible[223]. Il s'installe à Khenchela où il est relation avec le lieutenant du bureau arabe de ce chef-lieu[224] là se consacre à ses recherches livresques et au travail d'écriture.

Une de ses études concerne justement l'Aurès oriental, et Masqueray dans ses considérations historiques, intègre la tradition orale relative à la conversion

221. En tous les cas, malgré nos recherches soutenues, nous n'avons pas réussi à les retrouver.

222. *Société normande de géographie*, t. I, 1879, p. 256.

223. Lettre de Masqueray à Léon Renier, datée de Djemri, 21 août 1877.

224. É. MASQUERAY, « Traditions de l'Aurès oriental », *Bulletin de Correspondance africaine*, t. III, 1885, p. 76 et suiv.

des Aurasiens à l'islam[225]. À partir d'une description physique traditionnelle du pays tout entier selon un Aurès oriental « en relation directe et constante avec l'Orient, c'est-à-dire avec l'ancienne Ifriqîa et le pays de Qastîlîa, la Tunisie et le Djerid », et un Aurès occidental, Masqueray pose « une des questions les plus difficiles de la géographie africaine » depuis Procope : « s'ensuit-il qu'il y ait deux Aourâs ? » Pour autant que la question reste en suspens, Masqueray se propose ici d'examiner les traditions exclusivement dans l'Aourâs oriental. Ces traditions ici rapportées ont été recueillies de la bouche même des Amamra que Masqueray a écoutés plus d'une fois :

1) *Tradition anonyme*. – Ce récit se propose de faire connaître l'histoire des anciens habitants des montagnes de l'Aurès. L'auteur raconte qu'il a entendu dire que les Romains occupaient les grandes montagnes, dirigés par le roi Babar[226] dont la palais se trouvait à Tafrent. Un long récit qui se poursuit en faisant un tableau généalogique des 'Amâmra dont le nom proviendrait d'un dénommé 'Amâr, fils de Makhlouf ben Anceur, qui, envoyé par celui-ci, fertilisa l'Aourâs.

2) *Abrégé des faits concernant l'histoire et le peuplement du mont Aourâs et de la région qui l'avoisine au midi*. – L'auteur revient ici sur la période qui précéda l'entrée des musulmans, et examine « comment l'Aourâs avait été peuplé par les Romains et les Berâber. Les romains habitaient les villes, et les Berâber vivaient sous la tente ». Suit un récit très proche du premier sur l'arrivée de Makhlouf, et sur l'origine du nom des Amâmra. Le voyant un jour labourer, un Berâber demanda à Makhlouf qui il était. Il répondit alors : « Ammâroun fi el belad » (je viens peupler le pays). C'est de cette réponse que provient d'abord un surnom, puis le nom de Amâmra. Après un récit circonstancié de la descendance, l'auteur conte comment « l'Aourâs passa sous la domination française. Ici finit l'abrégé profitable ».

3) *Mohammed et 'Abri*. – Masqueray rapporte ici cette légende en chaoui zenatien, dans le dialecte de l'Aourâs oriental, à la suite de quoi il tente une analyse comparée de ces trois récits, et tire quelques leçons d'histoire : il récapitule plusieurs événements marquants sur trois millénaires d'histoire, de

---

225. *Ibidem*. Aux deux traditions consignées en arabe, il ajoute un récit légendaire recueilli à Djemri (ouest du Djaâfa), dans un campement des Oulad Bou Kahil en pays Amamra.

226. Celui-ci, fort de nombreuses armées, épousa une femme de race princière, Djemâ'a, avec qui il eut huit enfants dont trois fils qui chacun devint chef d'une armée et fonda une ville. Son fils aîné, Es Semech en fit construire une sur le point culminant de ces montagnes, et succéda à son père quand celui-ci mourut. Païen, exerçant un pouvoir tyrannique sur ses sujets, il trouva la mort de la main de son ami Zerdoun, cheikh et chef militaire renommé. La mère d'Es semach, Djemâ prit alors les rênes du pouvoir et exerça un règne qui fut un exemple d'équité. Ses sujets furent heureux jusqu'à l'arrivée des Compagnons du Prophète, parmi lesquels on comptait Sidi Abd Allah ben Dja'fer qui avait préalablement converti à l'islam toutes les populations des contrées qui s'étendaient entre l'Égypte et Tunis. Pour convertir à son tour l'Aourâs, il établit un camp à Hidra depuis lequel il exhorta par missive la reine Djernâ'a à se convertir, elle et son peuple, à la nouvelle religion. Après l'ordre de Romains avant l'arrivée des Compagnons du Prophète dressa une pierre géante à El Guelâ'a qui dès lors était devenue objet d'adoration.

la fin de la Préhistoire jusqu'au milieu du XIXe siècle, en passant par le temps de Massinissa et des Carthaginois, les périodes romaine, vandale et byzantine, ainsi que la première période arabe.

Malgré la seconde invasion arabe au XIe siècle, les Arabes finirent par s'éloigner de cette région montagneuse, « et du coup nos Aurasiens orientaux sont redevenus indépendants ». Plus tard il semble que les Turcs malgré leur puissance aient renoncé à les envahir à leur tour. « Nous sommes intervenus en 1844, écrit-il, et nous avons trouvé, comme il fallait s'y attendre, toute cette région désolée par des guerres intestines, appauvrie et presque inculte, retombée dans la plus profonde barbarie. » Au dire de Masqueray, « le seul élément de civilisation » qui y avait subsisté était l'enseignement quoique que corrompu par les superstitions de quelques marabouts. « Au reste, nul système politique. » Masqueray analyse ensuite le caractère parcellaire et lacunaire de cette mémoire collective : « des fragments de cette longue histoire ont disparu de leur mémoire ».

Toujours de Khenchela où Masqueray est déjà occupé par ses enquêtes linguistiques et sa collecte de traditions historiques, il demande au ministère[227], sur le crédit de l'année, les 2 000 francs déjà proposés. Cette somme lui est ordonnancée le 17 mai[228] et, deux mois plus tard, Masqueray adresse à la rue de Grenelle[229] un rapport sur le Djebel Chechar du point de vue historique.

Un rapport archéologique et un rapport linguistique

Dans une autre correspondance, Masqueray remercie la commission[230] d'avoir récompensé ses efforts et expose ses projets. Il souhaite « vivement » que ses deux nouveaux rapports, l'un archéologique et historique sur le Djebel Chechar, l'autre linguistique sur la comparaison entre les dialectes des Amamra, des Touaregs et des Kabyles soient, une fois reçus, soumis, après la commission des Voyages et des Missions scientifiques, à la Société de Géographie et plus particulièrement à Henri Duveyrier, dont il attend un avis bienveillant et compétent.

Le rapport archéologique que nous avons vu plus haut s'intitule *Le Djebel Chechar*[231], tandis que l'autre rapport qui ne porte que sur des phénomènes de langue renferme des *Dialogues* (*avec comme sous-titre : Exemples de la Chawia*

227. Télégramme daté de Khenchela, 8 mai 1877.

228. Elle constitue une indemnité supplémentaire relative à la prolongation de mission du 9 avril. Cette somme concerne aussi la mission à venir dans le Mzab.

229. Lettre datée de Khenchela, le 3 juillet 1877.

230. *Ibidem.*

231. Rapport daté du 3 juillet 1877, comprend 43 pages manuscrites et 21 pages d'appendice.

des Amamra comparée à la tamachek et au dialecte des Gaouaoua ; 44 p. et une note adressée au ministre de 4 p.). Les textes qui y figurent sont dans l'ordre : *le Passeport* ; *une Querelle* ; *la Fourrière* ; *Vol de chèvre* ; *Vol de nuit* ; *Plaintes* ; *Vols* ; *L'homme aux deux cents douros* ; *le Corbeau et le Chacal* ; *le Troupeau de moutons* ; *les Chèvres* ; *les Chevaux* ; *le Labourage*. À l'exception de *l'Homme aux deux cents douros* (un conte) et *du Corbeau et le Chacal* (une fable), tous les autres, comme dans un précédent rapport, sont des textes constitués de dialogues. Il y en a six en tout.

En avertissement, Masqueray écrit ceci : « Ces dialogues ont été écrits tels que je les ai entendus. Il est facile d'y remarquer beaucoup de mots arabes que j'aurais pu supprimer ou remplacer par leurs équivalents berbères, si je ne m'étais pas fait une loi de présenter le dialecte des Amamra sous son aspect le plus ordinaire. » Dans ce rapport linguistique, tout est prétexte pour comparer chaque mot chaoui à son correspondant kabyle puis touareg, et ses sources pour les autres dialectes sont, bien entendu, Charles Brosselard (*Dictionnaire français-berbère*, Paris, Imprimerie royale, 1844) et Adolphe Hanoteau (*Essai de grammaire kabyle*, Alger, Bastide, 1858 ; *Essai de grammaire touareg*, Alger, Bastide, 1860). Cela étant, mais l'éventail comparatif est en réalité beaucoup plus large comme il le dit dans la lettre d'accompagnement de son dossier : « L'élément principal de cette analyse serait le tamachek, ensuite le dialecte du Mzab, ensuite la chawia de l'Oued Abdi, ensuite celle des Beni-Barbar, le dialecte kabyle et le dialecte des Beni Menacer. »

Dans sa correspondance au ministère et à la commission des Missions, Masqueray ne souhaite pas prendre de vacances, mais poursuivre son étude jusqu'à fin septembre sur les dialectes berbères et les populations de l'Aurès [232]. Il montre beaucoup de zèle pour terminer tout ce qu'il a entrepris et il espère aussi recevoir un avis à sa proposition de créer un service actif et peu dispendieux de conservation des monuments anciens et autres vestiges historiques en Algérie. Si ce projet n'est pas mis en œuvre, il aimerait avoir une faveur du ministre de l'Instruction publique, à savoir être nommé, à titre exceptionnel et de courte durée, à une chaire d'histoire en faculté quelque part dans une ville de province (il subira ensuite son examen de doctorat dès les premiers mois d'exercice). Pour cela, il met en avant ses qualités et l'intérêt d'une telle chaire.

Ensuite le secrétaire des Sciences et des Lettres, et de la commission des Voyages et des Missions transmet au directeur de l'enseignement supérieur la demande de Masqueray qui postule pour une chaire d'histoire dans une faculté [233]. Mais en attendant la décision, c'est à Duveyrier, membre de la

232. C'est toujours dans cette lettre du 3 juillet où il dit qu'il envisage d'utiliser le temps nécessaire pour rédiger toutes ses notes et être à « portée de [ses] sources de renseignements ». Enfin, il compte compléter son travail archéologique de *Thurburs* et la plaine de Gèrt. C'est ce qu'il va faire précisément peu de temps après.

233. Note au directeur de l'Enseignement supérieur datée de Paris, le 14 juillet 1877.

Société de Géographie et de la commission des Missions qu'est échue la lecture du rapport de Masqueray sur le Djebel Chechar. C'est en fait ce que souhaitait justement Masqueray qui a une grande confiance en l'ancien explorateur saharien. Celui-ci devra décider s'il peut être publié dans la collection des « Archives des voyages et missions [234] ».

Après le Djebel Chechar, il y a cet autre rapport, une étude linguistique comme on le sait, sur les *Exemples de la Chawia des Amamra comparés à la tamachek et du dialecte des Gawawa* [235] qu'il a remis au ministère ; à l'adresse de la commission, il souhaite que cette étude soit vue, comme l'a été celle du *Djebel Chechar*, par Henri Duveyrier [236]. Ayant reçu une lettre du général Faidherbe, il voudrait savoir s'il était possible de lui transmettre ces deux rapports. Il doit rester encore deux mois et souhaite faire parvenir deux autres travaux qui pourront faire partie d'un livre. Mais pour se consacrer à l'ampleur de cet ouvrage, il aimerait savoir ce qu'il fera au mois d'octobre [237]. Cependant Masqueray se trouve de nouveau, comme convenu, à Khamissa (*Tuburs*) afin de compléter un précédent travail.

Sur le forum de *Thubursicum Numidarum* (Khamissa)

Comme on l'a vu précédemment, Masqueray a séjourné dans les ruines de cette ville ; c'était du 6 au 17 janvier 1877 où il a effectué sous les grandes rigueurs de l'hiver des fouilles dont il a soumis les premiers résultats à A. Poulle, président de la Société archéologique de Constantine [238]. Khamissa qui est la ville de *Thubursicum Numidarum*, une des plus anciennes de la Numidie étudiée avant Masqueray par le géomètre-topographe Jules Chabassière [239], mais il reste beaucoup de choses à faire. Masqueray s'est intéressé au mamelon qui domine la basse ville sur lequel il a découvert des fragments du forum. Le forum et l'amphithéâtre sont taillés dans la colline comme bon nombre de villes romano-berbères (Madaure, *Tagaste*, Fedj, Miao, Kociba). On retrouve cette tendance dans les habitations rupestres des Chaouia. Le dieu *Ifru* du panthéon berbère, selon Masqueray, y est le protecteur du foyer.

---

234. Lettre du ministère de l'Instruction publique à Henri Duveyrier, datée du 17 juillet 1877.

235. Lettre datée de Djemri, 20 juillet 1877.

236. Lettre datée, comme la précédente, de Djemri, 20 juillet.

237. La décision du ministère pourrait être déterminante au point de vue de la longueur dans la composition de ce livre.

238. Lettre de Masqueray à A. Poulle, sept.-octobre 1877, publiée intégralement *in :* É. MASQUERAY, « Le forum de *Thubursicum Numidarum* (Khamissa) », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, vol. 18 (1876-77), 1878, p. 634-639.

239. J. CHABASSIÈRE, *op. cit.* ; J. MARCHAND, *op. cit.*

Cette première étude qui avait eu lieu au premier mois de l'année, Masqueray la complète en se rendant sur les lieux en juillet 1877 ; il y est resté trois semaines. Outre la communication au président de la Société archéologique de Constantine, ce travail de fouilles a fait l'objet d'un rapport au ministère [240].

Masqueray avait ouvert une tranchée sur le côté gauche de la place qui lui a fait découvrir un escalier, des soubassements de colonnes et une salle de quatre mètres de côté, dallée. Sur les couloirs latéraux de cette salle se trouvaient des fragments d'inscriptions. Chassé de son premier chantier par la neige, il y revint en ce mois de juillet pour trois semaines qui furent moins fructueuses. Mais il a pu cependant sauver plusieurs objets et les envoyer au musée d'Alger. Il s'agit en premier lieu d'une inscription sur du marbre blanc qui donne la date de la construction du forum, contemporaine de la curie de *Thamgad* et de la fondation de *Mascula*. Ont également fait partie de l'envoi : dix fragments de marbre blanc « d'une inscription encore incomplète, qui nous apprend que le forum de *Thuburs*, *platea vetus*, avait été ravagé et dépouillé de ses marbres avant la fin du troisième siècle puis restauré par Nonius Marcellus » ; quelques fragments de plaques d'albâtre, reste d'une inscription impériale ; une tête de femme en marbre blanc, « plus grande que nature destinée sans doute à servir de cariatide » ; la partie supérieure d'une tête de Minerve casquée, de grande dimension avec le cimier du casque orné de plumes ; des fragments ornés de pieds, de main et de bras, et divers objets.

Son premier témoignage sur une région de l'Aurès

C'est au cours de l'été 1877, que paraît dans un prestigieux bulletin universitaire parisien *La Revue bleue*, appelée aussi *La Revue politique et littéraire*, la suite des « Impressions de voyage » de Masqueray [241]. C'est un récit qui est centré sur la description des *guelâa* (villages et greniers collectifs) visitées l'année précédente chez les Oulad Daoud et de leur rôle primordial dans l'Aurès. Le voyageur a la satisfaction d'avoir trouvé « le fait » qui peut expliquer toute une région. C'est durant un périple dans la vallée des Oulad Daoud que l'auteur, rongé par la fièvre et la fatigue, fait cette rencontre si riche en enseignement. Après avoir parcouru plusieurs villages désolés sans avoir trouvé d'assistance, les voyageurs arrivent à Sanef, où tout respire la misère et la maladie d'une région autrefois florissante.

Le regard de l'auteur est capté par une grosse maison isolée que les villageois, aidés de mulets, s'activent manifestement à remplir de vivres :

---

240. Ce rapport au ministère, malheureusement, nous n'avons pas pu le retrouver.

241. É. MASQUERAY, « En pays berbère – La Guelâa », *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, t. XII, janvier-juillet 1877, p. 1185-1189. La précédente livraison de cette revue contient une première partie des « impressions de voyages » de Masqueray. Il s'agit de deux excursions en Kabylie (de 1873 et 1874). Cf. O. OULD-BRAHAM, *art. cit*.

c'est la guelâa des Berbères. Chacun y dépose ses réserves pour l'hiver et cette bâtisse commune symbolise toute la cohésion de la communauté [242].

De fait, la guelâa se transforme très souvent en forteresse, bâtie sur une pointe et entourée précautionneusement de maisons. On ne saurait appeler cet ensemble un village car, selon le visiteur, les gens ignorent les relations amicales et l'échange : « Ils sont là comme des aigles dans une aire ». Ils sont surtout occupés à se préserver de tout ennemi et ce dépôt de vivres est aussi sacré qu'une mosquée. Ces guelâas fortifiées nous racontent par strates successives l'histoire de ces régions. Il faudrait énumérer les luttes sans fin, les infractions et les vols perpétuellement perpétrés entre voisins, plus fréquentes que les véritables batailles rangées. Ces exactions servent de dates historiques à « ce peuple qui ne sait même pas son âge ». Cependant en cas de guerre et de victoire, le vainqueur achète au vaincu sa terre moyennant un tribut symbolique.

Dans tout ce monde berbère de la montagne, toutes les positions dominantes ont été souvent des guelâas, l'équivalent du ring des arabes : « un trait de leur race et une conséquence de leur histoire ». Elles furent dressées brusquement au lendemain de l'occupation romaine par les souverains semi-légendaires de l'Aurès et opposèrent une résistance sanglante aux invasions arabes, comme en témoigne la victoire de Koceïla sur Sidi Okba dont le corps repose aujourd'hui près de Thouda.

La troisième sorte de guelâa est la plus redoutable : elle prend la forme d'un plateau élevé, abrupte et imprenable, dont l'exemple le plus frappant est le mont Aurès lui-même. La visite de l'une d'elles, la Mestaoua, se fait pour l'auteur sous le coup de l'impression douloureuse laissée par le récit des colons des pertes militaires et des atrocités subies par les Français sur le plateau en 1870. Il découvre, après une longue ascension, une grande surface nue où l'on peut lire les vestiges d'un cimetière et les traces des destructions françaises. Il ne reste plus une seule des quatre cents maisons qui s'y trouvaient mais le cheïkh reconnaît, en signe d'apaisement : « Les Français nous ont donné la paix, et la paix est le premier des biens » et invite l'auteur à déjeuner chez lui. À la fin du repas, l'homme, qui était resté jusque-là dans une réserve un peu contrainte, interroge l'auteur sur Cayenne, qu'il croit se trouver en France : son fils y est enfermé depuis six ans. Cet épisode n'empêche pas le maître de maison d'accorder au Français qu'il est sa bénédiction au moment du départ [243]. La

242. On a affaire ici à Masqueray-touriste, différent de Masqueray-homme de science. Pour lui, dans ce « monde inférieur » et chez un peuple « demi-sauvage » habité par les passions les plus primaires, les mots comme patriotisme, égalité, dévouement ne sauraient avoir de sens.

243. Et en effet, on peut considérer que la soumission paisible de ce peuple si guerrier, si brutal, si éloigné de la civilisation occidentale (considérée par le voyageur comme la civilisation-étalon) relève du prodige. Mais tout prodige a une explication : le même instinct qui les poussait à la guerre les incite aujourd'hui à la soumission. Il s'agit de l'« amour de leur bien matériel », qui n'a jamais été autant satisfait, pense-t-il, que depuis l'arrivée des Français. Ce souci, aussi important que la religion chez eux, est plus fort que leur haine, pourtant extrême, pour les Français et réduit la « science du gouvernement » des colons à des préceptes grossiers.

vue de leur prospérité présente les rend dociles et courtisans au point d'appeler les quelques rares visiteurs français *chérifs* et de les inviter à embrasser la religion musulmane [244], supposée être la meilleure des religions.

Suites de la correspondance avec la commission

Pour revenir à la situation concrète des rouages administratifs parisiens, le rapport linguistique de Masqueray sur la chaouia n'est pas remis comme souhaité à Henri Duveyrier, mais à De Saulcy [245], membre de l'Institut. Cependant, une lettre du ministère, partielle, du même jour [246] assure Masqueray que ses rapports seront ensuite communiqués à Duveyrier. L'avis de De Saulcy sur le rapport de Masqueray est très positif puisque cet orientaliste, le considère digne d'être publié [247].

Dans la région de Khenchela où il se trouve encore, les enquêtes linguistiques et la mise en ordre des notes de Masqueray vont bon train. C'est cette tâche absorbante qui explique la raison d'une longue absence de correspondance avec Léon Renier [248]. Cette lettre dresse, comme une sorte de bilan, tous les dérangements encourus pour une mission de ce type : le problème d'argent, l'insuffisance des recommandations personnalisées, c'est-à-dire pouvoir en fait ne pas être considéré comme simple touriste, avoir un statut spécial, plutôt crédible, auprès des autorités :

> Quand je reviendrai à Paris, écrit-il, je pourrai présenter verbalement quelques considérations que je ne puis présenter dans mes lettres officielles ; je dirai en substance que les missions archéologiques en Algérie me semblent entrer dans une période nouvelle, celle des fossiles, que les simples recommandations comme celles dont j'ai disposé ne suffisent plus. (...) Il faut bien savoir et dire qu'en Algérie les recommandations des ministères et du gouverneur de l'Algérie sont regardées comme chose banale et restant à peu près sans effet. On en accorde, m'a-t-on dit, à tant de personnes ! Il n'est guère d'étranger en effet qui ne se présente, pour voyager en pays arabe avec des lettres de cette sorte, ou analogues. Il en résulte que le missionnaire investi par notre ministère, par exemple, a toute l'apparence d'un simple voyageur, d'un touriste, auquel on donnera bien l'occasion d'une promenade rapide, mais que l'on traitera au fond avec la plus parfaite indifférence [249].

244. Masqueray, quelque temps après, publie une pénétrante *Note sur les Aoulad Daoud du Mont Aourâs*, Alger, Jourdan, 1879, 40 p. et 1 carte, dans laquelle, en particulier dans l'introduction, il prend position sans ambiguïté en faveur des « indigènes ».

245. Lettre du ministère datée du 30 juillet 1877.

246. Paris, 30 juillet 1877.

247. Rapport de De Saulcy au ministère, daté d'Avenay (Côte d'Or), 14 août 1877. Ce travail de Masqueray est, écrit-il, « un recueil de dialogues fort curieux dont l'ensemble, avec les quelques contes qui l'accompagnent, nous donne des notions plus positives que celles que nous possédons jusqu'ici, sur la langue chaouïah ou berbère... ».

248. Masqueray à Léon Renier, lettre datée de Djemri (près Khenchela), 21 août 1877.

249. *Ibidem.*

Or, il est trop souvent amené à faire appel à ses amitiés personnelles. Mais toute sa colère se concentre sur les destructions : « Je viens de lire un article de journal dans lequel on raconte comment la Vénus de Milo fut trouvée (...), j'affirme que si cette Vénus avait été découverte dans les mêmes conditions en Algérie, elle avait servi à faire de la chaux ou à laver les routes. » L'exemple est sensibilisateur, et Masqueray s'y connaît pour toucher juste. Bien que le ministère ait envoyé un architecte pour dessiner et classer les monuments, il faut prévoir plus, car l'indifférence ne pourra réparer toutes les pertes qui se font sans conscience. Il pointe le doigt et accuse : « Les destructeurs ce sont nos agents indigènes les plus haut placés, ce sont des entrepreneurs français, ce sont des employés français, instruits et payés par la France. » Sa dernière requête, « légère faveur », est d'être nommé en faculté au mois d'octobre, dans le midi, si possible. Il pourra présenter son doctorat cette même année (il en avait interrompu la rédaction pour cette mission).

Ce même jour (21 août), il écrit directement à E. Servaux, directeur de la division Sciences et Lettres, une lettre[250] qui fait état de ses incertitudes : quel jugement de la commission a été rendu, de combien de fonds dispose-t-il encore jusqu'en septembre. Il se plaint de la lenteur avec laquelle il a reçu les mandats et souhaite recevoir le prochain à Alger où il sera en dernier lieu.

Dans une autre lettre, écrite le lendemain, à l'attention du ministre[251], il dresse un état de ses différents travaux. Il a étudié le massif aurasien du point de vue de la langue, recueilli toutes sortes de souvenirs historiques, et de mœurs, depuis le Zab septentrional jusqu'à la frontière tunisienne et depuis Bellezma jusqu'à Negrin. Il espère aller dans la vallée inférieure de l'Oued el Abiodh vers la fin septembre. Il a résulté de cette mission :

1° un vocabulaire comparé de la langue berbère parlée dans la région, dont il a le « premier », dit-il, constaté la subdivision en deux dialectes ;

2° un choix de dialogues pratiques ;

3° une étude historique des populations de l'Aurès ; plusieurs descriptions de villes et ruines romaines (*Thamgad*, Madaure, *Thuburs*, *Lambiridi*, les antiquités du Bellezma et du plateau des Mememcha), suivis d'inscriptions inédites. Masqueray espère transmettre ses connaissances accumulées, en partie grâce à ses missions, au sein d'une faculté dès le mois d'octobre 1877 et il sollicite, à cet effet, un poste[252].

---

250. Masqueray au ministère de l'Instruction publique, Djemri, le 21 août 1877.

251. Lettre datée de Djemri, 22 août 1877.

252. *Ibid.* « Je me permets, Monsieur le Ministre, de solliciter de votre bienveillance, non pas une récompense que je ne mérite point, mais, dans notre Université où je désire reprendre ma place, un poste qui me permette de classer les éléments que j'ai recueillis ; dans un cours de faculté, je pourrais le soumettre au jugement du public, et l'Algérie est si peu connue en France que cet exposé ne serait pas sans utilité. Je ne suis pas docteur, bien qu'agrégé d'histoire depuis ma sortie de l'École normale supérieure. J'avais destiné ces deux dernières années à la prépara-

Pour revenir aux récentes études du voyageur, le rapport de Duveyrier[253] a été des plus élogieux à l'endroit du travail de Masqueray sur le Djebel Chechar et il le recommande même à la publication[254]. Dans l'attente, Masqueray s'interroge sur ce qu'il doit faire. Il est en effet sans réponse concernant sa demande de poste en faculté. Une note interne au ministère qui formule toutes les questions de Masqueray, semble vouloir presser les réponses et activer les décisions.

Vers une mission au Mzab

Vers le 12 octobre 1877, la réponse attendue lui parvient[255], négative pour deux raisons. En premier, Masqueray n'est pas encore docteur, et en second, il n'y a pas de chaire d'histoire vacante. Même s'il y en avait, on ne pourrait le choisir au profit d'autres candidats qui sont déjà docteurs. Cependant, son congé et sa prolongation de mission sont accordés sous réserve d'attendre la fin des vacances de la Commission pour avoir les indemnités.

Malgré cela, Masqueray est satisfait[256] de pouvoir prolonger une mission dont il n'a pour l'instant remis qu'une partie des travaux. Il souhaite surtout fouiller la ville de Hydra. Cette prolongation lui permettra de remettre un dictionnaire complet de la chaouia ou dialecte des Zenata de l'Aurès qui lui

---

tion et à la soutenance de mes thèses devant la Faculté de Paris ; j'ai préféré accomplir la tâche que vous avez bien voulu m'accorder, et d'ailleurs, mes thèses, conséquence naturelle de quelques-unes de mes découvertes, sont dès à présent entre mes mains. Puis-je espérer, Monsieur le Ministre, que vous veuillez me nommer, dès ce mois d'octobre 1877, professeur de Faculté (Histoire), en m'accordant la faveur de subir mes examens de doctorat quelques mois après ma nomination ? Les promesses que j'ai tenues peuvent-elles être une garantie suffisante ? / J'ignore si quelque règlement s'oppose à cette nomination que je regarde comme le complément du travail auquel je suis attaché si vivement ; mais, après ces deux ans, je reviendrai en France au mois d'octobre, comme un étranger, trop heureux, Monsieur le Ministre, si le peu qu'il m'a été donné de faire semble n'être pas indigne des témoignages de confiance que vous m'avez donnés. / J'ai l'honneur, etc. »

253. Daté de Sèvres, le 30 août 1877. Mais comme la commission des Missions était en vacances, ce rapport ainsi qu'un autre n'ont pu lui être soumis.

254. Non seulement, poursuit le rapporteur, Masqueray comble des lacunes par ses travaux intéressants, mais apporte des inscriptions inédites, en particulier celle du *Minicipium Badovi*. Il ajoute aussi un important résultat sur une particularité géographique de l'occupation romaine dans le Sud du département de Constantine. Il ne conteste que certains détails linguistiques sur l'origine du nom des Addaça, sur certains mots chaouia dérivés du latin, et sur une traduction d'un chant court, en arabe dialectal, qu'il préfère plus littérale (Voir annexe, document 1). Au sujet de ce rapport, ce membre du comité des Missions publiera un compte rendu très enthousiaste : Charles MAUNOIR et Henri DUVEYRIER, « Le Chechar et ses habitants, d'après les explorations de M. Émile Masqueray, en 1877 », *Année géographique*, 2e série, t. II, 15e année (1877), 1879, p. 281-294.

255. Lettre datée de Paris, 1er octobre 1877.

256. Lettre adressée au ministère, datée de Batna, 13 octobre 1877.

paraît d'autant plus complexe depuis sa découverte de la division de l'Aurès en deux groupes linguistiques.

Il projette donc de demeurer pendant deux mois soit à Batna, soit à l'est de Biskra pour finir le dictionnaire avec l'aide d'un homme de la tribu des Amamra et de celui des Oulad Abdi. Ensuite, il désire s'installer à Beni Sgen ou Ghardaïa pour s'imprégner du dialecte du Mzab.

Pour Masqueray, dresser une étude complète de la chaouia est un défi qui ouvre la voie à d'autres dialectes à découvrir : ceux du Mzab, ceux de la région de Touggourt, ceux des Touaregs, ceux des Chleuhs. Il espère en avril, juste après le Mzab, passer à Touggourth et Temassin pour entendre parler le touareg. Masqueray justifie par l'ampleur de ses travaux le fait qu'il demande une allocation double : 8 000 francs au lieu de 4 000 francs pour l'année scolaire, et dès maintenant 3 000 francs pour les dépenses des voyages de l'année. Il est extrêmement précis sur ses dépenses et programme les sommes qui lui seront nécessaires.

Il appuie sa lettre au ministère d'une autre, plus directe[257], à la commission. Il met en valeur son travail et souhaite ne plus être troublé par des soucis d'argent qui « nuisent au travail de l'esprit ». Dans une lettre à Léon Renier[258], Masqueray informe qu'il a eu la réponse favorable du ministre pour être en mission encore pour un an ; seulement recevra-t-il l'indemnité de cette année 1877 ? Il devient de plus en plus organisé et dresse pour l'année à venir un plan de répartition de ses indemnités, destiné au ministre.

Duveyrier de son côté alerte la commission (par l'intermédiaire de Léon Renier) que Masqueray a besoin d'argent pour n'avoir eu que 2 500 francs depuis le mois de mai[259]. Il recense tous les travaux qu'il a déjà effectué et appuie très fortement sa demande. Ce sont donc trois lettres qui prennent en compte la situation de Masqueray et appuient avec empressement la nécessité de subventions. À ces lettres se joint une note du ministère à la commission du 23 octobre 1877 qui remet les requêtes de Masqueray. Le 24 octobre 1877, le ministère répond à Masqueray qu'il lui alloue 2 000 francs et non les 3 000 francs demandés. Il ne peut cependant répondre sur les sommes demandés pour sa prolongation de mission, avis qui dépendent de la commission seule[260]. À cette lettre suit l'arrêté ministériel nécessaire à l'ordonnancement des 2 000 francs.

Le 2 décembre, il a rédigé un rapport archéologique pour le ministre, concernant les Nememcha. Il en informe Léon Renier[261]. Son

257. Lettre adressée à la commission le 13 octobre 1877.

258. Lettre datée de Batna, le 14 octobre 1877.

259. Lettre d'Henri Duveyrier à Léon Renier datée de Sèvres, le 21 octobre 1877.

260. Lettre du 30 juillet 1877.

261. Petite lettre datée de Batna, 2 décembre 1877, dont voici le texte *in extenso :* « Monsieur et très honoré Maître, / J'adresse au ministère par ce courrier un rapport archéologique

rapport[262] intitulé : *Ruines anciennes de Khenchela à Besserrani*, il promet qu'il le fera suivre d'un autre, concernant la linguistique berbère cette fois, sur la comparaison des dialectes des Zenaga, des Chaouia et des Beni-Mzab. Le ministère transmet cette étude le 13 décembre 1877 à la commission des Missions et confirme la réception à Masqueray le 13 décembre 1877.

Au cours des trois premiers mois de l'année 1878, la correspondance de Masqueray avec le ministère ou la commission des Missions se rapporte d'une manière générale à son besoin d'argent pour recouvrir des « dépenses spéciales » du 19 décembre 1877 au 19 janvier 1878, des déplacements à Alger et Constantine pour renouveler ses lettres de créances, nouer des relations préparatoires en vue de sa prochaine mission au Mzab[263].

Dès lors, il projette de séjourner quarante jours dans les cités ibâdites[264] pour y recueillir un vocabulaire complet de leur dialecte et peut-être un des livres de chroniques. Pour cette année où les dépenses seront plus fortes, il espère une subvention de 11 000 francs.

Masqueray est prêt pour son voyage au Mzab, mais étale ses griefs[265]. Si on lui a en effet prolongé sa mission, après une attente de trois mois, il aurait aussi fallu lui remettre l'argent nécessaire à la poursuite de ses travaux, à ses voyages. Il semble amer et désespéré de voir que les engagements ne sont pas respectés, mais y avait-il engagement ? Masqueray n'excède-t-il pas les travaux qu'on lui confie ? De plus, Masqueray a découvert dans le *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine* la mention de deux inscriptions citées sans son nom, alors qu'il en avait lui-même fait la découverte. Le même procédé, tout aussi malheureux, se renouvellera à ses dépens un an plus tard[266]. Dans une note rédigée le 29 juin 1879, Masqueray déplore d'avoir été « utilisé », c'est-à-dire d'avoir communiqué des découvertes qui sont parues sans qu'on cite son nom. Lors de son voyage dans la plaine de Guert, en mars 1877, il a découvert l'inscription du

---

concernant ma course chez les Nememcha. Vous y trouverez disposées dans leur ordre les inscriptions que j'ai déjà eu l'honneur de vous communiquer. Puis-je espérer que je trouverai, grâce à votre protection, la commission des Missions plus favorable encore que les années précédentes ? / Agréez, etc. »

262. Masqueray au ministère, Batna le 2 décembre 1877.

263. Lettre adressée au ministère de Batna, 22 janvier 1878.

264. Lettre adressée à la commission des Missions, de Constantine, le 15 janvier 1878. Masqueray dresse son programme de voyage et d'études. Il doit se rendre au Mzab et a obtenu de la haute administration militaire d'Alger des encouragements. Étant à Constantine, il a fait une conférence devant le corps des officiers sur sa mission dans l'Aurès et obtenu du général Carteret des lettres de crédit pour retourner à l'Est de l'Aurès poursuivre ses fouilles. Il s'est également préparé pour fouiller la ville de Hydra, en territoire tunisien, où des agents allemands travaillent déjà. Il n'aura qu'à présenter pour l'Exposition universelle que son dictionnaire berbère-chaoui, qu'il fera parvenir en même temps que des crânes destinés au Musée anthropologique de Paris.

265. Lettre à Léon Renier datée de Batna, 13 février 1878.

266. É. Masqueray, « Ruines anciennes... », *op. cit.*

martyre Consutus. À Aïn Seguer, il découvrit une autre inscription qu'il communiqua à M. de Rossi et à M. Lac de Bosredon à Tebessa. Ce dernier envoya par la suite un interprète relever l'inscription et l'utilisa dans des commentaire sans mentionner le véritable découvreur. Masqueray, sans vouloir entrer dans des « querelles d'archéologues », tient à rectifier la source de cette découverte.

*

* *

Maintenant que conclure ? car cette mission appelle plusieurs types d'observations. Tout d'abord en ce qui concerne le choix du terrain. Masqueray a eu de la chance d'avoir à explorer une région riche au point de vue archéologique, une province qui appartenait dans l'administration romaine à ce qu'il est convenu d'appeler l'ancienne Numidie. Elle a été déjà scientifiquement parlant étudié par Léon Renier et la fameuse Commission scientifique de 1840-44 sous les auspices du Gouvernement mais aussi par une société savante, basée à Constantine et doyenne de toutes les sociétés scientifiques de l'Algérie du Second Empire (créée en 1853). Rendant compte du bulletin de cette Société archéologique de Constantine, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, Masqueray ne tarit pas d'éloge à l'égard de l'œuvre scientifique de cette dernière [267]. Il sait ce qu'il lui doit !

Au plan stratégique, le chercheur a monté la barre très haut dans ses soutiens pour finaliser ses objectifs : en dehors des appuis politiques et symboliques qu'il a pu avoir à Paris (Masqueray est un homme apprécié, qui sait convaincre), on a vu que deux hommes d'envergure se sont montrés disponibles pour l'aider. Il s'agit d'Henri Duveyrier et de Léon Renier, et Masqueray va devenir pour eux une sorte de correspondant scientifique ; de leur côté, ils pèseront de tout leur poids pour faire aboutir telle ou telle demande du voyageur. Tous les deux ont exploré une partie de l'Algérie au moins deux décennies plus tôt et ils connaissent déjà, à un titre ou à un autre, la montagne de l'Aurès ou les environs immédiats. Henri Duveyrier, après avoir abordé le Sahara, a été dans le sud de la province de Constantine en géographe, en ethnologue et aussi en archéologue : il avait relevé des inscriptions dans la région [268]. Quant à Léon Renier c'est un grand nom de l'archéologie algérienne [269], celle de la période de la conquête militaire ; il a à son actif plusieurs

---

267. É. MASQUERAY, « Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine, 1882 », *Bulletin de Correspondance africaine*, t. I, 1882, p. 404-406.

268. Henri DUVEYRIER, « Lettre au Président de la Société archéologique sur des inscriptions romaines recueillies en traversant l'Aurès », *Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*, 1860-1861, p. 106-114.

269. Sur l'ensemble de ses travaux, cf. MASQUERAY, « [Nécrologie] : M. Léon Renier », *Bulletin de Correspondance africaine*, t. III, 1885, p. 532-537. Parmi ceux qui concernent

missions, en particulier dans le Constantinois, en 1850, 1851 et 1852. Le résultat a été un ouvrage monumental, le *Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie*, resté longtemps inégalé. Ce n'est qu'en 1881, qu'a été publié à Berlin le VIII[e] tome du *Corpus inscriptionum latinarum*, consacré aux inscriptions de l'Algérie, qui du coup a rendu l'ouvrage caduc. Pour d'autres raisons, Masqueray va se défier de la science allemande et ne cessera pas ses hostilités contre l'École berlinoise.

En effet, pour Masqueray, la recherche archéologique en Algérie est un enjeu fort, et elle est éminemment reliée à deux problématiques : la première est la suprématie de l'Allemagne dans ce domaine (et accessoirement l'Italie). Ce savant français ne manquera pas l'occasion, à chaque fois, de chercher querelle à ses homologues d'outre-Rhin : Wilmanns, Mommsen et Schmidt de Halle. La deuxième, plus grave encore, est la destruction pure et simple du patrimoine historique et archéologique. Avec la colonisation, l'aménagement du territoire et l'urbanisation, beaucoup de vestiges finissent à la pioche ou au marteau. Masqueray qui essaye d'alerter le gouvernement général, le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et l'ensemble des administrations concernées, ne peut que déplorer cet immobilisme ravageur. Il créera un organe académique en 1882, rattaché à l'École supérieure des Lettres d'Alger dont il est devenu directeur deux ans auparavant, intitulé *Bulletin de Correspondance africaine*. Dans l'avant-propos, il écrit une véritable profession de foi dans laquelle il est résolument engagé dans le sauvetage des richesses antiques du pays et dans la préservation du passé :

> « Ce Bulletin doit de paraître à la libéralité de M. Paul Bert, Ministre de l'Instruction publique, ardent ami de l'Algérie, et à l'initiative de M. Albert Dumont, Directeur de l'Enseignement supérieur, qui continue dans l'École d'Alger son œuvre de Rome et d'Athènes. L'occupation de la Tunisie et la création rapide de tant de villages dans notre territoire civil ouvrent aux découvertes archéologiques une ère nouvelle, et ce n'est pas trop, pour en transmettre une part au monde savant, qu'une publication bimensuelle de deux feuilles environ, sœur de la *Revue africaine*, du *Recueil de la Société archéologique* de Constantine, et du *Bulletin de l'Académie d'Hippône*. La science et le dévouement de MM. Renier, Judas, Halévy, Faidherbe, Tissot, Poulle, Berbrugger, Delamare, Mac-Carthy, Reboud, Cahen, Cherbonneau, Letourneux, Féraud, nous ont frayé la voie : nous puiserons nos forces dans une communion constante d'idées et de sentiments avec les personnes qui nous favorisent de leur correspondance. D'ailleurs, l'indignation seule nous aurait poussés à recueillir nous aussi les épaves d'un naufrage dans lequel des villes entières disparaissent. On a fait de la chaux avec des statues de Caesarea ; Naraggara, Thagora, Auzia, sont engloutics dans des casernes ; j'ai vu scier les marbres du temple d'Esculape à Lambèse ; les collections locales sont au pillage : mais ce n'est pas le lieu de se répandre en plaintes stériles, et Tite-Live nous

---

directement notre étude : Léon Renier, *Notes d'un voyage archéologique au pied de l'Aurès*, Paris, Leleux, 1852, 24 p., 1 pl. h.-t. ; *Id.*, « Recherches sur l'ancienne ville de Lambèse », *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XXI, 1852, p. 63-135 ; *Id.*, « Quelques inscriptions des villes de Thagaste et de Madaure », *Revue archéologique*, t. XIV, 1857, p. 129-142 ; *Id.*, « Instructions pour la recherche des antiquités en Algérie », *Revue algérienne et coloniale*, novembre 1859, p. 207-223.

avertit de faire taire nos regrets au moment où nous déployons notre voile avec l'aide des Dieux[270]. »

Cette mission a été aussi le lieu de travaux ethnographiques et sociologiques intéressants. Il suffit de se reporter à ses différents rapports déjà publiés (Voyage dans l'Aurès, Le Djebel Chechar, ses différentes lettres à Henri Duveyrier) pour constater que ces derniers occupent une place de choix dans la bibliographie aurasienne du XIX[e] siècle, et le couronnement de ces articles est sa thèse sur la *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs, Beni Mezab)*[271] où l'Aurès est bien représenté. C'est un travail assez brillant dans lequel où, après avoir étudié le *arch* et la *qebîla* kabyles, Masqueray s'attaque à la *thaquelèth* et le *arch* de l'Aourâs (chap. III). Bien que le village aurasien (*thaquelèth*) ressemble physiquement beaucoup au *taddèrt* kabyle, pour une analyse approfondie des cités de l'Aurès, une large part doit être attribuée à la nature particulière (climat, morphologie) de cette région. De cause seconde (ch. I), la nature devient ici déterminante : « une bonne carte de botanique de l'Aourâs [en raison de son partage très net entre une zone saharienne et une autre méditerranéenne] serait peut-être la meilleure [chose] à joindre à son histoire[272]. » Autre caractère géographique déterminant dans le « système » aurasien lui-même : la forte densité démographique par rapport aux terres cultivables disponibles oblige les tribus, insuffisamment pourvues, à un mode de vie partagé entre nomadisme et sédentarisme. Première conséquence politique de ce nomadisme relatif : la vie dans les *thaquelathin* y est restreinte (quasi inexistence de *djemâat*, *kanoun* rudimentaire, etc.). Mais cette faiblesse politique est en partie compensée par un autre facteur physique : l'étroitesse et la fermeture des vallées de l'Aourâs ont été le plus sûr moyen pour constituer des « agglomérations indissolubles[273] ».

---

270. L'auteur *in :* É. MASQUERAY, « Inscriptions *inédites* d'Auzia et détermination de Rapidi et Labdia », *Bulletin de Correspondance africaine*, t. I, 1882, p. 7, se plaint que « les quatre inscriptions [qu'il présente dans l'article] ont été extraites au commencement du mois de mars 1881, à Aumale, d'un terrain à bâtir situé à l'est de la poudrière. *Elles sont détruites aujourd'hui.* » C'est Masqueray qui souligne. Un autre témoignage relatif à cet épisode dans les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 4[e] série, t. X, 1882, p. 89 : « M. L. Renier expose les principaux résultats d'un mémoire qui lui a eté adressé par M. Fière sur des inscriptions romaines découvertes en Afrique et copiées l'an dernier à Aumale. Les inscriptions ont été récemment publiées par M. Masqueray, mais M. Masqueray ne les a pas vues, les pierres ayant été détruites en entier pour des constructions. M. Renier ajoute que la loi réservant à l'État les monuments ou inscriptions compris dans les concessions, il arrive que les colons, pour en garder les matériaux, détruisent les signes d'antiquité qu'on y trouve. La moitié des inscriptions que M. Renier a publiées autrefois n'existent plus. L'éditeur du dernier volume du *Corpus inscriptionum latinarum* de Berlin en fait la remarque et en adresse un reproche à la France. Il serait donc désirable qu'on établit en Algérie des musées où les monuments, dès qu'ils seraient découverts, pussent être mis à l'abri. »

271. Paris, Leroux, 1886, XXI-334 p., Réédition, 1982, Aix-en-Provence, Edisud (CRESM, Archives maghrébines), Présentation de Fanny Colonna.

272. *Ibid.*, p. 148.

273. *Ibid.*, p. 158.

« C'est la nature qui, de toutes les causes secondaires, a le plus fait pour les unir, écrit Masqueray. » Mais ces déterminations physiques ne sauraient se substituer à la loi sociale universelle de la formation des cités. La nature ne favorise le regroupement social que jusqu'à un certain point, c'est-à-dire jusqu'à l'association tribale (*arch*) des villages. En revanche, elle peut devenir obstacle (Masqueray parle d'« action séparatrice de la nature »), ou du moins ne peut contribuer à la formation de « la troisième forme de société[274] », à savoir : la *qebîla*, inexistante dans l'Aourâs déchirée par d'incessantes guerres inter-tribus. Cependant, jusque dans ces guerres Masqueray croit déceler « un système de compensation » dans lequel les tribus, s'entre-déchirant de la sorte, trouveraient un état d'équilibre d'après une sorte de « loi du damier » ou loi mécanique de l'opposition de forces égales : une tribu ne pourrait s'attaquer à une autre sans prendre le risque d'être à son tour assaillie sur son flanc délaissé. En vertu de ce « système barbare », indice d'une société rudimentaire, « les petites républiques les plus faibles en apparence étaient respectées ». En raison de la faiblesse politique de l'Aourâs, les chefs religieux y tiennent, comme ultimes garants de la paix, un rôle plus important qu'en Kabylie. « Le peuple en a fait des saints, et de notre part il y aurait autant d'ignorance que d'injustice à méconnaître leur service[275]. »

Après avoir examiné les aspects archéologiques et ethnographiques de cette vaste exploration de l'Aurès par Masqueray, quelle a été l'apport de ce chercheur dans la documentation du berbère-chaoui ? Contrairement au touareg (à partir de l'année 1887), l'étude du berbère-chaoui par Masqueray n'a pas été le fruit du hasard. Au même titre que pour les disciplines archéologique, sociologique ou historique, le berbère aurasien a été au centre des ses préoccupations : « On parle le dialecte berbère chaoui que je dois étudier d'une manière complète dans l'Aurès[276]. »

C'est donc cette mission de plus de deux années qui a permis à Masqueray le recueil de matériaux linguistiques qui ont donné lieu occasionnellement à quelques publications de notes et d'articles sur la question qui se résument à :

1° un texte de 28 lignes, légende du Djohal, du musulman et de l'oiseau Mirir, en chaoui de Chîr, publié avec traduction et traduction interlinéaire dans le *Bulletin de la Société de géographie* (de Paris) dans une lettre adressée par Masqueray à Henri Duveyrier[277], de Mazer, le 5 juin 1876 ;

2° une quarantaine de mots et 3 passages de l'étude sur le Djebel Chechar, parue dans la *Revue africaine* en 1878 ;

3° *Mohammed et 'Abri* : texte en chaouïa zenatien (dialecte de l'Aouras

274. *Ibid.*, p. 160.

275. *Ibid.*, p. 171.

276. É. Masqueray, « Deuxième rapport au général Chanzy », *Revue africaine*, t. XXI, 1877, p. 34. Rapport daté de Batna, avril 1876. Voir *supra*.

277. *Cf. supra*.

oriental) – sans autre précision –: texte de 52 lignes paru dans le tome III du *Bulletin de correspondance africaine* (1885), p. 94-97, avec la traduction et la version kabyle des B. Yenni ;

4° comme pour le Mzab, la traduction en chaouia du vocabulaire zenaga de Louis Faidherbe[278].

On peut constater que le bagage est bien mince avec deux petits textes et un vocabulaire de quelques 800 mots. Mais la qualité de cet apport réside dans le fait que les deux mêmes périodes se retrouvent ici.

1) La première période est une période d'enquête élémentaire : du vocabulaire pur, chaque forme nominale ou verbal n'étant représentée que par une forme – sauf exception – sans précision de ce qu'est (ou sont) cette (ces) forme(s), et point de préoccupation grammaticale : aucun effort pour faire varier les mots.

2) La notation en est parfois très défectueuse : sans parler ici du vocalisme plus délicat, il y a fréquente confusion entre plusieurs couples de consonnes.

La qualité relative de cet apport se traduit par les progrès des procédés d'enquête et par l'enrichissement de nos connaissances sur le berbère-chaoui. Cet enrichissement, tout relatif aussi, aurait été d'une plus grande efficacité si Masqueray avait pu publier tous ses travaux linguistiques. C'est là où ce savant a joué de malchance...

3) Les travaux inédits rappellent qualitativement parlant la deuxième période des études linguistiques de Masqueray, celle de l'élaboration d'un dictionnaire, d'une grammaire et la constitution de textes bilingues en toureg-taïtoq. Voyons rapidement ces travaux inédits sur la chaouïa :

Dans un premier rapport où il n'est question que de langue berbère, il a recueilli des dialogues (*Le Marché* ; *le Trépan* ; *le Mariage* ; etc.), deux contes d'animaux (*le Chacal et le Lion* ; *la Poule*), n'oubliant pas de préciser que « les textes qui suivent appartiennent au dialecte des Amamra. Nous les avons recueillis à Khenchela pendant une convalescence[279]. Nous les transcrivons tels que nous les avons entendus, sans corriger les irrégularités grammaticales qu'on y peut remarquer. Ces irrégularités même ne sont pas inutiles lorsqu'on veut se rendre compte d'une langue parlée. » Là, Masqueray a bien compris que le langage ordinaire est un lieu d'hétérogénéité. À propos de cette hétérogénéité en berbère-chaoui, la plus visible, il fait remarquer que les montagnards de l'Aurès se partagent nettement en deux groupes linguistiques avec d'un côté les Oulad Abdi et les Touaba (Oulad Daoud) qui se disent frères, d'un autre ; d'autre les Oudjana, les Amamra, les Beni Melloul et les Harakta.

278. É. Masqueray, *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga du Sénégal avec les vocabulaires correspondants des dialectes de Chawia et des Beni Mzab*, Paris, Imp. nationale, 61 pp. (Archives des Missions, série III, t. V). Ce travail a été élaboré à partir de celui de Louis Faidherbe, *Le Zenaga des tribus Sénégalaises*, Paris, 1877.

279. Cf. *supra*.

S'il recourt à Procope de Césarée dans sa démonstration d'un « Ouest » distinct d'un « Est », c'est pour mieux souligner cette permanence.

Maintenant, pour revenir à cette correspondance qui nous a été indispensable pour mieux comprendre la mission de Masqueray dans l'Aurès (et la préparation de la mission au Mzab) ainsi que ses enjeux, nous dirons que cet échange de courrier peut être divisé en deux parties reflétant deux périodes dans les relations complexes entre Masqueray et le ministère de l'Instruction publique. La première période, confiante, régulière, est purement formelle puisqu'aucun problème ne transparaît[280]. Les rapports remis sont approuvés par la commission des Missions et Masqueray est encouragé de toute part dans ses travaux. Les demandes d'argent se font simplement sans qu'une longue correspondance appuyée et justifiée soit nécessaire. Sa mission est prolongée sans problème dans un premier temps jusqu'à la fin de l'année scolaire 1877. Cette confiance accordée, on sent que Masqueray est plein de projets et qu'il souhaite même se retirer des missions, c'est-à-dire être nommé professeur en faculté.

Était-ce un vœu profond de Masqueray ou une manière d'obtenir autre chose, une stratégie pour qu'il poursuive ses travaux en mission ? Toujours est-il qu'à partir de cette demande les relations semblent se dégrader. L'attente des avis de la commission des Missions, de ses décisions est plus longue ; si bien qu'en octobre 1877 il ne sait toujours pas ce qu'il doit faire. Cette incertitude entame les efforts que fournit Masqueray qui écrit alors des lettres plus pressantes, devient plaintif, agacé, énervé. Ce changement est notoire dès la réponse du ministère[281] le 1er octobre 1877 car Masqueray se met à justifier son travail, à mettre en avant les réalisations qu'il a accomplies comme s'il avait à gagner à nouveau la confiance du ministère.

Il se retrouve en fait dans une situation de demandeur et c'est un état désagréable car il lui faut être habile dans sa correspondance pour susciter la compassion, afficher un « désespoir » souvent plus théâtralement exposé que véritable. Cette situation a toujours pour cause un manque d'argent. On lui a refusé les 11 000 francs demandés pour sa mission coûteuse dans le Mzab, à partir de là il multiplie les plaintes, au ministère et à la commission. Ses lettres sont presque identiques. Elles recensent le nombre de travaux effectués, elles mettent en avant son courage, sa détermination par contraste avec l'évocation de la situation financière « dramatique » dans laquelle se trouve le missionnaire Masqueray.

Masqueray a besoin d'être complimenté, récompensé, de se sentir l'objet de toutes les attentions. Ce qu'il a découvert, d'inédit, ce qu'il a écrit, en matière

280. Une fois, lorsqu'il a débordé les usages pour avoir transmis son rapport plutôt à la Société de géographie, au ministère on lui rappelle cette imprudence et sa très grande liberté.

281. Également la lettre datée de Khenchela, le 3 juillet 1877.

linguistique, est toujours rappelé avec insistance dans chacune de ses lettres. Il ne tarit pas d'énoncer ce qu'il a fait, ce qu'il projette de faire. Et même lorsqu'il veut, avec justice, défendre sa découverte de deux inscriptions citées sans son nom, il le fait en revendiquant une « paternité » touchante, confiant qu'il a lui même « gratté la mousse » pour recueillir telle inscription dans la plaine de Guert.

C'est une personne passionnée, orgueilleuse et qui fait peut-être preuve d'un excès de zèle. Il ne semble pas savoir mettre un terme à ses travaux, car c'est toujours par une découverte, un voyage, qu'un autre s'instaure en projets, et que d'autres travaux mûrissent dans sa tête. Seulement, il ne se suffit pas de ce qu'on lui remet et cherche donc à obtenir toujours plus que ce qui lui est proposé. De plus, avant le printemps 1878, il se trouve devant deux priorités en apparence contradictoires. Peut-être est-il inquiet de voir des Allemands travailler à Hydra, en Tunisie, comme il l'indique, inquiet de ne pas avoir le temps et les ressources pour être en tout lieu le premier, l'instigateur, le découvreur ? ou doit-il aller rapidement au Mzab – avant que quelqu'un le fasse – recueillir des données linguistiques et surtout des documents de première importance, relatifs à l'histoire et la législation ibâdites ? En définitive c'est la deuxième option qui l'a emporté.

OUAHMI OULD-BRAHAM

ANNEXES

I. HENRI DUVEYRIER AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Sèvres, le 30 août 1877

Monsieur le Sous-Directeur,

Conformément au désir que vous m'avez exprimé dans votre lettre du 17 juillet (reçue il y a quelques jours, à mon retour des eaux), j'ai parcouru entièrement le travail sur le Djebel Chechâr, adressé à Monsieur le Ministre par M. Masqueray, et j'en ai lu très attentivement les principales parties.

Cette monographie du Chechâr constitue un document précieux pour la connaissance des montagnes du sud du département de Constantine ; il est à désirer qu'elle soit publiée dans les Archives des voyages et missions du ministère de l'Instruction publique.

Le Chechâr n'avait pas encore été étudié aux points de vue ethnographique, linguistique, archéologique et historique. M. Masqueray comble cette lacune de l'exploration scientifique de l'Algérie, et il appuie sa monographie du Chechâr sur un bon tableau géographique de la contrée. Je signalerai, comme ayant une portée historique indiscutable, l'étude qu'a faite M. Masqueray des centres, jusqu'alors inconnus, de la colonisation romaine, qui étaient échelonnés dans ces montagnes à l'est de l'Ouâd 'Abdî, et les inscriptions latines que M. Masqueray y a relevées à Zaouîya (page 6 du mémoire), à El-Hamrâ (p. 8), à Çoûma'a-n-Ikhetteben (p. 12) et dans la plaine de Fouânîs (p. 14). Parmi ces inscriptions il en est une dont l'importance ne saurait échapper aux historiens, car elle détermine la position d'un municipe, le *Municipium Badovi*, qu'a remplacé le village moderne de Zawîya.

Un autre résultat, encore plus précieux, des pénibles et fructueuses explorations de M. Masqueray, c'est la démonstration d'une particularité géographique de l'occupation romaine dans le sud du département de Constantine. Tandis que la partie élevée des montagnes était couverte de fermes et d'établissements romains, et malgré que le versant sud des montagnes ne marquât pas la fin de l'occupation militaire, cependant on ne trouve presque pas de vestiges de constructions romaines dans les ouvertures des vallées, où les Berbères et les Arabes ont élevé leurs villages et planté leurs oasis que nous y voyons aujourd'hui. La dernière ligne des poste fortifiés que les Romains avaient construits pour protéger leurs établissements de la Numidie contre les incursions des gens du désert, se trouve dans le Sahara même. Cette ligne partait d'*Ad Majores* (aujourd'hui Besseriâni) ; elle aboutissait à *Gemellæ* (aujourd'hui Melîli).

Si de l'état ancien du pays nous passons à son état actuel, et aux indigènes qui y vivent maintenant, M. Masqueray nous donne des indications extrêmement curieuses, et on peut dire qu'il débrouille la généalogie des différentes fractions de la population, en les reliant à deux branches principales de la race berbère. Je proposerais cependant quelques modifications de détail pour certaines appréciations de M. Masqueray dans cette partie de son travail :

page 9 : j'ai barré au crayon un paragraphe relatif à l'étymologie du nom des Addaça, qui ne me parait pas justifié ;

page 18 : dans la liste des mots châwïa que M. Masqueray indique comme étant dérivés de la langue latine, je me range de son avis pour les quatre mots suivants :

falsis	dérivé de	*falco*
milli	" "	*milliarium*

agrado	"	"	*gradus*
fern	"	"	*furnus*

mais je me refuse à accepter une étymologie latine pour les mots :

lili, laurier rose, que les Touâreg nomment *ílel*,

ourdo, *ourth*, jardin, que les Chella du Maroc nomment *oûrti*,

oror, or, que les Touâreg nomment *oûragh*,

aguem, puiser de l'eau, verbe que les Touâreg ont sous la forme de *edgem*,

berkouk, abricot, qui est le mot arabe *berqoûq*,

kerrouch, chêne vert, forme beaucoup trop éloignée du latin : *quercus*.

Enfin, page 35, M. Masqueray donne un chant arabe, accompagné d'une traduction. Il faudrait remplacer cette traduction par la suivante, qui est plus littérale :

« Ma tête s'est étourdie (bis)

« De la résine du genévrier

« Et du miel des volatiles (abeilles)

« Le blé de Hatiba m'a endiablé,

« Et ma tête a donné contre le mur.

J'ai cru, en vous envoyant mon approbation du bon travail de M. Masqueray, ne pas devoir cacher les petites inexactitudes, que j'y ai rencontrées, et que l'auteur lui-même aurait certainement corrigées s'il avait pu revoir son manuscrit avec les ressources bibliographique qui lui ont manqué à Khenchela.

Agréez, Monsieur le Sous-Directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Henri Duveyrier
Secrétaire adjoint de la Commission
centrale de la société de Géographie
16, rue des Grès, à Sèvres

II. MASQUERAY AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Alger, 24 [décem]bre [18]79

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance une des chaires de l'Institut d'Alger, et particulièrement la chaire d'histoire de l'Afrique septentrionale depuis l'Antiquité jusqu'à la fin de la domination turque. Les titres qui me donnent lieu d'espérer que je l'occuperai sans trop de témérité, autant du moins que le comportent l'état actuel de nos connaissances et le peu que mes travaux personnels y ont ajouté, sont les suivants, que je rappelle par ordre afin de replacer ma carrière entière sous vos yeux.

Secrétaire de M. V[ictor] Cousin pendant les deux années 1864 et 1865, je suis entré à l'École normale supérieure en 1866 ; j'en suis sorti en 1869 agrégé d'histoire.

Professeur au Lycée de Bastia de 1869 à 1870, je me suis trouvé à Paris au mois d'août

1870, et je me suis engagé pendant le siège dans le service de l'artillerie ; ensuite, je suis retourné à mon poste.

Malade d'une bronchite que j'avais contractée à Paris, j'ai dû prendre un congé d'un an (1871-1872), et quand je fus rétabli, je demandai d'être envoyé à Alger.

J'ai enseigné l'Histoire et la Géographie pendant trois ans au Lycée d'Alger (1872-1875). M. de Salve, alors recteur, et M. Boissière, alors inspecteur d'Académie, peuvent témoigner de mes anciens services dans cet établissement à la valeur duquel je me permets de rappeler, Monsieur le Ministre, que j'ai contribué pour ma part.

Dans la prévision, aujourd'hui justifiée, que notre pays aurait très prochainement et plus que jamais besoin en Afrique d'hommes spéciaux capables de mettre en lumière toutes les richesses scientifiques de cette contrée vierge en quelque sorte, j'ai consacré mon temps, en dehors de mes occupations professionnelles, à l'étude des langues arabe et berbère, et à la lecture de tous les documents historiques, géographiques, archéologiques, relatifs à l'Algérie ; quand je me suis cru suffisamment préparé, j'ai sollicité de M. Wallon, alors ministre, avec l'appui de mon illustre maître, M. Léon Renier, une mission dans l'Aourâs et dans l'Ouâd Mezâb.

Cette mission me fut accordée à la fin de l'année 1875. Pendant trois ans, à partir de ce moment, j'ai vécu sous la tente, dirigeant des fouilles dans les villes romaines et dans les villes mégalithiques du Sud de la province de Constantine et de la bordure saharienne, m'instruisant sur place des traditions et des dialectes berbères, levant des plans, et résolvant diverses questions géographiques au milieu de difficultés de toute nature sur lesquelles je n'ai jamais cru convenable d'insister.

Enfin je suis allé au Mezâb, où j'ai mis en œuvre mon expérience et toutes mes ressources pour obtenir des *tolba* mozabites leurs chroniques et leurs livres religieux. Vous savez, Monsieur le Ministre, quel beau succès m'a récompensé.

Les résultats de ma mission se décomposent en deux groupes.

Premièrement, l'Aourâs. La description géographique, l'archéologie, les traditions et l'histoire, la linguistique de cette région berbère assez mal connue avant mon voyage peuvent remplir quatre volumes inégaux dont je possède tous les éléments.

Secondement, le Mezâb. La description des villes et des mœurs des Mozabites, l'analyse de leurs chroniques, l'étude comparée de leurs ouvrages religieux, constituent une longue série des publications que j'ai déjà inaugurée par la *Chronique d'Abou Zakaria*.

J'ai déjà donné dans la *Revue africaine* sous forme de *Rapports* adressés à M. le Gouverneur général de l'Algérie (lesquels, Monsieur le Ministre, ne sont que des copies des travaux que je vous avais d'abord soumis), une partie de l'archéologie de l'Aourâs, et mes articles réunis, qui ne contiennent que les nouveautés, formeraient déjà un livre de cinq cents pages. Parmi les *Rapports*, je citerai les suivants :

Rapport concernant les Aoulâd Abdi du Mont Aourâs ;

Rapport concernant le Djebel Chechar ;

Rapport concernant la ville mégalithique de Ich Oukkan ;

Rapport concernant les fouilles de Thamgad ;

Rapport concernant le plateau des Nememcha (de Khenchela à Besseriani).

J'ai publié à part une forte brochure accompagnée de cartes, et intitulée : *Note concernant les Aoulâd Abdi du mont Aourâs*.

Les « Archives des Missions » contiennent un de mes rapports de linguistique intitulé

Comparaison entre un vocabulaire du dialecte des Zenaga du Sénégal et les vocabulaires correspondants des dialectes des Chaouia et des Beni Mezâb.

Mes découvertes dans le Bellezma, mes fouilles de *Thubursicum Numidarum*, de Madaure, de la Saguia de Sidi Youcef, ont fait de ma part, outre les travaux que j'ai eu l'honneur de vous adresser, l'objet de diverses communications, notamment dans la *Revue archéologique de Constantine*.

(...)

Quant au Mezâb, je me suis attaché d'abord à la plus importante des Chroniques que j'en avais rapportées. Je l'ai traduite, commentée, accompagnée d'une préface et d'un appendice, sans autre secours que celui d'un Mozabite qui ignorait la langue française. De ce travail est résulté le volume intitulé *Chronique d'Abou Zakaria*. Je l'ai fait imprimer à mes frais, et j'ai déjà eu, Monsieur le Ministre, l'honneur de solliciter à ce sujet une souscription du ministère de l'Instruction publique.

Les ouvrages suivants, suite de la *Chronique d'Abou Zakaria*, et extraits de mes manuscrits mozabites, sont en préparation, et paraîtront certainement cette année :

1° *Clercs et Laïques de l'Ouâd Mezâb*, ouvrage dans lequel je montre, d'après des textes tous inédits, que la société musulmane berbère indépendante subit absolument la même loi historique que la nôtre, et se divise en deux partis : l'un, le parti ecclésiastique, armé de la loi religieuse ; l'autre, le parti laïque, fort de ses richesses et d'un rudiment très curieux de code indépendant (*kanoun*).

2° Deux chapitres du *Kitâb du Nîl*, loi religieuse des Beni Mezâb, comparés aux chapitres correspondants dans les livres de législation musulmane orthodoxe.

J'omets de parler des travaux antérieurs à ma mission, qui ont été publiés dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, une longue étude de « Courants polaires océaniques » d'après une revue géographique allemande, les *Mittheilungen*, et la traduction complète des *Problèmes de géographie comparée*, des Éd. Peschel, un volume manuscrit, déposé à la bibliothèque de la même société.

Je ne suis pas encore docteur, mais je me propose de subir mes examens de doctorat cette année même, avec l'agrément de la Faculté de Paris. Je pourrais faire valoir que deux de mes maîtres à l'École normale, MM. Lachelier et Jacquinet n'étaient pas docteurs quand déjà ils occupaient dans le corps enseignant une situation assurément beaucoup plus haute que n'importe laquelle du nouvel Institut d'Alger. J'aime mieux remontrer par devant vous, Monsieur le Ministre, que si, pendant le cours de ma longue et rude mission, j'avais détourné six mois de mes occupations spéciales pour les consacrer à mes thèses de doctorat, j'aurais commis une mauvaise action. Je devais d'abord vous satisfaire avant de songer à mon intérêt personnel, et j'ai toujours espéré que cette considération pèserait d'un grand poids dans vos décisions à mon égard. J'ai dû, pendant les trois années actives de ma mission, dormir souvent par terre, surveiller mes travailleurs sous le soleil ou sous la neige de l'Aourâs, monter à cheval tous les jours, écouter pendant de longues heures des conteurs ou des anciens de villages berbères. Telle a été la tâche que j'ai acceptée, et je ne m'en plains pas. Je veux seulement faire valoir que le voyageur qui prépare de cette façon, sous vos auspices, les matériaux d'un ouvrage définitif ne saurait en même temps s'occuper d'autres besognes.

J'ai trente six ans. Maintenant, au lieu de regarder ma carrière comme terminée, ce qui est le cas de nos vulgarisateurs, je la vois s'ouvrir devant moi débarrassée de tout obstacle. Protester de mon dévouement et de mon application à votre service peut paraître superflu après les preuves que j'en ai données dans l'Aourâs et dans l'Ouâd Mezâb ; mais je ne veux laisser aucune occasion de marquer combien j'attache de prix à vos faveurs. Celle que je

sollicite de vous me sera d'autant plus précieuse qu'elle sera la somme de toutes celles que j'aurai reçues, Monsieur le Ministre, tant de vous que de la fortune.

Je veux terminer en citant les sociétés savantes qui m'ont fait l'honneur de m'agréer depuis le commencement de ma mission. Elles sont très diverses, comme mes études elles-mêmes ; mais ces études se résument en un seul mot : l'histoire. Je n'ai jamais fait d'archéologie ou de linguistique qu'au point de vue historique, et je souhaite ardemment, Monsieur le Ministre, que cette considération vous semble prédominante. Si vous m'offriez une chaire d'archéologie pure, ou une chaire de linguistique, je regretterais presque les travaux spéciaux qui m'ont donné quelque renom dans ces études particulières que je n'ai jamais considéré comme isolées. C'est surtout comme historien que je puis être utile dans l'Institut.

Je suis donc membre de :

La Société asiatique ;

La Société de géographie de Paris ;

La Société normande de géographie ;

La Société archéologique de Constantine ;

La Société historique algérienne.

En outre, membre correspondant de la Commission supérieure des études relatives au chemin de fer transsaharien.

Et j'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous renouveler l'assurance du respect avec lequel je suis votre très humble et très obéissant Serviteur.

ÉMILE MASQUERAY

III. UNE FABLE EN BERBÈRE-CHAOUI

Le lion et chacal

Illa ou arr thi doult n zîk ; iemdoúkal ennés ífís d'ou oucchèn. Ettaker ed djemiáa. Arr iettáker sen sen ir'fáwen, ou ífís iettáker ir'f ir'f ; oucchèn iedèfferien.

Ass soug oussán, innásen ou arr : « ? ia teteráh, min hoúa del le fahál, min hoúa del háwi ? »

Issíwel ou ífís, innás : « A'mmi arr, nétchenin okoúl d'irán. » Ièrfed el kèf fous ennés ou arr, ioútha f'is, iédjebed áfelous ennés. Ièr'fel oucchèn, ierôh.

Ass soug oussán, ouçíd r'èrs ou arr, innás : « Aia teráh, ámmi oucchèn, min hoúa del le fahál, min hoúa del háwi ? »

Innas ou oucchèn : « À Sidi, chèk agélla del le fahál, chèk aditákkeran, chèk aditoússal ; netch etgoúmir' dik ».

Innás netta : « Ouch isseféh'men di féh'mt ? ia ? »

Innas : « Min deúrbet ou ifís. »

Innás ou oucchèn ou arr : « Ate sèllemer' fellak. » I'sellem fellás, idèrn ir'fennés ; arr idèrmit, ibbás abáçous, innás : « Adjegèmmener' fellák, a oucchèn. »

Ieróh oucchèn, itháouak thi l rábet, ammélemen fellas ou oucchánen. Innásen : « Ekerest ibásas ennoún okoúl, baád oum baâd ; Ebbit ibáças ennoún okoúl. »

Ebbin ibáças ènnesen. Ieggoúrd ou arr, ioufit. Innas : « Guèmmener' fellách ; louka ach-etcher'. »

Innás nettá : « À h'an, a Sidi, netchenin okoúl im ? emmeren. »

Il y avait un lion dans le temps passé ; ses amis étaient la hyène et le chacal. Tous volaient. Le lion volait deux têtes par jour, la hyène une tête ; le chacal les suivait.

Un jour, le lion leur dit : « lequel de nous est brave, lequel de nous est lâche ? »

La hyène parla, elle dit : « Oncle lion, nous sommes tous des lions. » Le lion leva la paume de sa main droite, et lui arracha la mâchoire. Le chacal ne dit mot et partit.

Un jour, le lion vint le trouver et lui dit : « Allons, oncle chacal, lequel est le brave, lequel est le lâche ? »

Le chacal dit : « Seigneur, toi tu es le brave, toi tu voles, toi tu rapportes ; moi, je suis ton serviteur. »

Le lion dit : « Qui t'a appris à parler ainsi ? »

Il dit : « Le coup de la hyène. »

Le chacal dit au lion : « Je te dis adieu. » Il lui dit adieu, et détourna la tête ; le lion le mordit, lui coupa la queue, il lui dit : « Je te reconnaîtrai, ô chacal. »

Le chacal s'en va, il crie dans la forêt, les chacals se réunissent près de lui. Il leur dit : « Liez-vous les queues ensemble, et coupez-les. » Ils se coupent tous la queue.

Le lion arrive, il le trouve, il lui dit : « Je te reconnais et je vais te manger. »

Le chacal dit : « Non pas, Seigneur, nous avons tous la queue coupée. »

IV. UN TEXTE SUR LE MARIAGE

Mámekcha attèggin ioud'an ennoun aldíra adzoúezen ?

Que font les gens de ton pays (vos gens), quand ils se marient ?

Attíli taïlbi r'èr babas, ou attíg taazerít, ouadiéli babas ou aïlèb, ou adiána bábas n taïlbi, ou atiáwed, ou asiéni : « Ouch' ?ia illi [?] i mèmmi. », ou asiéni bábas n taïlbi : « Illi ter'ela fellá ? » Ou asiéni : « À rah, ouch' ? ia, akoúcher

agel labáss.» Ou asiéni : « Kóddemt, akoucher.» Ou adiougir bábas ou aïleb, ou adaroáh, ou asiéni : « Felán i ouch' ? ia illís i mèmmi.» Ou asínin ioud'ân : « D'ambár ?» Ou asiéni nètta : « Ibárek fi iâmek.» Ou adisèkker imekkránen, sen imekkránen, oua adougíren, adánen bábas n taïlbi, ou adháouthen : « Selámen haleîk.» – « Haleï koum es selâm.» Oua adèrsen, ou adekkímen doug ou r'âm, oua asenieni el baba : « Kóddemt.» Oua adízoued r'èrsen, oua asínin : « Etter mata r'sed.» Oua asenièni : « Taouïmaïd mia douro, taouïmaïd r'amsa ifoúnaçen, taouïmaïd settín d' oúlli, taouïmaïd acerdoún.» Oua asínin : « Melèh achenoúch.» Oua asedefhán mía douró ou adáouin i ? èr, oua asrèrsen, ou adekránen el fatiha ou asínin : « Felana atháoued felán.» Oua adèkkeren. Adetcha, ioúli ou ass, oua asínin i babas n taïlbi : « Ass el r'amis aroáh, atteken tigimèlt.» Oua adiougir ass el r'ámis.

La jeune fille est chez son père, elle est sans mari ; le père du garçon va trouver le père de la jeune fille, il l'aborde, il lui dit : « Donne-moi ta fille pour mon fils. » Le père de la jeune lui dit : « Ma fille est chère pour toi. » (...) Il lui dit : « Non, donne-la moi ; je te donnerai beaucoup de bien. » Il lui dit : « Sois le bienvenu, je te la donne. » Le père du garçon s'en va, retourne à son douar et dit : « Un tel me donne sa fille pour mon fils. » Les gens lui disent : « Sois béni. » Il leur dit : « Que Dieu bénisse vos jours. » Il convoque deux anciens. Ces anciens vont vers le père de la jeune fille et l'abordent : « Salut. » – « Salut. » Ils descendent de leurs montures, ils s'assoient dans la tente, et le père leur dit : « Soyez les bienvenus. » Il se tourne vers eux, et ils lui disent : « Demande ce que tu veux. » Il leur dit : « Donnez-moi cent douros, donnez-moi cinq bœufs, donnez-moi soixante moutons, donnez-moi un mulet. » Et ils lui disent : « Bien, nous te les donnerons. » Ils payent cent douros ; ou amène un mouton, on l'égorge, on récite la fatiha ; ils disent : « Une telle appartient à un tel. » Ils se lèvent. Le lendemain dès le matin, ils disent au père de la jeune fille : « Viens jeudi, tu prendras le bétail. » Il vient le jeudi.

Máref átteken ass el r'amís ?

Pourquoi conclut-on le jeudi ?

Souggáni ass el r'amís d'amebroú ? d'ou ass el etenín damebroú ? ; oússen ? ia íssenin hãlan iekotto el k'ajt.

Parce que le jeudi est un jour béni, et le lundi est un jour béni ; ces deux jours-là sont bons pour conclure l'affaire.

Erni ettrah'.

Continue.

Ou adiougir ass el r'amís. Iouwed, ièkken settín di oulli, ou ièkken r'amsa ifounásen, d'oucerdoún. Oucint el djemaât, ou ierèrs bábas ou aïleb ou zalár', ièg amé ? eli this oud'an din ; ièkkern, ou iehàouz netta tigimèlt.

Il arrive le jeudi. Il attache soixante moutons, il attache cinq bœufs et un mulet ; la *djemaa* vient ; le père du jeune homme égorge un bouc, il fait à déjeuner pour tout le monde. Le père de la jeune fille se lève et pousse le troupeau devant lui.

Ou aldira adettoutelaïn imekkranen dèd bábas ou aïleb, dèd bábas n taïlbit, iehátter cha ou aïleb ennír ou taïlbi ?

Quand les grands parlent avec le père du garçon et le père de la jeune fille, le jeune homme ou la jeune fille sont-ils présents ?

A rah, our hátteren cha.

Certes non, ils ne sont pas présents.

Mámekcha tèggen el heurs ?

Comment font-ils la noce ?

Adiká em bábas n taïlbi hacherín douro, ou aatisefsi d'azrèf, ou asièg tihallakín, ou asièg tir'elál n ithmárn, ou asièg inkiásen, ou asièg afrioún, ou asièg abeggas, ou aliremmen set harír dilekedá, ou adièsd bab ou aïleb, adièsd telata le souáh n ièrden, oua anèssiffent el r'alât ; oua adèffetelent ; oua adiougir bábas ou aïleb, adiáwi acerdoún ou asi ? èffel, oua adièg el kouch adijáhaz, oua adiètter el koum, ou adièg r'amsa ennir achera n imenaïn ou adouggire n oucerdoún, ou aroáhan r'èr ourgáz din bábas n taïlbi, oua adènsen fellas, oua adrènnan, oua adoúthen el bároud, oua adètcha tenezzèt aderéfeden taselít, oua tèggen neg oucerdoún di le kefâl din, oua adougiren, oua adíttiren doug abríd, oua adetchaten el bároud.

Le père de la jeune fille prend vingt douros, il les fait fondre, il en fabrique des boucles d'oreille, des agrafes de poitrine, des bracelets ; on donne à la jeune fille un beau vêtement, une ceinture qu'on brode avec de la soie. Le père du jeune homme fait moudre trois mesures de blé, les femmes le tamisent et en font le kouskous. Le père du garçon vient ; il amène un mulet couvert d'un guedîf, il le couvre des étoffes qu'il a achetées pour en faire présent ; il appelle ses voisins ; cinq, dix hommes montent à cheval ; il marche à côté du mulet, et ils vont chez le père de la jeune fille ; ils y passent la nuit, on danse, on frappe la poudre ; le lendemain matin, on enlève la mariée, on la place sur le kefâl et ils s'en vont, et ils jouent le long du chemin, et ils font parler la poudre.

Mámekcha adissergen tamettôt sig ou r'ãm ?

Comment fait-on sortir la femme de la maison ?

Adiáwi ou ergáz tamettôt ou atierfed ou atíssers ennig el haèd damezían, ou atíger enneg oucerdoun di le kefâl n trá ? ena, ou adiawi abeggás n tselíth ou atièg dèg iri oucerdoún, ou adekouden acerdoún, ou adougíren ou adiroáh ergáz rèr ou r'ám ennès, ou adigen el heurs.

Le mari de la femme la prend, la soulève, et la place sur le petit mur, puis il la fait asseoir sur le mulet, sur le tapis du kefâl ; il apporte la ceinture de la mariée, il en entoure le cou du mulet, et ils partent. L'homme va vers sa maison, et on célèbre la noce (fête).

Matta del heurs ennoun ?

Qu'elle est votre noce ? (fête)

Adás tselíth ou attekím di trá ? na di thisi, ou adelouen fellas el r'aláth, ou el r'alath din ielougguïn te tselit koull semmahánt ; imenaïn terrahárs soug our'ãm rádi ; ar r'ãm iechèrra, ou tisedenán iterennán doug ou r'âm, ou ied' fèttelent sèksou, ou adènsent dèg ièd' tfouárent di sèksou, ou etenez zèt, ou adesètchen ioud'án o'koull, ou adougíren ioudán adaroahán, ou attekím aselíth din doug ou r'âm din, doug oum ? án ennes bel ?ía abeggás, ou r'èr ied' ou adiás ourgáz ennes.

La mariée vient et s'assoit sur un tapis, à la place du repos ; on réunit des femmes autour d'elle, et ces femmes réunies sont toutes parées ; les cavaliers galopent d'une maison lointaine ; la maison est ouverte, et les femmes chantent dans la maison, et la nuit, elles préparent le kouskous. Elles passent la nuit à le faire cuire, et le matin tout le monde mange ; puis l'on s'en va, et la mariée reste dans cette maison, à sa place, sans ceinture, et la nuit, son mari vient vers elle.

Rèr ièd' daneggárou ènnir damezzouárou ?

La seconde nuit, ou la première ?

R'èr ièd aneggárou.

La seconde.

Aldíra adiádef fel aiál ennes, ietoutch ergáz n tamettôt din, ènnir our ietoutch ?

Quand le mariage est consommé, le mari fait-il, ou non, un présent ?

Ietoútch.

Il en fait un.

Máta iettoútch ?

Que donne-t-il ?

Iettoúch tacebbát áchera doúro i immás ennes, ènnir itoútch as tafounást.

Il donne comme présent du matin, dix douros à la mère de sa femme, ou il lui donne une vache.

Ou tamettôt ennes, our as itoutch lake del hajt ?

Et sa femme, ne lui donne-t-il rien ?

Ietèggas azrèf.

Il lui donne des objets d'argent.

Máta doug azrèf ?

Quels sont ces objets d'argent ?

Ietèggas tihallákin, ou tèggient entât dèg imegián es siá des siá, ou asièg tir'elál n ithmáren, ou entíg dèg ithmárn ennes, oua asièg tihadídin dèg irállen ennes.

Il lui donne des pendants, et elle les met à ses oreilles d'un côté à l'autre, et il lui donne des broches de poitrine, et elle les met à sa poitrine, et il lui donne des bracelets de bras.

Bábas n taílbi iettèg cha azrèf ènnir our iettèg cha ?

Le père de la jeune fille lui donne-t-il des objets d'argent, ou non ?

Iettèg azrèf hak en netta.

Il lui en donne, lui aussi.

Máref iouch ou ergáz ou tacebbáti immas n tamettôt ?

Pourquoi le mari donne-t-il le présent du matin à la mère de sa femme ?

Iouch ou tacebbát aldíra adázzalen idámmen ; mouáh'i aldíra our adázzelen ch, our itoutch cha.

Il lui donne ce présent quand la jeune fille est vierge ; autrement il ne le lui donne pas.

Ou aldíra atiáf ourgáz ènnes our tekfíl cha, itèllef as ènnir iehakkem it ?

Et quand l'homme trouve que sa femme n'était pas vierge, la renvoie-t-il ou la garde-t-il ?

Ièd hákkemen, ou ièd a r'èr ellan ir'enfáf tèllefen.

Les uns la gardent ; les autres qui ont de la vanité la renvoient.

Ou ergáz n temettôt itoutcha djahált ènnir our itoutch ?

Et le mari donne-t-il la djahala ou non ?

Itoútch i ámmis n temettôt, itoútch i r'ális, ou r'ou ámmou

Il la donne aux deux oncles de la femme, et au cousin.